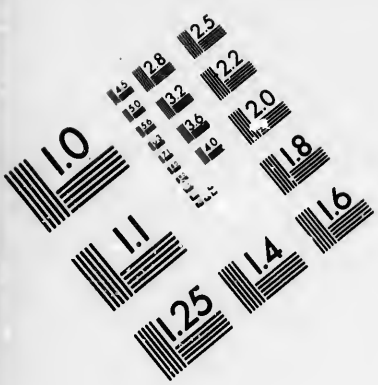


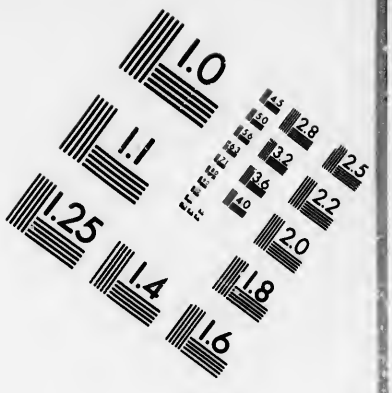
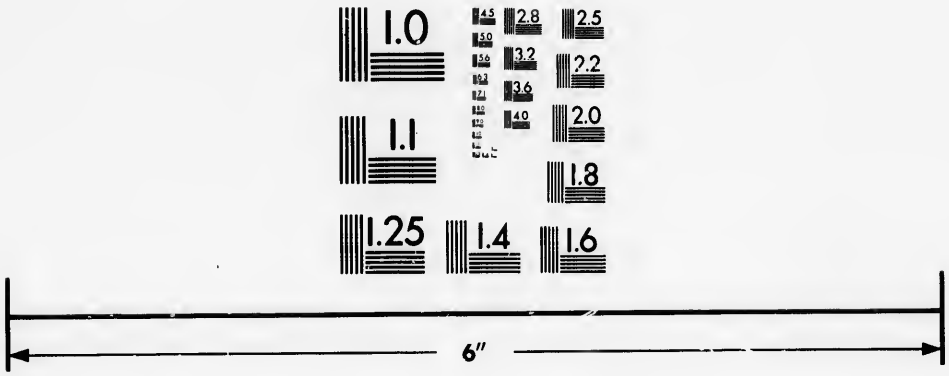
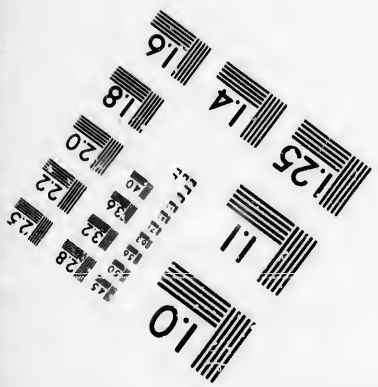
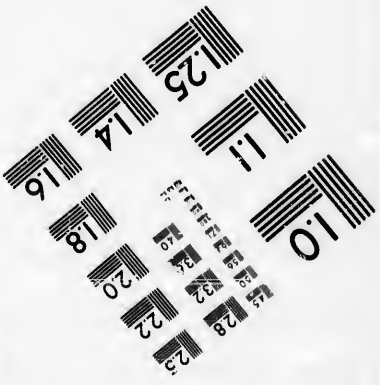


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☑ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Législature du Québec
Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

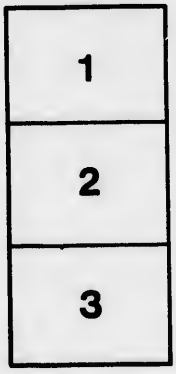
Législature du Québec
Québec

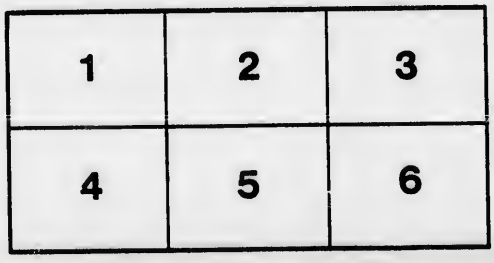
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

TOME SECOND.

---

901 Bur. 3 10/8

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

Par M. l'Abbé GENTY, *Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au College Royal de la même Ville & Secrétaire Provincial de l'Orléanois.*

SECONDE EDITION,
Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Juv. Lib. II, Sat. 6.

TOME SECOND.

A ORLEANS,
De l'Imprimerie de Jacob l'Aîné, rue Saint-Sauveur.

M. DCC. LXXXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TR

L'

D

DE

S

D E

CH

La déc

TOUT

Europée

Tome

TROISIEME PARTIE.

L'INFLUENCE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE SUR LE BONHEUR DE L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à l'Europe ?

TOUT sembloit annoncer aux nations Européennes, que cette découverte les

rendroit plus floriſſantes, & qu'en ouvrant une carriere ſans bornes à l'activité, à l'induſtrie & aux eſpérances de l'homme, elle déployeroit en même-tems au ſein de l'Ancien-Monde de nouveaux reſſorts & de nouveaux moyens de puiſſance & de bonheur. En effet, les manieres les plus certaines de faire proſpérer les Etats, ſont de perfectionner la raiſon univerſelle, de diriger les mœurs vers la bienfaiſance, de répandre l'aiſance dans toutes les parties de l'ordre ſocial, d'accroître la population en rendant plus nombreux & plus variés les moyens de ſubſiſtance. Or, tels ſont les fruits que l'Europe devoit ſe promettre de la découverte de l'Amérique, ſi la ſageſſe, la modération & la juſtice euſſent préſidé à toutes les entrepriſes qui ont accompagné cette révolution.

Le genre-humain avoit été plongé dans

l'ignorance & la barbarie, depuis la destruction de l'Empire Romain, jusqu'à la fin du onziéme siecle ; & le génie de Charlemagne & d'Alfred avoit à peine fait luire quelques éclairs dans cette nuit obscure & presque universelle. Si des étincelles du feu sacré brilloient encore chez les Grecs & les Arabes, elles s'éteignoient dans de vaines disputes & dans des recherches puériles. Un bigotisme étroit & pusillanime étouffoit à Constantinople les restes précieux des sciences & des beaux-arts, & appliquoit tous les esprits à des discussions épineuses & inintelligibles sur les dogmes de notre sainte Religion, qu'il faut croire dans la simplicité du cœur, mais qu'il est téméraire & insensé de vouloir pénétrer. Les Commentateurs d'Aristote faisoient parmi les Arabes le même effet que les Théologiens parmi les Grecs : ils dissi-

poient dans des ſpéculations ſtériles le dépôt des lumieres conſervé avec tant de ſoins par les Califes ; ils émouſſoient la ſubtilité naturelle de leur génie ſur des mots vuides de ſens, & ſur des queſtions futiles & inſolubles.

C'eſt cependant de ces deux peuples que nous avons reçu les premieres lueurs, les premiers traits qui ont percé les ténebres épaiſſes où nous étions enſevelis : c'eſt vers l'Orient & le Midi, qu'on a vu paroître le foible & long crépuſcule du beau jour, qui eſt venu depuis nous éclairer. L'enthouſiaſme religieux qui tranſportoit les Chrétiens dans les lieux où les myſteres les plus auguſtes de la Religion ſe ſont accomplis, la fureur guerriere qui tourmentoit l'Europe, & qui devint d'autant plus ardente & générale qu'elle trouvoit à s'exercer ſous un prétexte ſacré, pré-

parerent de loin cette heureuſe révolution. Les Héros pleins de valeur, qui paſſerent les mers pour conquérir la Paleſtine, ne furent point, malgré leur ignorance, inſenſibles aux objets nouveaux dont leurs yeux étoient frappés. Ils furent contraints d'admirer des vertus & des qualités brillantes dans les ennemis, qu'ils avoient crus barbares. La curioſité s'éveilla, l'eſprit d'imitation naquit au ſein des alarmes; des manieres plus douces & plus aimables vinrent tempérer la brutale ivreſſe de la gloire & des combats: & ces guerriers, de retour en Europe, après les vains triomphes & les ſanglantes défaites, qui ſignalerent les Croiſades, parurent dans leur patrie des hommes nouveaux, & y firent goûter des mœurs un peu plus humaines & moins contraires à la nature.

Ces premiers rayons d'une lumiere incertaine se fortifierent par les rapports de commerce, qui s'établirent entre les Républiques d'Italie & les différens ports du Levant. C'est sur-tout à l'Italie que nous devons la renaissance des Lettres & le réveil de l'Europe, après un assoupissement si honteux & si long. Mais ces heureux commencemens n'eurent pas les suites avantageuses qu'on devoit en attendre; & les progrès des connoissances vraiment utiles furent ralentis par l'imperfection des Langues, & sur-tout par la fausse direction, qui fut imprimée à tous les esprits capables de méditations & de recherches profondes. Une érudition indigeste & barbare étouffa le vrai savoir, ou l'empêcha de naître. Un assemblage monstrueux de citations incohérentes, un mêlange bizarre du profane & du sacré, faisoient tout le charme

des compoſitions de Littérature & de Philoſophie. Les Sermons étoient remplis de paſſages des Ecrivains du Paganiſme ; & les Juriſconſultes les plus renommés invoquoient l'autorité des Poëtes, pour fixer & interpréter le ſens des Loix, & pour les appuyer ſur une baſe plus ſolide.

Trop fidelle à imiter ſes maîtres, l'Europe retentit des diſputes de la Dialectique & de la Théologie. Les Sectes ſe multiplierent & ſe firent un guerre vive & interminable. L'abus des mots altéra toutes les idées ; un jargon obſcur & inintelligible couvrit de nuages les vérités les plus claires. On apprit l'art dangereux de tout ſoutenir & de donner au menſonge les traits de l'évidence. Les querelles mépriſables, qui auroient dû ſe concentrer & s'éteindre dans la pouſſiere des Ecoles, agiterent les Etats

& désolerent l'Eglise. Le zèle devint amer & cruel : l'esprit de persécution souffla de toutes parts : le fanatisme, qui n'est jamais si furieux que quand il a les yeux couverts du bandeau de la Métaphysique, (*) inventa de nouveaux crimes & se baigna dans le sang. C'est dans ces tems funestes qu'ont été formés les premiers germes des troubles & des guerres civiles, qui ont depuis déchiré l'Allemagne, l'Angleterre & la France. C'est du sein de toutes ces disputes, que

(*) L'exemple de ce Dialecticien, qui est mort de honte de n'avoir pu résoudre une objection dans son Ecole, & celui de ce Moine, qui est resté sur le champ de bataille, dans les fameuses disputes sur la Grace, prouvent assez l'effet du poison de la Métaphysique exalté jusqu'à un certain degré. Que des hommes possédés d'une telle phrénésie sont à craindre, quand ils se trouvent dans des circonstances favorables pour se faire un parti!

s'eſt élevé l'odieux Tribunal de l'Inquiſition. Alors on ne connoiſſoit les Sciences que par leurs abus. Galilée, Deſcartes, Fermat & Paſcal n'étoient point encore prêts à paroître ; & le jours faux & perfide, qui commençoit à luire ſur l'Europe, étoit plus nuiſible que les ténebres les plus épaiſſes. Les matériaux propres à tranſmettre les idées des hommes étoient, à la vérité, devenus communs, depuis la découverte du papier, qui avoit précédé cette époque. L'Imprimerie, qu'on venoit d'inventer, multiplioit les méthodes d'inſtruction, & fourniſſoit un moyen facile de communiquer & de répandre les connoiſſances. Mais tous ces avantages ne ſervoient qu'à alimenter l'eſprit d'intolérance & de diſcorde : au lieu d'étendre la ſphere des lumieres, ils la reſſerroient de plus

en plus, en propageant l'erreur & le menſonge.

Dans ces triſtes conjonctures la découverte de l'Amérique auroit dû opérer une révolution ſalutaire, changer l'impulſion générale des eſprits, & les tourner vers des objets nouveaux & plus dignes de leurs recherches. Elle auroit dû détruire tout l'intérêt des querelles Théologiques, en offrant à l'avidité du génie des phénomenes impoſans, capables de frapper vivement l'imagination & d'attirer tous les regards. Elle auroit dû hâter les progrès de la raiſon, en découvrant à nos yeux tous les degrés de perfectibilité de l'eſpece humaine. Que peut-on concevoir de plus propre à inſpirer de l'intérêt, & à piquer la curioſité, que de parcourir les rapports innombrables, qui naiſſent entre les hommes dans les

différens états de civiliſation où nous avons pu les obſerver depuis la conquête de l'Amérique ? A quelle étude plus utile & plus attrayante pouvoit-on ſe livrer, que de comparer les penchans, les deſirs & les beſoins du Sauvage avec les paſſions qui nous tyranniſent, & les moyens de jouiſſance que nous puiſons au ſein des grandes ſociétés ; de diſtinguer les qualités qui nous viennent de la nature, de celles que nous recevons par la communication des idées & par le partage mutuel des ſentimens ? Pouvoit-on faire un meilleur uſage de la philoſophie, que de rechercher par la connoiſſance de l'homme iſolé comment les vertus ſociales ennobliſſent le cœur, & comment la contagion des vices s'engendre parmi les hommes raſſemblés ?

Ces recherches auroient peut-être déſillé les yeux ſur les maximes qui

régnoient alors: elles auroient détruit les préjugés barbares, en mettant au grand jour les prérogatives attachées à l'eſpece humaine. Ç'eût été ſans doute la voie la plus courte pour perfectionner la morale & pour l'établir ſur ſa vraie baſe, ſur les rapports eſſentiels de l'homme avec ſon auteur & avec ſes ſemblables. Ç'eût été le moyen le plus infaillible de fixer les loix incertaines & verſatiles de la politique, qui dans ces tems orageux étoit inſidieuſe & cruelle, & ſembloit ſe faire un jeu du parjure & du malheur public.

Si au lieu d'égorger ou d'avilir les Indiens, on eût entrepris d'éclairer leur raiſon, il en auroit réfléchi des traits de lumiere ſur l'Europe, par les développemens ſucceſſifs de leur intelligence encore neuve & preſque vuide de préjugés. C'eſt une expérience reconnue &

avouée par tous ceux qui ſe conſacrent à l'inſtruction de la jeuneſſe, qu'ils s'inſtruiſent à leur tour par les progrès de leurs éleves, & par les formes diverſes, que prennent les principes dans les têtes qui commencent à combiner les idées. Rien d'ailleurs n'eſt ſi propre à conduire à la certitude, que de donner à ſes penſées l'ordre néceſſaire pour les faire comprendre aux autres, & porter dans leur eſprit la conviction & la lumiere. On eſt obligé, pour bien enſeigner la vérité aux hommes, de ſe dépouiller de toute prévention, de n'admettre comme inconteſtables que les maximes claires ou démontrées, & d'établir le doute méthodique, qui eſt la baſe de la philoſophie & le fléau de l'erreur. A combien de préjugés l'Ancien-Monde auroit été contraint de renoncer, ſi pour faire adopter au Nouveau ſa

doctrine, ſa morale & ſa religion, il eût ſoumis à un examen ſévere tous les principes reçus alors, & s'il les eût éprouvés par une analyſe méthodique & rigoureuſe ?

L'Europe dédaigneuſe & vaine de ſon demi-ſavoir, pouvoit recevoir des Sauvages habitans de l'Amérique un grand nombre de leçons utiles. Elle auroit pu remarquer que l'idée abſurde de l'eſclavage perſonnel étoit née d'un deſpotiſme aveugle & du ſeul abus de la force ; puiſqu'il n'en exiſtoit aucune trace parmi ces peuples qui étoient ſi près de la nature. Elle auroit pu apprendre des Incas l'art de gouverner les nations pour les rendre heureuſes. Elle auroit ſur-tout appris de ces Souverains l'art plus étonnant & plus rare de conquérir des provinces par la perſuaſion & par le charme des bienfaits.

Que d'idées belles & grandes, que de ſentimens généreux les nations Européennes auroient vu germer dans leur ſein, ſi elles avoient voulu eſſayer d'un moyen ſi doux pour donner des loix à l'Amérique, & pour faire goûter aux peuples ſauvages le joug de la ſageſſe & d'une religion pure & divine ! Voilà, n'en doutons point, la principale cauſe des vertus, qui depuis quatre ſiecles brilloient ſans nuages parmi les Péruviens. Quand les chefs des Empires ſe ſignalent, je ne dirai point par des victoires qui font verſer tant de ſang & de larmes, mais par de grands bienfaits envers l'humanité, les nations, qu'ils gouvernent, deviennent magnanimes, & s'élevent aux actions les plus nobles & les plus héroïques. Le nom ſeul d'un peuple ainſi illuſtré devient la ſauve-garde de ſes mœurs. Le cœur

du Souverain eſt alors une ſource intariſſable & pure, où les ſujets s'enivrent de l'amour de la vraie gloire; c'eſt un foyer brûlant, où tous les cœurs s'échauffent du ſaint enthouſiaſme de la vertu. Eh! quel tems a jamais fourni des preuves plus ſenſibles de ce que j'avance? N'éprouvons-nous point de nos jours l'influence d'un Souverain ami des hommes & de la juſtice? A chaque trait, qui caractériſe le regne de Louis XVI; à chaque triomphe qu'il remporte ſur les fléaux qui déſolent l'eſpece humaine; quand par ſa modération & ſes conſeils il donne la paix à toute l'Europe; quand par l'équilibre des forces politiques il aſſure la tranquillité du monde; quand il briſe le ſceptre des mers; quand il rompt par degrés toutes les entraves du commerce & de l'induſtrie; quand il aſſure la liberté à un peuple qui a ſu combattre

combattre & vaincre pour elle ; quand ſa main bienfaiſante & paternelle s'empreſſe d'eſſuyer les larmes de ſes ſujets ſouffrants ; quand la tendre ſollicitude s'afflige à la vue des malheurs publics & des maux qu'il ne peut guérir ; quel François n'eſt pas enflammé d'un nouveau deſir d'accroître la gloire de la Nation, & de ſe rendre digne des vertus d'un tel Monarque ! Quelle douce émotion nous ſaiſit, quand ſon nom ſacré vient frapper nos oreilles ! avec quel raviſſement nous entendons publier ſa ſageſſe & ſes bienfaits ! avec quelle ardeur nos ames cherchent la ſienne, pour l'imiter & pour ſe confondre avec elle dans l'amour de la patrie & de l'humanité !

Si les premiers Rois Catholiques avoient cherché à mériter ce nom en répandant les lumieres dans le Nouveau-

Monde, au lieu de les étouffer en Europe par l'établiſſement de l'Inquiſition; s'ils avoient employé leur puiſſance & leur génie pour le bonheur de l'Amérique, au lieu de les conſumer dans les combinaiſons d'une politique ambitieuſe & jalouſe; le goût des Caſtillans pour les belles choſes auroit fait éclorre des inventions nouvelles. Leur ame naturellement noble & grande ſe ſeroit élevée encore par la pratique des vertus: leur fierté giganteſque, leur paſſion pour le merveilleux ſe ſeroient changées en véritable héroïſme; & l'Eſpagne ſeroit devenue la maîtreſſe du monde, par les progrès de ſes connoiſſances & par les qualités brillantes de ſes habitans.

L'Europe, plus vertueuſe & plus éclairée, auroit vu en même tems ſon commerce & ſon induſtrie s'accroître par les bons effets de la découverte de

l'Amérique. Déja l'Orient lui fourniſſoit un grand nombre d'objets d'échange. Veniſe tiroit des ports de l'Egypte les productions de l'Aſie & les diſtribuoit du Midi au Nord de nos contrées, dont elle attiroit toutes les richeſſes. Les produits immenſes de ſon commerce & de ſes manufactures l'avoient rendue l'objet de la jalouſie de tous les peuples, & l'avoient fait monter à un tel degré de puiſſance, qu'elle inſpiroit l'effroi aux plus grandes Monarchies. Florence, avec moins d'appareil & des forces moins impoſantes, s'enrichiſſoit par le même trafic, ſous l'adminiſtration glorieuſe des Médicis. D'un autre côté les villes Anſéatiques liguées d'abord pour réprimer les Pirates de la mer Baltique, & devenues depuis une confédération formidable & opulente, échangeoient avec les Italiens les marchandiſes

du Nord pour celles de l'Orient. La Flandre choisie pour être l'entrepôt général de ce commerce, qui répandoit dans tout son cours l'abondance & la vie, touchoit au comble de la prospérité, étonnoit toutes les nations par son agriculture, par ses manufactures florissantes, par sa population & le nombre de ses Villes.

Mais si l'industrie faisoit éclorre les germes précieux de l'aisance & du bonheur sur les bords du Canal, qu'elle s'étoit ouvert depuis le golfe Adriatique jusqu'au fond de la Baltique, le reste de l'Europe languissoit dans l'inaction, ou ne s'agitoit que pour la destruction & le carnage. Les Royaumes d'Espagne se replongeoient dans la léthargie, en exterminant les Maures qui y avoient jusqu'alors entretenu le goût du travail & des arts. La France, l'Angleterre &

l'Allemagne, ne reſſentoient que très-foiblement l'influence du commerce, qu'on abandonnoit aux ſeuls Lombards diſperſés dans les diverſes Provinces, pour y faire couler quelques ruiſſeaux du grand réſervoir établi à Bruges & dans les autres villes des Pays-Bas.

D'ailleurs, toutes les Républiques commerçantes de l'Italie & de l'Allemagne touchoient elles-mêmes au moment de leur décadence; parce que la ſource de leurs richeſſes alloit prendre un autre cours & les laiſſer bientôt dans la ſéchereſſe & la ſtérilité. L'invention de la Bouſſole & ſon application à l'art nautique avoient préparé cette révolution. Déja les Portugais, ſous la conduite de ce nouveau guide, s'étoient enhardis par degrés à s'éloigner des côtes & à naviguer en pleine mer: déja leur audace avoit bravé les tempêtes du

Cap de Hottentots, & leur avoit ouvert la route des grandes Indes. Un tel événement devoit porter à la puiſſance de Veniſe des coups plus ſûrs & plus funeſtes que la fameuſe Ligue de Cambrai, formée quelques années après par les premiers Potentats de l'Europe, pour anéantir cette République orgueilleuſe & partager ſes dépouilles. Bientôt la plupart des richeſſes de l'Aſie abandonnerent le chemin qu'elles avoient ſi fidellement ſuivi depuis les Ptolomées, & qu'Alexandre avoit tracé, ſans qu'il s'en doutât lui-même. Au lieu d'entrer, comme auparavant, dans le Golfe Arabique pour ſe diſtribuer dans les ports de la Méditerranée, elles commencerent à doubler l'Afrique & vinrent abonder à Lisbonne. Le commerce des Indes, en prenant cette nouvelle route, devoit être plus libre dans ſa marche & dans

ſes opérations : il devoit recevoir à ſa ſource de nouveaux principes de vie, s'accroître par la diminution des frais de tranſports, & ſe diviſer en Europe dans des canaux plus multipliés & plus étendus. Il devint en effet immenſe, ſurtout après que les Hollandois, animés par le ſouffle de la liberté, eurent pris la place des Portugais dégénérés.

Cependant, comme l'Aſie ne vouloit recevoir de nous que des métaux précieux, ce commerce n'étoit que d'importation pour l'Europe, & ne devoit jamais produire des effets auſſi ſalutaires qu'un commerce réciproque, qui eût échangé les productions d'une partie du monde avec les productions d'une autre. (*) L'Amérique devoit ſeule nous

(*) Le défaut de réciprocité dans le commerce des grandes Indes eſt la cauſe de ſon

procurer le double avantage de donner encore plus d'étendue au commerce des Indes Orientales, & d'en faire naître un autre incomparablement plus utile. On ne peut douter que ſans la découverte du Nouveau-Monde, les Portugais & les Hollandois n'euſſent été contraints de borner leurs entrepriſes de commerce; parce qu'elles ne pouvoit s'étendre au-

---

peu de progrès en Europe, ſur-tout dans les tems où l'or & l'argent y étoient très-rares. C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer le peu d'avantages réels que ce commerce procuroit à l'Europe en général. Il enrichiſſoit le petit nombre de villes qui s'y livroient; mais il n'avoit preſqu'aucune influence ſur les campagnes ni ſur les autres provinces; parce qu'il n'étoit pas propre à donner de la valeur aux productions de notre ſol & de notre induſtrie. S'il excitoit le commerce intérieur de l'Europe, ce n'étoit que par contre-coup, & par conſéquent d'une maniere foible & inſuffiſante.

delà

delà de la quantité d'or & d'argent que nos contrées fourniſſoient à l'Aſie. Le riche produit des mines du Pérou dût multiplier nos rapports avec l'Orient, & par un enchaînement néceſſaire fournir un aliment plus abondant au commerce extérieur de l'Europe. Mais que ces avantages ſont foibles, en comparaiſon de ceux qui auroient pu réſulter de nos relations directes avec l'Amérique!

A chaque degré de développement & de civiliſation, que les peuples Américains auroient reçu, ſi nous ne les avions pas exterminés, nous aurions vu naître parmi eux de nouveaux beſoins & de nouvelles richeſſes, & ſe former entr'eux & nous de nouvelles branches d'un commerce réciproque & ſans bornes. Les nombreuſes Colonies qui auroient pu s'établir dans les Iſles & dans le Continent, auroient fait germer les

productions propres à chaque climat, & offert ſans ceſſe à notre avidité de nouveaux objets d'échange. Toutes les productions de notre ſol & de notre induſtrie auroient reçu une valeur capable d'exciter l'envie de les faire renaître & de les multiplier ſous toutes les formes. L'aſſurance d'un débit avantageux auroit fait ouvrir de nouveaux débouchés dans nos Provinces; & les grands fleuves de l'Europe, en portant leur tribut à l'Océan, auroient fait circuler la richeſſe dans toutes les contrées de notre hémiſphere. Des manufactures de toute eſpece ſe ſeroient élevées dans les parties privées de communications. L'induſtrie, en conſommant des denrées dans des lieux abandonnés & condamnés en apparence à une éternelle langueur, y auroit ſollicité une réproduction plus grande. Les matieres trop peſantes, dans

l'état brut où la nature les donne, auroient reçu de nouvelles formes & un prix suffisant pour indemniser des frais de transport. Non-seulement les richesses se seroient accrues rapidement parmi nous; mais ce qui est bien plus essentiel pour le bonheur du genre-humain, elles se seroient répandues davantage; & les dernieres classes de citoyens auroient été appellées au partage de l'aisance générale. Ainsi la mere commune de tous les hommes leur auroit présenté sans réserve & sans distinction ses mamelles abondantes & innombrables; & la population auroit fait chaque jour des progrès plus rapides. Ainsi l'Europe & l'Amérique, en sortant l'une de l'enfance & l'autre de la barbarie, se seroient prêté un mutuel secours, & seroient montées ensemble au comble de la puissance & du bonheur. Tandis que l'Asie engourdie

dans la molleſſe & vieillie ſous un long deſpotiſme, ne pouvoit plus nous offrir que des reſſources foibles & précaires, l'Amérique jeune, & encore dans les mains de la nature, devoit bientôt nous ouvrir des tréſors inépuiſables, & déployer en notre faveur les ſecours de la force & de la virilité.

L'Eſpagne ſembloit avoir dans ſon ſein les moyens les plus efficaces pour mettre à profit ces avantages ineſtimables. Ses Etats, autrefois diviſés & troublés ſans ceſſe par la diverſité de Religions & par l'ambition ou la rivalité des Familles régnantes, venoient tous de ſe ranger ſous la même croyance & ſous le ſceptre de Ferdinand & d'Iſabelle. Grenade, qui étoit reſtée aux Maures, venoit enfin d'être ſubjuguée & réunie aux autres Royaumes. Si les Grenadins avoient perdu les vertus guerrieres de ces fiers

Sarrafins, dont ils étoient deſcendus, ils excelloient dans tous les arts de la paix alors connus en Europe, & formoient, avant la conquête, le peuple le plus induſtrieux & peut-être le plus heureux de l'Univers. La nature leur prodiguoit ſes largeſſes ; & la fertilité de la terre répondoit à leur activité. Leurs laines & leurs ſoies offroient les matieres premieres à des manufactures utiles, & pouvoient faire naître un commerce ſans bornes. Ils comptoient plus de cent villes ſur un eſpace de ſeize cens lieues quarrées ; & la population des campagnes s'accroiſſoit chaque jour par l'abondance des ſubſiſtances, qui auroient ſuffi pour la nourrir[illegible] vaſte Empire. La précieuſe in[illegible] de ce peuple pouvoit s'étendre ſur les autres Provinces de l'Eſpagne, & y rappeller le mouvement & la vie. Son ſol & ſes manufactures

pouvoient fournir des alimens & des habits aux nations indigenes de l'Amérique & à ſes nouveaux Colons. Il en auroit reçu en échange des productions propres à notre uſage, qui ſe ſeroient diſtribuées par le commerce, & auroient procuré à tout notre hémiſphere de nouvelles jouiſſances & de nouveaux principes d'activité. Ainſi l'Eſpagne, qui avoit autrefois nourri ſucceſſivement Carthage & Rome, ſeroit devenue pour toute l'Europe une ſource inépuiſable de vraies richeſſes. Comment les Conquérans de Grenade n'ont-ils pas été touchés du ſpectacle de l'abondance qui y régnoit, & n'ont-ils pas été tentés d'imiter ſon induſtrie, ou de la faire ſervir à la proſpérité générale? Comment n'ont-ils pas préféré un avantage ſi ſolide & ſi durable au barbare plaiſir de réduire les vaincus en ſervitude, de les perſé-

cuter, de les massacrer qu de les bannir ? Comment Ferdinand..... ? Pourquoi ce nom revient-il sans cesse s'offrir sous ma plume, & le trouve-t-on attaché à toutes les calamités qui ont signalé ces tems trop célebres ? Pourquoi le nom d'Isabelle, si grand d'ailleurs, si respectable & si cher à l'humanité, vient-il ici se confondre avec celui d'un Roi sanguinaire & perfide ?

Ximenès devoit du moins sentir combien l'opulence & l'industrie des Grenadins pouvoient influer sur le bonheur de l'Espagne & de l'Europe entiere. Son génie élevé au dessus de son siecle avoit découvert les rapports des intérêts des Sujets avec ceux du Souverain. Il avoit deviné la maniere d'asseoir les impôts & d'enrichir l'Etat par la richesse des particuliers. L'abolition de

l'Alcabala, (*) & la conversion de ce droit ruineux en un impôt territorial &

(*) L'impôt appellé l'Alcabala étoit le dixieme de tout ce qui se vendoit, soit immeubles, soit meubles, soit denrées. Cette taxe onéreuse exposoit tous les Citoyens aux recherches les plus odieuses, & obligeoit le Souverain de payer cherement une partie de ses sujets pour tourmenter les autres : elle arrêtoit la circulation, l'activité, l'industrie & la population. Ximenès prouva qu'un vingtieme du revenu des terres, tiendroit lieu de cet impôt au trésor royal, & que le peuple seroit soulagé des trois quarts de la charge, qui étoient absorbés par les frais de perception. Quand Ximenès présenta son plan au Conseil des Finances, il s'éleva des réclamations de toutes parts. Les uns le traitoient de novateur ; d'autres nioient la vérité des faits & l'exactitude des calculs. D'autres, en accordant tout, disoient qu'un tel changement rendroit les Peuples séditieux, parce qu'ils ne pouvoient être à la fois riches & soumis. D'autres crioient à l'injustice, & prétendoient que les propriétaires des terres ne devoient pas payer seuls un impôt, qui étoit précédemment

proportionnel au revenu, prouvent, ſans réplique, qu'il ſavoit combien la liberté & l'immunité la plus parfaite ſont néceſſaires pour animer & faire fleurir le commerce. Ce Miniſtre habile poſſédoit l'art heureux de mettre la vérité au grand jour, & d'écarter tous les nuages qui pouvoient l'obſcurcir & la faire méconnoître. Pourquoi le bandeau du fanatiſme lui a-t-il fermé les yeux ſur la ſource du bonheur public, qui auroit dû être la plus féconde; & l'a-t-il rendu ſourd

---

général; comme ſi le prix des denrées ne ſe proportionnoit pas bientôt aux charges impoſées ſur les fonds de terre. Ximenès répondit à toutes ces objections d'une maniere victorieuſe, & fit voir une ſupériorité de raiſon bien étonnante, pour ces tems à demi-barbares. Iſabelle, dont le génie ſavoit entendre celui de ſon Miniſtre, abolit pour toujours l'Alcabala, & c'eſt peut-être le plus grand ſervice que Ximenès ait rendu à ſa Patrie.

aux gémiſſemens des peuples de Grenade & aux cris plaintifs de l'humanité?

Tout ſembloit préparer l'Europe à profiter des avantages d'une révolution nouvelle. Le degré de perfection, que l'art nautique venoit de recevoir depuis l'invention de la Bouſſole, rendoit facile l'exécution des plus vaſtes projets. Il devoit étendre rapidement l'influence de la proſpérité des Eſpagnols ſur les autres Etats, en établiſſant des communications entre toutes les parties du monde, & en ouvrant un champ immenſe aux combinaiſons du commerce. Les vaiſſeaux déſormais deſtinés à cingler en pleine mer, & n'ayant plus gueres à redouter les bas-fonds ni les rochers des côtes, prirent une forme plus agile & plus alongée. Leur carene plus aigue ouvrit le ſein des eaux à une plus grande profondeur; & en augmentant par une plus

rande ſurface la réſiſtance abſolue du uide, leur fit mieux porter la voile, ermit de donner plus d'étendue à la oilure & de développement à la ma- œuvre, & d'aller plus près du vent. a force motrice, qui agit ſur eux, étant accrue par cette nouvelle fabrique, ngagea bientôt à augmenter leur capa- ité, & par une conſéquence naturelle poids de leur cargaiſon. Et, comme ans les ſolides ſemblables & homogenes, s ſurfaces s'accroiſſent dans un moindre pport que les peſanteurs, le corps un vaiſſeau dût proportionnellement à charge préſenter une moindre ſurface l'impétuoſité des flots & des vents endant la tempête, & être beaucoup lus rarement ſubmergé par les coups e mer. Ainſi la navigation devint à a fois plus prompte, plus réguliere & lus sûre.

L'agriculture qui peut ſeule animer le commerce & la navigation, & qui en reçoit à ſon tour une activité nouvelle, commençoit à proſpérer dans quelques Royaumes de l'Europe. Déja la France n'étoit plus cultivée que par des mains libres; & le tems n'étoit pas éloigné, où ſous un Roi, pere de ſon peuple, elle devoit jouir d'une grande partie des avantages attachés à la fertilité naturelle de ſon ſol. L'Angleterre goûtoit les douceurs de la paix, depuis la journée où Richard avoit reçu le juſte ſalaire de ſes crimes en perdant la couronne & la vie. Henri VII, ſon ſucceſſeur, élevé ſur le trône plutôt par le ſort des armes que par le droit du ſang, faiſoit oublier ſon uſurpation par ſa modération & ſa ſageſſe, & ſur-tout par les encouragemens qu'il donnoit à la culture des terres & aux arts qui en dépendent.

La politique des Souverains de l'Europe avoit déja briſé la plus grande partie des entraves peſantes & multipliées de l'anarchie féodale; & les Gouvernemens prenoient une marche plus active, plus uniforme & plus favorable à la tranquillité des peuples. En France, les Grands déja affoiblis au tems des Croiſades par la ruine & l'extinction de pluſieurs familles illuſtres, étoient bornés dans l'exercice de leur puiſſance par les progrès des Juſtices Royales, par l'abolition de la ſervitude & les prérogatives accordées aux peuples des Villes. Ils n'avoient pu, ſous le regne de Charles VII, s'oppoſer à l'établiſſement d'un corps de troupes réglées qui fut toujours aux ordres du Monarque; & les Rois commençoient à exécuter, par le ſeul mouvement de leur volonté, des entrepriſes qu'ils n'auroient pas même oſé tenter,

quand ils empruntoient toute leur force de ces fiers vaſſaux, qui devoient les ſuivre à la guerre & qu'ils trouvoient ſi ſouvent rebelles. L'Infanterie, ſous le nom de Francs-Archers, étoit entretenue dans ſon origine aux dépens des Communes de la campagne. Mais le fils de Charles VII, trop aviſé pour ne point voir que ces troupes ne dépendoient pas aſſez immédiatement de ſa volonté, les avoit priſes à ſa ſolde, & avoit ſaiſi cette occaſion d'augmenter les tailles établies par ſon pere. Ainſi la puiſſance des Rois, étayée de la richeſſe & n'ayant plus de bornes déterminées, imprimoit par-tout la terreur & faiſoit rentrer les plus audacieux dans le devoir. La révolution avoit été ſi rapide, que Louis XI avoit donné impunément à tous les Seigneurs des marques de ſa haine, & fait couler ſur l'échaffaud le plus noble ſang

de France. Ce qui prouve encore plus l'aſcendant de ſon pouvoir, c'eſt qu'il avoit pu ſans ſe dégrader vivre familiérement avec des perſonnes du moyen état & en affecter les manieres, dans le deſſein de faire mieux ſentir aux Grands ſon averſion & ſon mépris. Car il eſt ſouvent plus facile de changer le gouvernement que les manieres, qui tiennent à l'eſprit général d'une nation; & le mépris devoit être plus intolérable que l'injuſtice & la mort même, pour des hommes jaloux de leurs prérogatives, accoutumés à trancher du Souverain & à ſe meſurer avec les Rois. Depuis cette époque, les Grands n'étoient plus ces redoutables émules de leur maître, qui ſe faiſoient juſtice à la tête de leurs nombreux vaſſaux. Si ſous des regnes moins vigoureux ils oſoient remuer encore, ce n'étoient plus que des chefs

de parti qui ſous le nom mépriſable de mécontens, & ſous le prétexte de réformer l'Etat, excitoient les peuples à la révolte. A la vérité le monſtre de la féodalité parut encore une fois renaître de ſes cendres : furieux [illegible] bleſſures, il méditoit depuis long-tems l'inſtant favorable pour aſſouvir ſa vengeance. Il profita du progrès des nouvelles opinions & de la foibleſſe des derniers Valois, pour s'armer du glaive terrible de la Religion & s'envelopper de ſon manteau vénérable. Mais la plupart des hommes trop fameux, qui dans ces tems de trouble mirent en œuvre toutes les reſſources du génie pour inventer des crimes & faire gémir la patrie, périrent ſur les champs de bataille ou par des aſſaſſinats. Le plus grand des Henris vint prendre d'une main ferme les rênes du Gouvernement ; après lui, Richelieu

abattit

abattit toutes les têtes de l'hydre qui oſerent encore ſe montrer, & l'on n'en vit plus reparoître.

En Angleterre, Henri VII portoit à la haute Nobleſſe des coups d'autant plus sûrs, qu'ils étoient cachés ſous le voile de la modération & de l'amour du bien public. En faiſant proſpérer ſon peuple, en lui accordant un grand nombre de prérogatives, il s'en faiſoit un rempart contre les entrepriſes des Grands. Henri VIII, ſon ſucceſſeur, regarda les prérogatives du peuple comme ces machines, que l'on élevoit pour battre en ruine les murs d'une place, & qu'on détruiſoit enſuite quand la place étoit priſe, & il devint ainſi le plus abſolu des Monarques. Heureuſe l'Angleterre, ſi ce Roi n'eût pas fait connoître le pouvoir arbitraire par ſes abus les plus révoltans, & s'il n'eût pas excellé dans

l'art des Nérons comme dans celui de la politique ! Heureuſe ſur-tout, ſi par une vanité puérile & ignoble, il n'eût pas cherché à ſe diſtinguer dans des diſputes Théologiques, qui ſemerent dans les trois Royaumes les germes de tant de troubles & de forfaits ! Mais il falloit ſans doute que la puiſſance du peuple Anglois naquît du choc des opinions religieuſes, il falloit que le glorieux édifice de ſa liberté s'élevât du ſein du carnage, & fût cimenté par le ſang de ſes fondateurs.

Les Grands d'Eſpagne étoient dépouillés du dangereux pouvoir de troubler l'État à la fin du regne de Ferdinand & d'Iſabelle. L'Inquiſition, ce tribunal ſi odieux & ſi funeſte, avoit au moins ſervi à leur imprimer la terreur. C'étoit un inſtrument ſûr & ſacré entre les mains d'un deſpote, pour perdre infailliblement

ſes plus redoutables ennemis. Cette invention de Moines fanatiques & avides de ſang, en conſervant l'unité de la croyance, procura à toute l'Eſpagne l'avantage d'empêcher l'anarchie féodale de ſe reproduire, comme en France, ſous le prétexte de défendre les intérêts de la Religion. L'Hermandad, que les villes avoient d'abord inſtituée pour entretenir le bon ordre & ſe mettre à l'abri de l'oppreſſion des Nobles, étoit alors maintenue & diſciplinée par les Rois. Ce corps de troupes toujours ſubſiſtant étoit aux ordres du Souverain, ſans être à la charge du tréſor publie : il tenoit lieu à Iſabelle & à Ferdinand des Francs-Archers établis en France par Charles VII; & il étoit devenu le plus ferme ſoutien de l'autorité Royale. La réunion à la Couronne des trois grandes Maîtriſes de Saint-Jacques, de Calatrava & d'Alcan-

tara, avoit diminué l'opulence & le crédit de la Nobleſſe; & ces dignités importantes augmentoient la puiſſance des Rois par les revenus qui y étoient attachés, & par les graces ſans nombre qu'elles leur donnoient à répandre.

Iſabelle avoit établi des Juſtices Royales pour protéger le peuple contre les Nobles, & fait démolir un grand nombre de Châteaux forts. Elle avoit privé les Seigneurs les plus qualifiés de la prérogative de ſe faire accompagner par des Gardes, & leur avoit interdit le privilege de ſe faire juſtice par la voie des armes : elle étoit rentrée dans les domaines détachés de la Couronne par les prodigalités de Henri IV. La même révolution s'opéroit en Arragon & en Catalogne, & tous ces heureux changemens n'excitoient aucun trouble. Les fiers Eſpagnols étoient eux-mêmes ſur-

pris de leur docilité. Il n'étoit plus ce tems où les Catalans disoient à leur Souverain dans son palais : *Ce n'est pas vous, mais nos loix, qui doivent décider du sort de votre fils.* (*) Il n'étoit plus ce tems où les Grands de la Castille déposoient insolemment leur Roi, en élevant sur un théatre sa statue revêtue de toutes les marques de la Royauté, en la dépouillant successivement de tous ces attributs sacrés, & en chargeant le Monarque d'imprécations & d'insultes. (**) Si en Arragon le Grand-Justicier, à la tête des Ricos-Ombres, disoit encore au Roi, en recevant son

(*) Telles sont les paroles que l'Archevêque de Tarragone adressa, en 1461, à Jean II, Roi d'Arragon & de Catalogne, & pere de Ferdinand.

(**) C'est ainsi que Henri IV, Roi de Castille, fut traité par ses sujets, en 1465.

ſerment : *Nous qui valons autant que toi, nous te faiſons Roi, à condition que tu maintiendras nos libertés ; ſinon, non :* ce n'étoit plus qu'une vaine formule à laquelle on n'attachoit aucune valeur. (*) On touchoit à l'époque où le

(*) Le Grand-Juſticier recevoit ſur un trône élevé le ſerment du Roi, qui étoit à genoux & la tête nue. Tandis que le Souverain prononçoit le ſerment dans cette poſture humiliante, le Grand-Juſticier lui tenoit une épée nue ſur la poitrine, & lui répondoit par les fieres paroles que l'on vient de rapporter. Cette formule fut établie au tems même de la fondation du Royaume d'Arragon, vers le commencement du onziéme ſiecle. Pierre *du Poignard* avoit obtenu l'abolition de cette Loi, en accordant d'autres privileges aux Arragonois, & il s'étoit percé la main avec ſon poignard, pour l'effacer de ſon ſang royal. Mais on la rétablit dans les regnes ſuivans, & elle ne fut abolie ſans retour que dans le tems où les Souverains abaiſſerent les Grands & les forcerent à l'obéiſſance. Pendant la minorité du dernier des Rois Autrichiens,

Monarque ôteroit & redonneroit à ſon gré le droit ſi cher à tous les Grands d'Eſpagne de ſe couvrir en ſa préſence ; (*) diſtinction puérile en elle-

---

lorſque la Reine Mere faiſoit dire par ſon Fils aux Grands qui venoient lui faire la cour, *défendez-moi, je ſuis innocent*, les Arragonois oſerent ſommer le jeune Roi de venir à Sarragoſſe prêter le ſerment ordinaire. Mais la Cour ſignifia pour toute réponſe, que l'on traiteroit comme rebelle quiconque renouvelleroit une demande auſſi inſolente.

(*) Quand l'Archiduc Philippe vint prendre poſſeſſion du Royaume de Caſtille, à la mort d'Iſabelle, il ôta aux Grands d'Eſpagne le droit de ſe couvrir devant lui, pour complaire aux Seigneurs Flamands, qui étoient choqués d'une telle diſtinction. Il avoit promis de rétablir cette prérogative après le départ des Flamands, mais il oublia ſes promeſſes ; & il eſt probable que, s'il avoit régné long-tems, il auroit aboli entiérement cette coutume. On prétend auſſi qu'il avoit formé le deſſein de détruire l'Inquiſition. L'humanité auroit moins gémi ſans doute de voir les Grands d'Eſpagne condamnés à reſter

même, mais plus difficile à détruire, que le privilege d'avoir des Gardes & des Châteaux forts; parce qu'elle tenoit davantage à la fierté nationale. Toutes les dignités, tous les pouvoirs, tous les honneurs étoient venus se perdre dans l'autorité du Souverain; & si les chefs de la Noblesse avoient encore con-

---

nue tête à perpétuité, que d'entendre les cris des nombreuses victimes dévorées par les flammes, dans les Auto-da-Fé, depuis Philippe I jusqu'à nos jours.

Au couronnement de Charles-Quint, les Grands d'Espagne furent encore privés du droit de se couvrir, à cause des Princes de l'Empire & des Electeurs. Ensuite cette prérogative, qui s'étendoit à tous les Gentilshommes titrés, fut restreinte par Charles-Quint aux principaux Seigneurs. Philippe II affectoit envers les Grands beaucoup plus de hauteur que Charles-Quint. Il dit un jour au Duc d'Albe, qui étoit entré dans son cabinet, sans y être introduit: *une telle hardiesse mériteroit la hache.*

ſervé quelques foibles reſtes de leurs anciennes prérogatives, ils ne brilloient plus que d'un éclat emprunté & toujours ſubordonné à la majeſté du trône.

Non-ſeulement, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, les principaux Monarques de l'Europe occidentale avoient détruit ou affoibli tous les obſtacles intérieurs qui pouvoient s'oppoſer au développement de leur puiſſance; mais par des alliances, des ſucceſſions, des acquiſitions, des conquêtes & des uſurpations, ils avoient donné à leurs Etats la forme & l'étendue les plus propres à maintenir la paix & à déployer tous leurs moyens de proſpérité ſans ſe nuire mutuellement. Ferdinand étoit prêt de s'emparer de la Navarre; & les Souverains d'Eſpagne devenoient maîtres de toute la Péninſule, à l'exception du Portugal. Les richeſſes &

les domaines immenſes, que les Portugais acquéroient en Aſie par les armes, les négociations & le commerce, donnoient à leur petit Royaume l'importance d'un grand Etat. Depuis près de deux ſiecles, la Champagne & la Brie, par des Traités faits avec la Maiſon de Navarre; le Dauphiné, par la donation de Humbert, étoient invariablement unis à la France. Charles VII, en affermiſſant la couronne ſur ſa tête, & en dépouillant les Anglois de toutes leurs conquêtes & de tous les grands fiefs qu'ils poſſédoient dans le continent, avoit réduit ces vaſſaux redoutables au ſeul territoire de Calais. Louis XI avoit acheté le Rouſſillon de Jean II, Roi d'Arragon; (*) il avoit acquis la Pro-

(*) On eſt fâché de voir que Charles VIII rendit cette Province à Ferdinand, ſans même

vence par le teſtament de Charles d'Anjou; & ſous le vain prétexte du droit de réverſion à la Couronne, il avoit pris la Bourgogne à la fille de Charles le Téméraire. La Bretagne venoit d'être rangée parmi les Provinces de la France par le mariage de Charles VIII avec la fille du dernier Duc François II: (*)

exiger les trois cens mille écus que Louis XI avoit donnés à Jean II; & que cette ſinguliere reſtitution ait été faite pour engager Ferdinand à ne pas troubler le Monarque François dans les conquêtes qu'il projettoit de faire en Italie; conquêtes brillantes & rapides, mais qui ſe perdirent plus rapidement encore, après beaucoup de dépenſes & d'effuſion de ſang.

(*) La Bretagne ne fut légalement unie à la Couronne que ſous François I, en 1532. Mais depuis le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, cette Province ne ſortit pas des mains des Rois de France, puiſque Louis XII épouſa cette Princeſſe, veuve de Charles, & qu'il en eut deux filles, dont l'aînée épouſa Francois I.

de ſorte qu'à l'exception des Pays-Bas, nos Rois poſſédoient déja tous les domaines compris entre les deux Mers, les Pyrénées, les Alpes & le Rhin. Les Anglois, relégués dans leur Iſle, ne s'épuiſoient plus, comme autrefois, pour ſe maintenir dans leurs poſſeſſions du continent, qui avoient fourni ſans ceſſe de nouveaux prétextes de guerre. Chaque Royaume de l'Europe occidentale ſembloit ainſi renfermé dans les bornes qui lui étoient preſcrites par la nature même.

Le ſceptre étoit par-tout dans des mains capables d'en ſoutenir le poids, & les Princes qui régnoient alors, ainſi que leurs ſucceſſeurs, mériterent tous, ſinon l'amour, du moins l'admiration de l'Univers. Les trois regnes conſécutifs de Ferdinand, de Charles-Quint & de Philippe II, à peu-près égaux en durée,

occuperent un eſpace de cent vingt-quatre ans, & devoient ſuffire pour aſſurer à l'Eſpagne un bonheur ſolide, s'ils avoient été autant remplis d'événemens utiles que de faits mémorables. Jean II régnoit en Portugal, & ſe montroit digne par ſes vertus & ſes talens de commander à la nation la plus active & la plus avide de gloire qu'il y eût alors ſur le globe. Ce Prince immortel eut pour ſucceſſeur Emmanuel & Jean III, qui ne lui céderent ni en ſageſſe ni en grandeur d'ame, & qui poſſéderent comme lui l'art d'inſpirer à leurs ſujets la paſſion des belles choſes & le goût des plus hautes entrepriſes. Un Roi généreux & formé à l'école du malheur étoit prêt à monter ſur le trône des François, dont il devoit être le pere & l'idole; & il fut ſuivi de François I, l'émule de Charles-Quint.

Les Anglois oublioient les querelles ſanglantes des Maiſons d'Yorck & de Lancaſtre, à l'ombre des vertus modeſtes, des loix ſages & de la prudence conſommée de Henri VII; & ſon fils, ce Henri VIII qu'on doit haïr comme un tyran farouche, tint ſouvent la balance entre deux des plus fiers rivaux qui euſſent jamais brillé ſur la ſcene du monde, & fixa ſouvent les deſtins de l'Europe entiere par ſa puiſſance, ſes qualités ſéduiſantes & ſon génie. Que des grands Rois! que de mains habiles occupées à la fois à diriger l'activité des peuples! Que de moyens puiſſans pour faire ſervir à l'avantage & au bonheur du genre-humain, & ſur-tout des Nations de l'Europe, la révolution opérée par la découverte de l'Amérique!

CHAPITRE II.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à l'Europe?

LORSQUE les principes de la nutrition ne ſont point élaborés graduellement par les organes deſtinés à cet uſage, & qu'engendrés par une cauſe étrangere ils abondent ſubitement au centre de l'activité du corps humain, ils y excitent une fermentation violente, un délire funeſte qui diſſipe bientôt les forces & fait tomber tous les membres dans l'accablement & la langueur. Tel eſt l'effet des richeſſes accumulées tout-à-coup à la tête du corps politique, ſans être produites par l'agriculture, le commerce & les arts, qui ſont les organes de la conſervation des Empires. Au lieu de

répandre dans les Provinces l'abondance & la vigueur, elles les énervent & les désolent. En se concentrant dans la Capitale & à la Cour, elles y établissent des foyers de désordre & de corruption, qui attirent des extrêmités les plus éloignées tous les principes de la vie & de l'activité générale. C'est ainsi que Rome, chargée tout-à-coup des dépouilles de l'Univers, vit successivement tomber tous ses membres en lambeaux, & devint en peu de tems la honte du genre-humain & la proie des barbares. Ainsi l'Espagne enrichie en un moment de tous les trésors du Nouveau-Monde, & croyant dans son ivresse pouvoir aspirer à la Monarchie universelle, sentit bientôt s'affoiblir tous les ressorts de sa puissance; & retombée au dessous d'elle-même, se vit au bout d'un siecle le jouet des Nations qu'elle avoit épouvantées.

Les Eſpagnols éblouis par l'éclat de l'or de Montézume & des Incas, énorgueillis de la vaſte étendue de leur Empire, ſur lequel le Soleil ne ſe couchoit plus, ſe crurent deſtinés à jouir de toutes les délices, au ſein d'une oiſiveté ſuperbe. Non-ſeulement ils dédaignerent de défricher les terres conquiſes en Amérique, ils négligerent la culture des riche campagnes de l'Andalouſie & du Royaume de Grenade. Leurs mains nobles & victorieuſes abandonnerent le travail & les arts à des mains flétries par l'eſclavage : leur ame généreuſe & grande n'auroit pas voulu deſcendre aux détails du commerce, qui étoit alors le partage des Juifs & des Mauriſques, de ces hommes dévoués aux flammes de l'Inquiſition & à l'infamie. Chacun voulut donc prendre part aux précieuſes dépouilles du Nouveau-

Monde, afin de se livrer ensuite aux charmes du repos; & les émigrations se multiplierent. Le pere de famille s'arracha des bras de ses enfans & d'une épouse chérie, pour aller puiser à la source de toutes les richesses. Le jeune homme, l'unique soutien de la vieillesse de ses parens, eut le courage de résister à leurs larmes & s'éloigna dans l'espoir d'un retour glorieux & prochain. Combien de vœux superflus & de projets malheureux! Combien de pertes douloureuses pour l'humanité! La plupart de ces aventuriers avides périssoient par les dangers d'une longue navigation, par l'ardeur & l'insalubrité du climat, par le libertinage & tous les maux qu'il traîne à sa suite, & sur-tout par le chagrin de voir s'évanouir les illusions décevantes, qui leur avoient fait passer les mers. Ainsi les Provinces de

l'Eſpagne commencerent à s'épuiſer d'hommes, ſans repeupler les déſerts de l'Amérique.

La perte de tant d'infortunés, qui trouverent la mort, au lieu des richeſſes qu'ils étoient allé chercher parmi des écueils ſi multipliés, fut encore un des moindres dommages qu'éprouva la Métropole. Il eût mieux valu ſans doute qu'aucun de ces voyageurs ne revît ſa patrie, que d'y venir répandre la contagion. Ne parlons point de ce levain funeſte, dont les Européens n'avoient point encore connu les atteintes avant d'avoir porté leurs pas dans le Nouveau-Monde. Quoique cette maladie terrible ait paru d'abord menacer le genre-humain de corrompre & de deſſécher toutes les ſources de la vie; quoique ſes ravages ſuffiſent peut-être ſeuls pour contrebalancer tous les avantages de la découverte

de l'Amérique ; ne nous prévalons pas d'un moyen trop victorieux, mais qui doit reſter enſéveli dans le ſilence. Ne découvrons point une plaie qui afflige & fait rougir la nature, & jettons un voile ſur la honte de l'humanité. C'eſt ſur-tout par la contagion des vices, & par la nouvelle direction imprimée à la circulation des richeſſes & au reſte de l'activité nationale, que les Caſtillans échappés aux dangers des voyages furent nuiſibles à leur patrie.

Ces heureux aventuriers avoient été les auteurs ou les témoins de l'oppreſſion des Indiens, de l'eſclavage des Negres, de tous les outrages faits à l'humanité dans le Nouveau-Monde. Ils devoient donc en rapporter une ame dure, un profond mépris pour la qualité d'homme, & cet orgueil excluſif, qui fit bientôt croire à l'Eſpagnol que tous les autres

peuples étoient nés pour ſervir d'inſtrumens à ſon bonheur & de jouets à ſes caprices. C'eſt au ſein de l'injuſtice qu'ils avoient puiſé les tréſors, qui leur attiroient l'hommage de la multitude & l'envie des Seigneurs les plus qualifiés; & l'on dédaigna de plus en plus tous les autres moyens de parvenir à la fortune. Les Grands ne mirent plus de bornes à leurs diſſipations, dans l'eſpérance d'obtenir au Nouveau-Monde des emplois, qui flattoient leur orgueil & les élevoient en peu d'années au comble de l'opulence; & ils revenoient enſuite en Europe étaler un luxe qui acheva de tout perdre. Le luxe devint d'autant plus fatal à l'Eſpagne, ſes effets furent d'autant plus rapides, que par une ſingularité peut-être unique dans l'Hiſtoire, il produiſit d'abord l'engourdiſſement &

la léthargie, au lieu d'exciter l'induſtrie & les arts d'agrément. Ainſi ce fléau ne rencontra aucun des correctifs, qui en moderent les ravages; il ne fut balancé par aucun des reflets, qui, dans les grands Empires, ſuſpendent ou ralentiſſent ſon action.

Toute la population des campagnes ſe précipita dans les villes de l'Eſpagne & de l'Amérique, non pour y cultiver les ſciences ou y exercer des métiers utiles, mais pour y fuir les nœuds du mariage & ſuivre des penchans dépravés, pour s'enſevelir dans les Cloîtres & en profaner la pureté, pour ſe vouer auprès des gens riches à une ſervitude oiſive & arrogante, pour languir dans une pareſſe dédaigneuſe & ſe perdre dans le plus honteux abandon de ſoi-même. La plus nombreuſe partie d'une Nation

si fiere & si noble ne fut bientôt plus composée que de Moines, (*) de mendians & des valets. (**) Les générations s'éteignirent avec une telle rapidité, que dans le cours d'un siecle & demi, qui comprend les regnes les plus glorieux de la Monarchie, la population de la Péninsule tomba de vingt millions à

(*) Vers le milieu du dix-septieme siecle, il y avoit 840 Couvens dans l'Amérique Espagnole seule. Philippe III remarquoit dans une Lettre adressée au Vice-Roi du Pérou en 1620, que le terrein des Couvens de Lima étoit plus étendu que le reste de la Ville. Les habitans de Mexico présenterent une requête au Roi Philippe IV, en 1644, pour le prier de défendre l'établissement de nouveaux Couvens, vû qu'ils posséderoient bientôt tous les domaines du pays.

(**) Le faste des grandes Maisons étoit si excessif & le goût de la fainéantise si général dans le peuple, que chaque Seigneur entretenoit deux à trois cens domestiques.

huit, & fut par conſéquent diminuée des trois cinquiemes. (*) Ce fut en vain qu'une main habile s'offrit pour guérir une plaie ſi effrayante. En vain le génie d'Olivarès voulut-il entreprendre de rendre la vie à ce grand corps, en faiſant refluer les hommes & les richeſſes vers les vraies ſources de l'abondance. Tous ſes efforts pour modérer le luxe ne ſervirent qu'à le rendre plus actif

(*) Je dois obſerver, qu'il ne faut pas attribuer ce décroiſſement de population à la ſeule découverte de l'Amérique; puiſque le maſſacre des Grenadins à la fin du quinzieme ſiecle, l'expulſion des Juifs en 1492, & celle des Mauriſques en 1610, ont privé l'Eſpagne de près de deux millions d'hommes. Mais malgré cette conſidération, on peut encore aſſurer que la ſeule cauſe, dont nous développons les effets, coûte à l'Eſpagne plus de la moitié de ſa population. Aucune Nation moderne de l'Europe n'a éprouvé un fléau auſſi funeſte.

& plus ruineux. Ses loix pour éloigner les hommes riches du séjour de la Cour & des grandes Villes furent éludées de mille manieres. Le goût de la débauche & de la fainéantise resta plus fort que tous les encouragemens donnés à la multiplication des mariages. Et les étrangers, qu'on invitoit à la culture des terres, étoient plus repoussés par la terreur de l'Inquisition & par la hauteur outrageante des Espagnols, qu'ils n'étoient attirés par les promesses magnifiques d'un Gouvernement orageux.

La Nation qui possédoit toutes les mines du Mexique & du Pérou, & qui puisa en peu d'années dans le Nouveau-Monde beaucoup plus de métaux précieux, qu'il n'y en avoit auparavant dans l'Europe entiere, devint tout-à-coup une des plus pauvres de l'Univers. Ce phénomene politique, si étonnant pour

le vulgaire, n'eſt que l'effet naturel des cauſes qui ont agi ſur l'Eſpagne, à l'époque de la découverte de l'Amérique.

Notre imagination eſt frappée de ces monceaux d'or & d'argent, que *la Flotte* & *les Galions* rapportoient en tribut dans les ports de Séville & de Cadix; & nous nous appercevons à peine des richeſſes reproduites chaque année dans un Royaume qui nourrit vingt millions d'habitans: parce qu'elles ſont diſperſées ſur une ſurface immenſe, & que la plus grande partie ſe conſomme ſur les lieux même qui les ont fait naître. Cependant tout le numéraire, que la Métropole tiroit annuellement de ſes Colonies, ne pouvoit entrer en comparaiſon avec la reproduction totale de ſon territoire: il en formoit tout au plus la dixieme partie, même au commencement de la révo-

lution, dans les tems où les denrées de la Métropole étoient au plus vil prix. (*).

(*) Voici les faits & les calculs, qui me font croire que cette supposition approche de la réalité.

1°. La quantité d'or & d'argent apportée en Espagne, sous les yeux du Gouvernement, depuis la découverte jusqu'à nos jours, est suivan Robertson, année commune, de 90 millions de livres tournois, en se servant de la division du marc établie actuellement en France.

On se trompetoit sans doute si l'on pensoit que cette somme annuelle étoit plus forte au commencement de la révolution. Car les plus riches mines ne furent découvertes qu'un demi-siecle après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue : puisque celles du Potose le furent en 1545, & celles de Zacatecas, les plus abondantes du Mexique, en 1548. En général, les mines du Mexique & du Pérou ne furent recherchées & exploitées, qu'après qu'on eut dissipé les dépouilles des naturels du pays. Celles de Saint-Domingue furent mises en activité au tems

D'un autre côté, ſi l'on raſſemble ſous un ſeul point de vue toutes les

même de la découverte : Herrera, toujours porté à l'exagération, prétend qu'à l'époque de la mort d'Iſabelle, ces mines produiſoient 400 mille marcs d'or par an, ce qui feroit 300 millions de notre monnoie. Mais elles furent bientôt épuiſées, ainſi que la race des Inſulaires qu'on y enſeveliſſoit.

D'ailleurs, les dépouilles des Caciques de cette Iſle, & le fruit des rapines & des concuſſions de Bovadilla, ſucceſſeur & bourreau de Chriſtophe Colomb, furent engloutis avec lui dans les flots. Les peuples du Mexique jetterent dans les fleuves & dans les lacs une grande partie de leurs métaux précieux; & les Eſpagnols furent bien éloignés de voir réaliſer les eſpérances qu'ils avoient conçues de la richeſſe de cet Empire. Le plus grand butin qui ait enrichi les vainqueurs du Nouveau-Monde eſt celui que firent les Pizarres à la priſe de Cuſco. Tous les Hiſtoriens s'accordent pour aſſurer qu'il ſurpaſſa la rançon d'Atahualpa, qu'on peut évaluer à 50 millions. Mais une grande partie de ces richeſſes fut diſſipée par les Aventuriers qui les

causes de dégradation qui frapperent à la fois sur l'agriculture; si l'on se

avoient envahies, ou employées à bâtir Lima, & il n'en est parvenu qu'une petite quantité dans les Ports de la Métropole. Ce qui prouve d'une maniere sensible, qu'au commencement de la révolution il n'arrivoit pas en Espagne des sommes si considérables que par la suite, c'est qu'en 1534 les richesses que Ferdinand Pizarre apporta à Madrid exciterent l'étonnement & l'admiration sur tout son passage, & lui mériterent l'accueil le plus distingué à la Cour de Charles-Quint. Cependant ces richesses, dont le Roi ne devoit avoir qu'une petite partie, ne montoient selon Herrera qu'à 654,300 *pesos* d'or, qui équivalent à peu-près au même nombre de livres sterling du tems actuel, & en outre à 59,400 marcs d'argent, qui valent 3,225,420 liv. tournois de notre monnoie. Il paroît que ces deux sommes forment toute la partie des dépouilles des Incas, qui arriva dans les Ports de la Métropole. Nous n'affoiblirons donc point les élémens du calcul, en supposant que dès le commencement la somme annuelle que l'Espagne retiroit de ses Colonies étoit égale à celle qu'elle a dû retirer, année commune,

rappelle que les richeſſes néceſſaires à l'entretien des avances furent détournées

depuis la révolution juſqu'à nos jours. Ainſi nous évalurons cette ſomme à . . . 90 millions.

2°. Une partie du produit des mines ne payoit pas le quint du Roi, & circuloit en fraude dans le commerce. Les Auteurs Eſpagnols prétendent que cette ſeconde partie égaloit au moins celle qui étoit légalement monnoyée; mais on peut les ſoupçonner en cela d'exagération, & ils n'ont aucune baſe fixe pour aſſeoir leur calcul ſur cet objet. Cependant nous admettrons leur ſuppoſition, pour ne point affoiblir les données du problême. Nous obſerverons ſeulement que la plus grande partie de cet argent, ſouſtrait à la vigilance du Gouvernement, ſervoit à alimenter le commerce interlope, & prenoit directement la route des Ports étrangers. Nous ne ſuppoſerons donc rien

90 millions.

de leur deſtination pour fournir au luxe & aux diſſipations des Grands, que la

Ci-contre. . . . 90 millions.

au-deſſous de la réalité, en évaluant à 45 millions la partie de cet article qui arrivoit dans les Ports de la Métropole. . . . . 45 millions.

L'Auteur des Recherches ſur le Commerce diſcute cet objet profondément, & conclut qu'on a fait monter beaucoup trop haut les ſommes apportées en fraude en Europe. En comprenant même celles qui ont pris directement la route des Ports étrangers, il ne fait monter la ſomme totale de l'or & de l'argent fournis par l'Amérique en 283 ans, qu'à 6 milliards 422 millions de piaſtres fortes; ce qui revient à 34 milliards 874 millions 700 mille livres tournois. Il s'enſuit, qu'année commune, il n'eſt entré dans tous les Ports de

135 millions.

plupart des bras furent enchaînés par l'orgueil & la paresse, qu'une grande

---

De l'autre part. . . . 135 millions.

l'Europe ensemble que 123 millions 232 livres environ. Par conséquent, en supposant qu'il est entré dans les seuls Ports d'Espagne 135 millions, année commune, on ne doit pas craindre d'affoiblir les élémens du calcul.

3°. Il faut observer que la Métropole ne recevoit pas cette somme gratuitement, & qu'elle nourrissoit ses Colonies en échange. Supposons donc qu'en vertu du monopole elle ait toujours gagné 200 pour 100, il s'ensuit qu'elle donnoit 45 millions en productions de son sol, pour recevoir 135 millions en argent. Il faut donc retrancher. . . 45 millions.

Et le produit annuel étoit. . . . 90 millions.

4°. Au moment de la découverte de l'Amérique, le prix des denrées

90 millions.

partie

partie de la population abandonna les campagnes, on comprendra facilement

Ci-contre. . . . 90 millions.

étoit à peu-près le quart du prix actuel. En effet, sous le regne de Charles VIII, le prix moyen du septier de bled à Paris a été de 1 liv. 1 sol 10 deniers, à peu-près. Mais le marc d'argent étoit alors divisé en 11 liv. 8 sols, tandis que la division actuelle est de 54 liv. 6 sols. Le prix moyen du septier de bled sous Charles VIII, évalué en monnoie actuelle, étoit donc de 5 liv. 4 sols environ, & par conséquent le quart du prix actuel, qu'on peut supposer de 20 livres, année commune.

Ce prix moyen tomba même au cinquieme du prix actuel sous Louis XII, qui régna 17 ans; puisqu'il fut de 3 livres 16 sols.

90 millions.

qu'en un petit nombre d'années la réproduction totale put décroître d'un

De l'autre part. . . . 90 millions.

Mais pendant celui de François I, qui dura 32 ans, le prix moyen s'éleva à 10 livres 13 sols. Si l'on établit un prix moyen sur ces trois prix, en ayant égard à la durée de chaque regne & en obſervant que Charles VIII ne régna que 6 ans après la découverte, il en réſultera que le prix du ſeptier de bled a été, année commune, de 7 liv. 18 ſols 9 deniers pendant les 55 ans, qui ſe ſont écoulés depuis l'arrivée de Colomb en Amérique, juſqu'à la mort de François I, en 1547. Ce prix moyen eſt les deux cinquiemes du prix actuel. Par conſéquent 90 millions dans ce demi-ſiecle équivalent à 225 millions dans le tems préſent. . . . 225 millions.

Il faudroit donc ſuppoſer que la réproduction totale d'un Royaume,

225 millions.

dixieme. Alors il se seroit établi une balance exacte entre les profits de la

---

Ci-contre. . . . 225 millions.

qui nourrit 20 millions d'habitans, fût moindre que 2 milliards 250 millions de notre monnoie actuelle, avec le prix actuel de nos denrées, pour que le profit annuel de l'Espagne sur ses Colonies eût surpassé le dixieme de sa réproduction totale, pendant le demi-siecle, qui a suivi la découverte du Nouveau-Monde. . . . . 2250millions.

5°. Si l'on divise 2 milliards 250 millions de livres en 20 millions de parties, on trouvera pour résultat 112 liv. 10 sols. Or, il n'est pas possible que la dépense moyenne & personnelle de chaque individu soit par an moindre que 112 liv. 10, en supposant la division actuelle du marc d'argent & le prix actuel des denrées. Cette somme ne donneroit à dépenser par jour que 6 sols 2 deniers.

D'où il suit qu'à la premiere époque, après la conquête du Nouveau-Monde, dans le tems

Métropole ſur les Colonies & le décroiſſement des richeſſes renaiſſantes dans le ſein de la nation ; & le Royaume ſe ſeroit maintenu dans le même degré d'opulence, ſi ces deux cauſes oppoſées fuſſent reſtées conſtantes. Mais l'impulſion donnée à la machine politique étoit trop forte, pour qu'elle ſe remît ainſi en équilibre ; & les principes de dégradation reçurent chaque année de nouveaux degrés d'accroiſſement, tandis que la

---

même où les denrées étoient au plus vil prix, le profit annuel de l'Eſpagne ſur ſes Colonies ne pouvoit ſurpaſſer le dixieme de ſa réproduction totale

Je n'ai préſenté ici que des apperçus, & je ne prétends pas garantir l'exactitude rigoureuſe des données que j'ai ſuppoſées. Mais je crois m'être approché des vrais réſultats, autant que la matiere le comporte, & qu'il eſt néceſſaire pour les faire ſervir de baſe à mes raiſonnemens.

cause de prospérité s'altéroit en sens contraire.

Quand on cesse de confier le même fonds de richesses au sein de la terre, il est encore fertilisé en partie par l'effet des anciennes avances : il ne se ferme que graduellement & devient d'autant plus avare, qu'on s'éloigne davantage du moment de la révolution. Cette progression s'accélere & devient très-rapide, si elle est long-tems prolongée, & surtout si les vices politiques qui détournent le cours naturel des richesses prennent successivement une nouvelle énergie. C'est ce que l'Espagne n'a point cessé d'éprouver depuis la premiere époque de sa dégradation, jusqu'à la fin de la race des Rois Autrichiens. Cet orgueil qui retenoit captifs tous les principes de l'activité nationale, parut à chaque période plus vain & plus exalté ; cette

pareſſe qui engourdiſſoit tous les reſſorts de l'induſtrie, devint univerſelle, & ne fut éveillée ni par les triomphes de la nation ni par ſes défaites : ce luxe, qui attiroit à ſon foyer les richeſſes & les bras deſtinés à féconder la terre, profitoit de la miſere même pour étendre ſon empire & ſes ravages.

Parmi les divers peuples qui, par leur réunion, compoſoient alors la Monarchie Eſpagnole, les ſeuls Mauriſques conſervoient encore l'amour du travail. Eux ſeuls étoient reſtés fideles à la nature & ſubſiſtoient des fruits de l'agriculture, du commerce & des arts : eux ſeuls pouvoient un jour eſſuyer les larmes de la patrie & ranimer ſes forces preſque éteintes. Philippe III, pouſſé par un fanatiſme imbécile & cruel, ſe priva tout-à-coup de cette unique reſſource en proſcrivant un million de ſujets ſi

utiles, qui porterent en Afrique & en Aſie leurs richeſſes, leur induſtrie & la haine du nom Eſpagnol. Iſabelle ſembloit lui en avoir donné l'exemple, en expulſant les Juifs de ſes Etats. Mais la Monarchie étoit dans ſa vigueur ſous le regne d'Iſabelle, & cette Princeſſe habile vouloit lui donner une nouvelle vie, en obligeant les Caſtillans de cultiver eux-mêmes les arts & le commerce déja trop dédaignés. L'inſenſé Philippe III ne ſuivit que le zèle aveugle & farouche des Inquiſiteurs : il agit comme un malade épuiſé, qui ſe feroit ouvrir les veines.

Les tréſors de l'Amérique, loin de s'accroître & de balancer les pertes de l'agriculture & du commerce intérieur, perdirent eux-mêmes inſenſiblement une partie de leur valeur par l'abondance du numéraire, & par l'augmentation

du prix des marchandiſes, qui en eſt la ſuite. Avant l'abdication de Charles-Quint, les prix étoient déja plus que doublés, (*) & ils s'accrurent ſucceſſivement ſous chaque regne. Il eût donc fallu importer annuellement en Eſpagne une quantité de métaux plus que double, pour qu'elle eût continué de repréſenter la même richeſſe. La découverte de mines plus abondantes ne pouvoit ſuppléer que foiblement à cette diminution de valeur : parce que d'autres mines s'épuiſoient & qu'on étoit forcé d'en abandonner un grand nombre, qui, avec un égal produit de matieres précieuſes,

(*) Le prix moyen du ſeptier de bled, qui étoit de 5 liv. 4 ſols, ſous Charles VIII, monta ſous Henri II à 13 liv. 8 ſols. Cet accroiſſement eſt dans un rapport un peu plus fort que celui de 2 à 5.

ne fourniſſoient plus le même profit, à cauſe du renchériſſement de la main-d'œuvre néceſſité par celui des denrées.

D'ailleurs, il n'auroit pas ſuffi de faire croître la quantité du numéraire importé, à raiſon de la diminution de ſa valeur, pour qu'il procurât à l'Eſpagne un avantage conſtant, il falloit encore qu'il fût également appliqué à l'utilité publique. Car c'eſt en vain que l'on accumuleroit des monceaux d'or dans le ſein d'une nation, s'ils ne devoient pas être échangés pour des productions utiles, ni ſervir à la ſubſiſtance des hommes. Mais quel étoit l'emploi de ces ſommes énormes apportées chaque année en triomphe dans les ports de la Métropole? Elles alimentoient un luxe toujours plus avide de vaines jouiſſances: elles attiroient en abondance les précieuſes bagatelles de l'Inde, & fourniſ-

ſoient des hochets de toute eſpece à la molleſſe & à l'orgueil : elles ne ſortoient des mains des concuſſionnaires & des monopoleurs, que pour ſe diſſiper en futilités, ou pour enrichir les Nations étrangeres; elles n'avoient d'influence ſur les campagnes que pour y porter la corruption & en arracher les cultivateurs.

Que dirai-je de la part que les Rois s'étoient arrogée dans ces richeſſes ? Servit-elle à ſoulager leurs ſujets du fardeau des impôts, à conſoler les peuples & à ranimer l'activité nationale ? Servit-elle à ouvrir des débouchés au commerce, à rendre les manufactures floriſſantes & à faire naître de nouvelles branches d'induſtrie ? Servit-elle à élever à la gloire de la Nation des monumens durables? Hélas ! elle enfla le cœur de ces Monarques ; elle les enivra d'orgueil

& d'ambition ; elle les berça du vain eſpoir de tout envahir. Aucun Souverain n'avoit encore raſſemblé dans ſes mains tant de moyens de puiſſance, & ils crurent que l'Univers devoit appartenir à celui qui en poſſédoit les tréſors. Les Rois d'Eſpagne ne mettant donc plus de bornes à leurs prétentions ni à leurs deſirs, porterent dans toute l'Europe l'inquiétude & la terreur. Toutes les Nations menacées d'un joug odieux s'ébranlerent, & la guerre s'alluma pour ne plus s'éteindre.

La ſucceſſion de la Maiſon de Bourgogne, en procurant à la Monarchie des Provinces étrangeres, fourniſſoit ſans ceſſe des prétextes à des querelles ſanglantes & ruineuſes. Les peuples de ces Provinces accoutumés depuis longtems au gouvernement paternel & modéré de leurs anciens maîtres, ne purent

ſupporter la domination d'un deſpote éloigné, fier de ſes richeſſes & de ſa puiſſance; & la diſcorde civile vint mêler ſes flambeaux à ceux de la guerre nationale. Il fallut entretenir des armées nombreuſes, pour contenir & combattre les ſujets rebelles & pour ſoutenir le choc des Nations rivales. Il fallut mettre en mer des flottes formidables, pour faire reſpecter le pavillon Eſpagnol dans les quatre parties du monde. Mais comment la population, arrêtée dans ſa ſource par tant d'autres cauſes, auroit-elle pu fournir à une telle conſommation d'hommes? On ſe vit contraint de ſoudoyer des troupes étrangeres, que l'on incorporoit dans ces vieilles Bandes Caſtillanes, ſi renommées auparavant pour leur diſcipline, leur valeur & leurs exploits. Ces mercenaires toujours mécontents introduiſirent dans les armées

l'esprit d'insubordination & de révolte, & altérerent insensiblement le courage & la fidélité des milices nationales. Ainsi l'or du Pérou corrompit de toutes les manieres les ressorts de la puissance publique.

Cet or fatal, fruit de tant de crimes, servoit dans les mains des Rois d'Espagne à acheter des espions & des traîtres, à fomenter des haines parmi les Nations, & à les déchirer par des guerres civiles. Il étoit prodigué à des courtisans avides, qui n'avoient d'autres titres en leur faveur, que leur audace & leur importunité. (*) Il nourrissoit une multitude

(*) Les Flamands, qui accompagnerent Philippe I, profiterent de leur séjour en Espagne, pour prendre leur part dans les dépouilles de l'Amérique. Ceux de la suite de Charles-Quint, à son avénement au trône, en

d'Officiers inutiles, qui ſervoient bien plus à dévorer la ſubſtance de l'Etat & à flatter l'orgueil du Monarque, qu'à relever l'éclat du trône & la gloire de la Nation. Les Favoris & les Miniſtres, peu ſatisfaits des profuſions du Souverain, vendirent les emplois & les magiſtratures du Mexique & du Pérou, & ſe firent chérement payer le noble privilege d'opprimer & de dépouiller les Colonies. Le monopole de ces riches contrées fut mis à l'enchere; (*) & le commerce

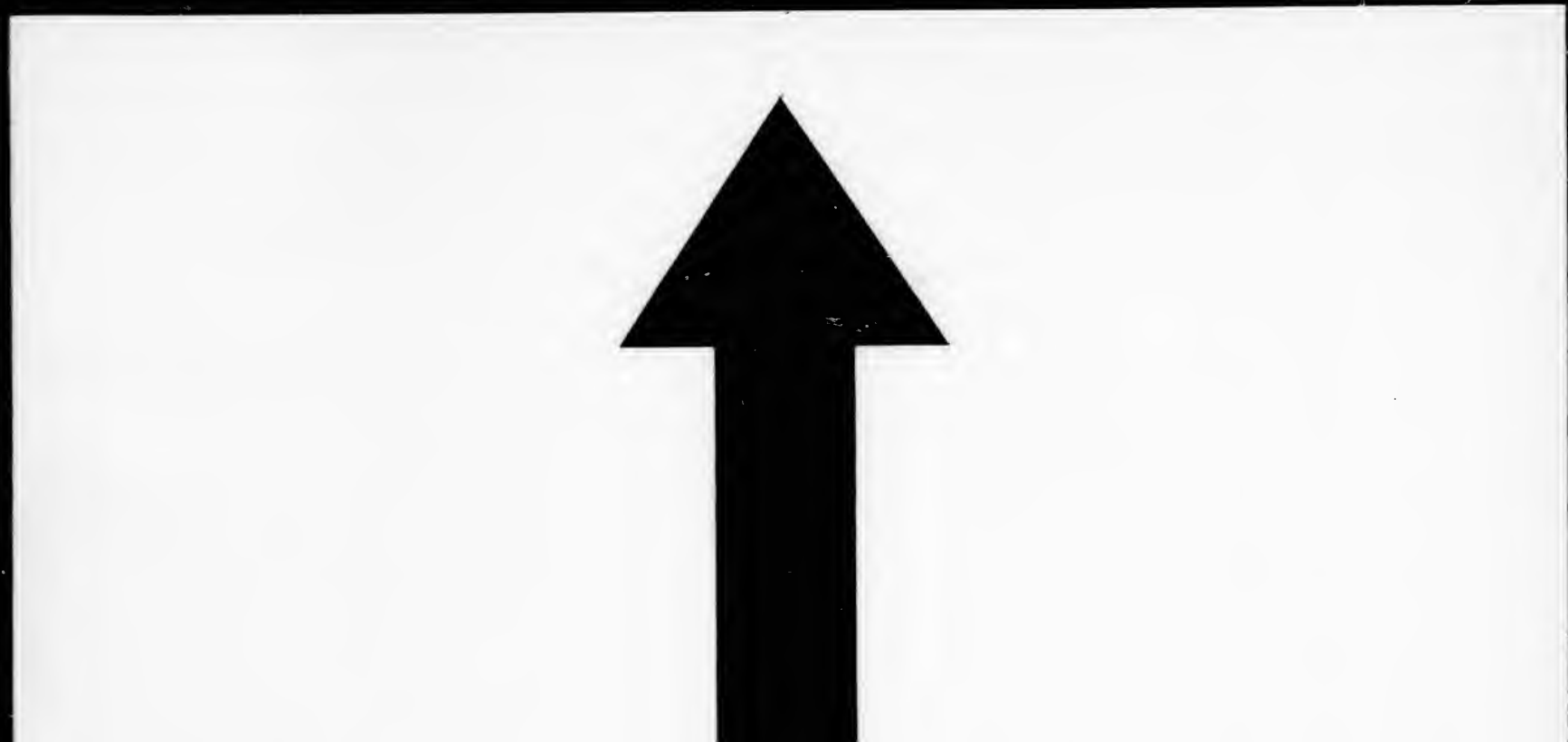
---

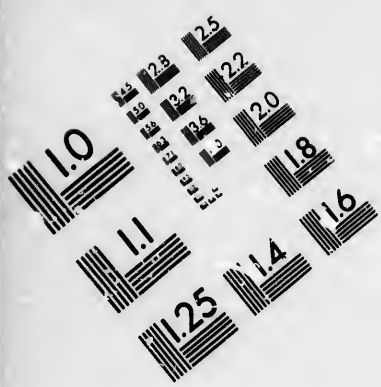
firent de même. Mais les profuſions de ces deux Princes envers leurs Favoris, furent effacées par les diſſipations de toute eſpece, qui ſignalerent le regne foible & malheureux de Philippe III.

(*) Le Marquis de Serralvo fit paſſer dans une ſeule année un million de ducats en Eſpagne, pour obtenir d'Olivarès & de ſes créatures, la prolongation du monopole du ſel & d'autres privileges de commerce.

reſſerré dans les mains d'un petit nombre d'hommes opulens, devint en quelque ſorte étranger à la Métropole. Il n'épancha point ſon urne pour fertiliſer les campagnes; il la verſa toute entiere dans le ſein des autres Nations, & ne produiſit aucun fruit, ou n'engendra que des effets funeſtes.

Loin donc que les richeſſes arrivées chaque année de l'Amérique fuſſent employées à réparer les pertes de l'agriculture, elles en accéleroient encore la dégradation; & la plus grande miſere ne tarda point à ſe faire ſentir & à percer de toutes parts, à travers les dehors brillans qui en impoſoient à l'Univers. Les troupes mal payées, même dans les tems où l'Eſpagne jettoit le plus grand éclat, ſe ſoulevoient, & par leur défection faiſoient échouer les plus belles entrepriſes. Les Provinces





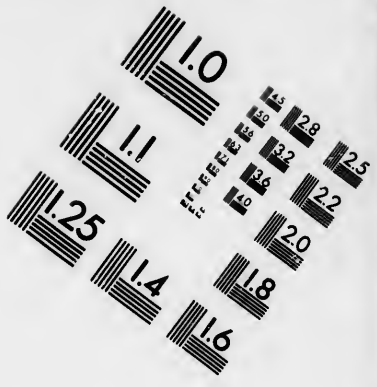
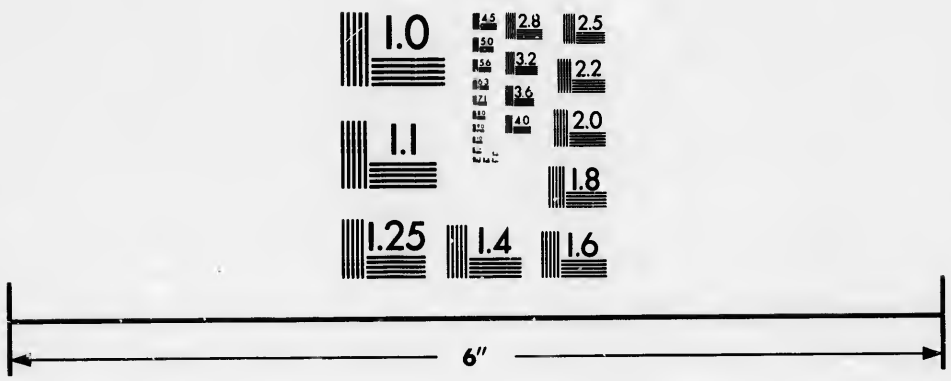
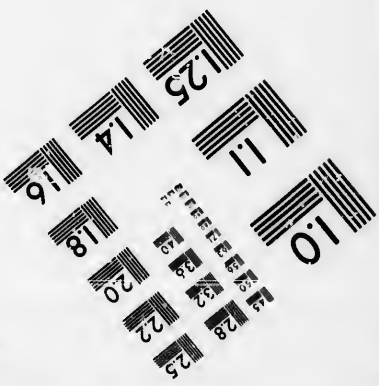


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

étonnées d'être soumises à des impôts vexatoires & inconnus depuis l'origine de la Monarchie, arboroient l'étendard de la révolte & de la liberté. Le Souverain lui-même manquoit honteusement à ses engagemens les plus sacrés. Philippe II, ce politique si profond, dont le génie étendu parcouroit toutes les branches de l'administration, dont l'œil pénétrant ne laissoit échapper aucun détail, refusa de payer les intérêts des sommes qu'on lui avoit prêtées, & fit à la face de l'Univers une banqueroute trop fameuse, qui entraîna la ruine des créanciers de l'Etat & celle du crédit public. Ce Monarque des deux Indes, ce fier despote, qui envahit le Portugal & comptoit dans son ivresse l'Angleterre & la France parmi les Provinces de son Empire, se vit contraint d'aliéner des domaines en Italie pour cent

cent millions de ducats, & laiſſa en mourant ſon Royaume tributaire des Génois, par les arrérages des ſommes énormes qu'il devoit à ces Républicains. (*) Qui le croiroit ? L'or & l'argent devinrent ſi rares en Eſpagne, que pour y ſuppléer Olivarès donna à la monnoie de billon une valeur preſque égale à celle de l'argent, & qu'il fit frapper des eſpeces de cuivre, aux-

(*) Il leur devoit 140 millions de ducats & leur faiſoit 7 millions de ducats de rente. Il eſt vrai que ce tribut ne fut pas toujours payé bien exactement : les Génois s'emparoient quelquefois, à main armée, des vaiſſeaux Eſpagnols, pour ſe dédommager ; mais ils étoient bientôt obligés d'en venir à un accommodement, pour ne pas perdre le principal avec les intérêts, & pour n'être pas dépouillés des terres, que la plupart des grandes familles Génoiſes poſſédoient dans le Royaume de Naples.

quelles il attacha une valeur idéale supérieure de plus d'un quart au prix réel de ce métal : (*) foible & honteuse ressource, qui pour procurer au fisc un avantage passager, exposa au grand jour la misere publique & y mit bientôt le comble. Que pourrois-je ajouter encore pour marquer la détresse & l'épuisement des Finances ? De ces flottes nombreuses & formidables, qui avoient donné à Philippe II l'empire des deux Mers, il ne restoit plus à Charles II que huit

(*) Ces especes perdoient 25 à 30 pour cent, quand on vouloit les échanger pour de l'or ou de l'argent. Cette opération dans les monnoies porta le dernier coup au crédit public. Peu de tems après, Olivarès, même en offrant un intérêt exorbitant, eut bien de la peine à remplir un emprunt de quelques millions, dont il avoit besoin pour troubler la France, & fournir le nerf de la guerre à Gaston, révolté contre Louis XIII.

vaiſſeaux délabrés. Ce dernier des Rois Autrichiens vendit tout, juſqu'à la Grandeſſe & les Vice-Royautés; & ſous ſon regne déplorable, la Monarchie accablée de dettes, ſans marine, ſans crédit, (*) & preſque ſans revenu, ſembloit à chaque moment toucher à ſon dernier terme.

Toutes les ſources de la richeſſe étoient à la fois épuiſées. On étoit même alors ſouvent privé du produit des mines de l'Amérique. Ces tréſors qui avoient apporté tant de maux, manquerent au ſeul inſtant, où ils pouvoient être précieux & utiles en retardant la chûte de l'Etat : les Flibuſtiers, une poignée d'aventuriers, en arrêtoient inſolemment

(*) Pendant ce regne languiſſant, le tréſor public empruntoit à 15 pour cent & ne trouvoit pas de prêteurs.

le cours ; & dans les vaſtes poſſeſſions de l'Eſpagne il ne ſe trouva pas un ſeul vengeur.

Qu'eſt donc devenue cette vertu guerriere, qui élevoit les Caſtillans au deſſus de tous les peuples ? Qu'eſt devenue cette conſtance à l'épreuve de tous les maux & de tous les périls, ce courage héroïque, qui leur a donné l'empire du Nouveau-Monde ? Où ſont les vainqueurs des fiers Sarraſins ? Où ſont ces Bandes valeureuſes, toujours précédées par la terreur & ſi ſouvent couronnées par la victoire ? Eh quoi ! la guerre n'a point ceſſé d'agiter la Monarchie depuis deux ſiecles, & les Eſpagnols exercés dans tant de combats laiſſent la patrie ſans défenſe. Aucun Général, aucun homme de Mer n'eſt-il donc ſorti de l'école de ces grands Capitaines, qui ont répandu tant d'éclat ſur les regnes précédens,

& qui ont donné dans l'art de vaincre des exemples si frappans & si glorieux! Ombres de Gonsales, de Doria, de Leves, de Santa-Crux, de Dom Juan, de Farnese, de Spinola, de Ferdinand d'Autriche, (*) venez en foule pour

(*) Ce Prince est connu dans l'Histoire sous le nom de Cardinal Infant. Je n'ai pas prétendu faire ici l'énumération complette de tous les Grands Hommes de guerre que l'Espagne a possédés, depuis Ferdinand V jusqu'à la fin du regne de Philippe IV. Je me contenterai de faire les remarques suivantes. Outre le fameux Gonsales de Cordoue, surnommé le grand Capitaine sous Ferdinand, il y en eut un autre sous Philippe IV, qui fut un très-habile Général. André Doria étoit le plus grand Homme de mer du regne de Charles-Quint, & il fut encore plus grand en donnant la liberté à Gênes, sa patrie, que par ses victoires sur Barberousse. Antoine de Leves étoit un des meilleurs Généraux de Charles-Quint. Santa-Crux, vainqueur des François dans plusieurs batailles navales, étoit le plus digne de commander les flottes de

réveiller la Nation de sa léthargie ; venez soutenir le sceptre prêt à tomber des mains du foible Charles II. Que votre voix redoutable retentisse dans le cœur de ses Sujets & leur enseigne

---

Philippe II : il mourut de douleur, de ce que Philippe, impatient des retards, que des préparatifs immenses mettoient au départ de la fameuse flotte l'*invincible*, lui dit : *vous répondez fort mal à la confiance que j'ai en vous.* Voilà le prix de ses services.

Il y eut deux Dom Juan d'Autriche ; le premier étoit bâtard de Charles-Quint ; il gagna sous Philippe II la célèbre bataille de Lépante, & mourut Gouverneur des Pays-Bas : le second étoit bâtard de Philippe IV, & fut le dernier des Grands-Hommes de l'Espagne sous les Rois Autrichiens. Alexandre Farnese fut successeur du premier Dom Juan dans le Gouvernement des Pays-Bas, & il est plus connu sous le nom de Duc de Parme. Il y eut deux Spinola sous le regne de Philippe III : ils étoient freres, l'un étoit Grand-Homme de mer & l'autre Grand-Général de terre.

encore le chemin de l'honneur ! Que dis-je ? La renommée répete en vain aux deux extrêmités du monde & vos noms & vos exploits ; la Nation qu'ils ont illuſtrée, en conſerve à peine la mémoire. Ah ! détournez plutôt les yeux de votre ingrate patrie : ne ſoyez point témoins de la honte, où elle eſt deſcendue. En vain pendant ce regne malheureux déploiriez-vous vos drapeaux au milieu d'elle ; quels guerriers viendroient ſe ranger autour de vous ? Se préſenteroit-il un ſeul ſoldat digne de marcher ſur vos traces ? (*)

L'Eſpagne avoit perdu à la fois ſa

(*) Les reſtes des vieilles Bandes Eſpagnoles & toute la gloire de la Nation avoient été enſevelis, pendant le regne de Philippe IV, dans les lignes de Rocroi & dans les plaines de Lens.

population, ſa force & toute ſa vertu. Tandis que la Suede brilloit encore de quelques rayons de la gloire qu'elle avoit acquiſe ſous les loix du Grand-Guſtave, tandis que Louis XIV étonnoit l'Europe par ſa politique autant que par l'éclat de ſes armes ; tandis que la Hollande attiroit dans ſes Ports les richeſſes des quatre parties du monde ; tandis que l'Angleterre élevoit l'édifice de ſa liberté ſur la ruine des Stuarts, & qu'elle faiſoit jaillir de toutes parts les ſources de cette fortune prodigieuſe, qui lui donna l'empire de l'océan ; Charles ne put trouver un ſeul homme d'Etat dans toute l'étendue de ſes domaines : il ne put recueillir aucune étincelle du génie d'Iſabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, de Philippe II & d'Olivarès. Ainſi le vaiſſeau de la Monarchie, ſans pilote & ſans gouvernail, erroit

erroit parmi les écueils & n'oppoſoit que des flancs entrouverts à la furie des flots & des vents : il eut été mille fois englouti ou briſé, ſi la politique jalouſe des Nations étrangeres n'eût retardé le moment d'en partager les débris.

Les ames dégradées & perdues dans l'oiſiveté ne ſentoient plus l'aiguillon de cette curioſité active qui nous anime dans la recherche du vrai. L'amour du merveilleux, ce noble enthouſiaſme qui inſpiroit autrefois aux Eſpagnols des conceptions fortes & ſublimes, ne les échauffoit plus ; & leurs idées rampantes & communes ne ſortoient pas du cercle étroit, qu'une vanité froide & puérile avoit tracé autour d'eux. Les cœurs glacés par l'orgueil, abattus par la miſere ou flétris par la molleſſe avoient perdu juſqu'au ſentiment des beautés de

la nature : ils n'éprouvoient plus cet attrait puissant & enchanteur, qui nous fait chérir les arts & les chefs-d'œuvres du génie. Alors le plus beau jour luisoit sur la France : des Grands-Hommes dans tous les genres formoient l'auguste cortége d'un Roi couvert de gloire & embellissoient sa vie par des productions immortelles. L'éclat de ce jour fortuné sembloit devoir éclairer toute l'Europe. Il répandoit sur-tout en Allemagne & en Angleterre les lumieres & le goût des recherches & préparoit les découvertes fécondes de Leibnitz & de Newton. La seule Espagne étoit enveloppée de ténebres : après une aurore assez brillante, elle étoit replongée dans la nuit. Il semble que pendant tout le regne de Charles II, aucun Espagnol n'ait eu le courage ni même le desir de lever la tête au-dessus des autres. Depuis la

mort de Dom-Juan, jusqu'à la guerre de la succession, il n'y eut pas un homme qui fit honneur à son espece & qui mérite d'être nommé. Les Ouvrages des Caldérons, des Lopès & des Cervantes n'avoient plus de charmes & n'enflammoient plus l'imagination de la jeunesse : & ce peuple superbe & dédaigneux, qui ne vouloit rien voir de grand que lui-même, fouloit aux pieds ses propres richesses, sans en connoître le prix.

Ce n'est point l'Inquisition seule qui a pu produire une telle décadence. Quoique les torches du fanatisme ne soient gueres propres à allumer la flamme du génie, l'Espagne possédoit plusieurs Grands-Hommes dans les tems mêmes, où ce tribunal étoit le plus redoutable. Quand l'Inquisition étoit le principal instrument des perfidies & des cruautés

du fils ingrat de Charles-Quint, quand elle faiſoit trembler Philippe III juſque dans ſon palais, les ſciences & les arts jettoient le plus grand éclat, & ils ne s'éclipſerent que vers la fin du regne de Philippe IV. C'eſt aux cauſes générales qui ont appauvri & dépeuplé l'Eſpagne, qu'il faut remonter pour reconnoître la ſource & juger des progrès de la dégradation des ames.

Ce ſeroit auſſi à tort que l'on regarderoit la foibleſſe des trois ſucceſſeurs de Philippe II, comme la cauſe des malheurs de la Nation. Le honteux oubli de la gloire, le lâche abandon où ces Princes vécurent, étoient au contraire l'effet de l'ivreſſe nationale & de l'altération des mœurs publiques. Les mêmes cauſes qui retenoient captive l'activité des ſujets, avoient endormi le Monarque ſur ſon trône. D'ailleurs

Olivarès tint pendant vingt-deux ans les rênes de la Monarchie & ne les laiſſa point flotter au haſard. Aucun Miniſtre ne fut plus avide de gloire & ne déploya plus d'habileté pour inventer de nouvelles reſſources & mettre en œuvre tous les moyens que les circonſtances pouvoient offrir. Il vit l'accablement du corps politique & ne négligea rien pour ranimer ſes forces abattues. Il voulut mettre la hache à la racine du mal : mais ſes coups redoublés furent impuiſſans. La violence des cauſes de deſtruction triomphoit de tous les remedes : elles renaiſſoient avec plus de vigueur ſous la main qui s'efforçoit de les détruire. Ce ne fut qu'après avoir épuiſé en vain tous les moyens de rendre à l'Etat ſon ancienne ſplendeur, que ce digne émule de Richelieu devint un tyran. Il ſouleva la Catalogne par

des exactions; il perdit le Portugal, parce qu'il se vit contraint de ne plus respecter le privileges de ces deux Royaumes & d'y lever des subsides ruineux, pour soutenir les guerres interminables, où les malheurs des tems & la politique des regnes précédens l'avoient engagé.

Si la puissance réelle de la Monarchie eût répondu à l'appareil imposant, qu'elle étaloit aux yeux des Nations sous les premiers Rois Autrichiens, sa décadence auroit-elle été si rapide? Un bon Roi ne meurt pas tout entier: du fond de son tombeau, il regne sur la postérité de ses sujets & son génie étend encore ses ailes protectrices sur la Nation qu'il a rendu florissante & heureuse. Ainsi l'influence du gouvernement paternel de Louis XII soutenoit la France contre l'ambition de Charles-Quint & les prodigalités de François I: ainsi l'ad-

miniſtration admirable de Sully, malgré la foibleſſe du ſucceſſeur de Henri IV, & les diſſipations de deux minorités, préparoit le ſiecle de Louis XIV. Pourquoi donc, après trois regnes ſi longs & ſi glorieux, l'Eſpagne ſe vit-elle tout-à-coup menacée d'une chûte prochaine? C'eſt qu'au milieu de ſes triomphes & de ſes proſpérités apparentes, c'eſt qu'au ſein d'une gloire trompeuſe, elle fut frappée du coup mortel.

A la fin du regne de Philippe II, les vraies ſources de l'abondance étoient déja taries & la circulation des richeſſes avoit abandonné ſans retour les canaux, qui ſont deſtinés par la nature à porter la vie dans tous les membres d'un Etat. Alors tous les reſſorts de cette vaſte machine, fatigués depuis ſi longtems par les entrepriſes d'une politique

avide & insatiable, tendus à l'excès par l'enflure de la puissance publique, commençoient à tomber dans le relâchement & s'affaissoient de toutes parts pour ne plus jamais recouvrer leur ancienne énergie. Alors la jalousie & la haine de toutes les Nations de l'Europe étoient déja portées à leur comble. C'est à la conquête de l'Amérique & à l'orgueilleuse ambition des Rois, qu'il faut attribuer l'origine de tant de guerres, qui ne furent suspendues qu'à la paix des Pyrennées, & ne cesserent qu'à l'extinction de toutes les forces de la Monarchie Espagnole.

Le Portugal donnoit en même tems à l'Univers un exemple aussi frappant de la vanité des richesses acquises par des conquêtes lointaines. Les trois regnes de Jean II, d'Emmanuel & de Jean III peuvent être comparés à ceux de Fer-

dinand, de Charles-Quint & de Philippe II, pour la hardieſſe des entrepriſes & les ſuccès glorieux, & ils furent ſuivis des mêmes déſaſtres & d'une décadence encore plus rapide. Jean III poſſédoit en Aſie des établiſſemens riches & immenſes & voyoit tout le commerce des grandes Indes entre les mains de ſes heureux ſujets. Il poſſédoit le Bréſil; & les Grands de ſon Royaume, qui en avoient reçu les terres en partage, s'enrichiſſoient chaque année des dépouilles de cette conquête. Jamais le Portugal n'avoit paru plus floriſſant ni plus redoutable. Cependant une ſeule imprudence, une ſeule entrepriſe téméraire épuiſa tout-à-coup ce Royaume, & lui fit ſentir toute ſa foibleſſe. Après la malheureuſe expédition de Sébaſtien, où ce Prince ſi chéri de ſes ſujets perdit la couronne & la vie, les Portugais

dégénérés tomberent dans l'indigence ; & l'on vit bientôt s'évanouir les hautes deſtinées, où ils paroiſſoient devoir prétendre. On vit cette Nation, auparavant ſi fiere & ſi active, languir ſous la main tremblante du Prêtre-Roi, manquer après ſa mort du courage néceſſaire pour placer la légitime héritiere ſur le trône, &, preſque ſans combattre, ſubir le joug odieux des Eſpagnols. Depuis cette époque fatale, le Portugal fut à peine compté parmi les puiſſances de l'Europe. Si dans des inſtans de calamité, l'amour de la patrie ſe fit ſentir au fond des cœurs, ſi l'eſprit national parut ſe ranimer & fit encore jaillir de vives étincelles, ce ne fut que quelques éclairs qui brillerent par intervales dans une nuit longue & obſcure. Si ce Royaume profita de la foibleſſe & des malheurs de ſes tyrans pour ſecouer

leur joug intolérable ; s'il eut l'avantage d'affermir le ſceptre dans la Maiſon de Bragance, ce ne fut qu'en mendiant l'appui des puiſſances étrangeres & que pour ſe mettre ſous le joug du monopole Anglois, peut-être encore plus funeſte que celui du deſpotiſme.

Il ſeroit difficile d'apprécier avec exactitude la part que la conquête du Bréſil dût avoir parmi les cauſes de la décadence du Portugal. Peut-être, indépendamment de cette conquête, les émigrations néceſſaires pour former les nombreuſes Colonies des grandes Indes & la prodigieuſe conſommation d'hommes occaſionnnée par les naufrages, par de fréquentes épidémies & par des guerres vives & coutinuelles dans des contrées éloignées, auroient-elles ſuffi pour dépeupler les Provinces d'un Etat ſi peu conſidérable. Peut-être ne falloit-il que

les richeſſes, qui découloient des établiſſemens de l'Aſie pour inſpirer à la Nation le goût d'un faſte ruineux, pour anéantir l'agriculture & pour achever d'éteindre la population, en la précipitant des campagnes dans les villes. Peut-être les mœurs atroces & dépravées des vainqueurs du Malabar & de leur poſtérité auroient-elles aſſez influé ſur les mœurs de la Métropole, pour abattre tous les courages & dégrader toutes les ames. On ne doit donc conſidérer ici les conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde, que comme une cauſe ſecondaire & ſubordonnée, qui accéléra la chûte d'un Empire déja ſur ſon déclin. Elles comblerent les malheurs publics, en augmentant les émigrations, en rendant plus exceſſive l'ivreſſe nationale & l'inégalité des fortunes, & en général en donnant plus d'énergie aux principes

de corruption qui infectoient déja la maſſe de l'Etat.

Il y eut une différence remarquable entre les effets que les établiſſemens de ce peuple & les Colonies Eſpagnoles produiſirent ſur leur Métropole reſpective. Les richeſſes ſorties de Saint-Domingue, du Mexique & du Pérou, engendrerent en Eſpagne un engourdiſſement ſubit & général; parce qu'elles conſiſtoient uniquement en métaux précieux & que les raviſſeurs de ces tréſors, certains de les échanger ſans peine pour les productions des autres peuples, pouvoient en jouir dans le ſein de la molleſſe & de l'oiſiveté. Mais les richeſſes des grandes Indes & du Bréſil n'éteignirent pas tout-à-coup l'activité des Portugais. C'étoient des marchandiſes & des productions, qui devoient être façonnées, tranſportées &

vendues pour procurer à la Nation toutes les jouiſſances qu'elle pouvoit s'en promettre. Des débris de l'agriculture, il s'éleva des manufactures dans les grandes villes : on remarqua plus d'agitation dans les ports : & ce peuple affoibli par tant de triomphes & de défaites n'étoit pas encore privé de toute induſtrie, lors même qu'il ſuccomboit ſous la verge de fer du deſpote Eſpagnol.

Cette circonſtance devoit ſuſpendre la chûte du Portugal & elle l'auroit en effet rendue beaucoup plus lente que celle de l'Eſpagne, ſi les premieres entrepriſes de ces deux Nations avoient été dans le même rapport avec le degré de leur puiſſance. Mais tandis que l'Eſpagne donnoit des fers à l'Amérique par les mains de quelques aventuriers qui avoient fait eux-mêmes les

frais de l'armement, le Portugal qui lui étoit ſi inférieur en richeſſes & en population, couvroit de ſes vaiſſeaux les Mers de l'Afrique & des Indes, & ſacrifioit beaucoup d'hommes pour ſubjuguer les belliqueux habitans du Bréſil. Le Nouveau-Monde ne coûta preſque rien à l'Eſpagne; il ne lui fut fatal que par ſes tréſors & ſes préſens perfides. La conquête de l'Inde & du Bréſil épuiſa le Portugal & lui ôta juſqu'à la faculté de goûter les fruits qu'il en auroit pu recueillir. Cet avantage étoit reſervé à la Hollande.

Les peuples des Pays-Bas furent d'abord les victimes de la découverte du Nouveau-Monde. Qui peut ignorer l'uſage que l'Eſpagne fit des tréſors du Potoſi pour accabler ſes Provinces étrangeres du poids de ſon orgueil & de ſa tyrannie; Qui eſt-ce qui n'a pas appris

dès ſon enfance à friſſonner d'horreur au ſeul nom de Granvelle & de l'infame Duc d'Albe, les dignes Miniſtres des vengeances, du zèle farouche & hypocrite du fils de Charles-Quint? Mais quand le reſſort de la liberté, comprimé à l'excès eût réjailli avec fureur contre la main qui le tenoit captif; quand du milieu des marais de la Hollande, rougis de ſang & ſouillés de crimes, l'humanité eût levé un front ſerein; les richeſſes des deux Indes attirées par une activité infatigable y apporterent bientôt l'abondance & la proſpérité. Elles conſolerent les nouveaux Républicains de tous les maux qu'elles leur avoient cauſés, & les éleverent en peu d'années à un degré de puiſſance qui étonna toute l'Europe. C'eſt un objet digne des méditations du Philoſophe, que de découvrir comment

ment cet or, qui fut un principe si actif de destruction dans une vaste Monarchie, devint une source inépuisable de vigueur dans un petit Etat.

La Hollande éleva l'édifice de sa liberté, du sein des allarmes & d'une pauvreté honorable, dans un terrein arraché par une honteuse industrie aux domaines de l'Océan. Réduite aux seuls produits de ses pâturages & de la pêche du hareng, elle auroit langui dans une éternelle enfance & seroit bientôt devenue la proie d'un nouveau tyran, si ses habitans n'eussent été animés du desir de réparer par le commerce les torts d'une nature ingrate & avare. Mais ceux qui avoient su opposer des digues à la fureur des flots & briser les fers de la tyrannie, furent indignés des barrieres étroites qui les renfermoient & se hâterent de les franchir. On vit

bientôt ſortir des ports de la République, non point de ces flottes formidables, qui vomiſſent la foudre & ravagent le monde, mais une multitude prodigieuſe de vaiſſeaux marchands, deſtinés à diſtribuer la richeſſe dans toute l'Europe. Les Hollandois tranſportoient les marchandiſes des Indes, de Lisbonne, qui en étoit l'entrepôt général, dans toutes les Mers de nos contrées, juſques au fond de la Baltique. Leur économie & leur frugalité leur donnerent tant d'avantages dans ce négoce, que ni les villes Anſéatiques, ni les Républiques d'Italie ne purent ſoutenir avec eux la concurrence; & ils devinrent bientôt les ſeuls facteurs de toutes les Nations. Les profits de ces tranſports, quoique modérés, formerent par leur multiplicité une ſource de richeſſes très-abondante; ils ſe diſtribuerent dans toutes les branches

de l'Etat par la multitude d'agens employés à la conſtruction & à l'approviſionnement des navires : loin de faire naître un vain orgueil, une pareſſe dédaigneuſe, un faſte ruineux & corrupteur, ils inſpiroient l'amour du travail, la ſimplicité des mœurs & la modération dans toutes les jouiſſances de la vie. Ainſi la navigation tint lieu d'agriculture ; & ce peuple, en prenant ſa part dans les productions de toutes les contrées de l'Europe, la diſtribuoit dans ſon ſein, de la maniere la plus propre à favoriſer la population & à augmenter la félicité publique.

Quand Philippe II eut uſurpé le Portugal, les Hollandois, exclus des ports de ce Royaume, virent tout-à-coup leur activité enchaînée : mais cet obſtacle ne ſervit bientôt, qu'à la rendre plus entreprenante ; & en lui imprimant

une direction nouvelle, il lui ouvrit un champ plus vaſte & lui prépara de plus heureux développemens. Alors les Hollandois, ayant armé en courſe leurs plus forts bâtimens, prirent le parti d'intercepter les rapports des Colonies avec la Métropole & d'arrêter au paſſage les richeſſes des deux Indes. Les ſuccès ſurpaſſerent les eſpérances : ils furent d'autant plus rapides que la marine Eſpagnole étoit déja ſur ſon déclin, & que la politique du Conſeil de Madrid le portoit à négliger la défenſe des poſſeſſions Portugaiſes & méme à ſe réjouir en ſecret de leurs pertes. Ce n'étoient plus les profits lents & médiocres d'un commerce de tranſport : c'étoient toutes les richeſſes du Bréſil & de l'Aſie, qui venoient en abondance dans les ports de la République, gratuitement & ſans être achetées par aucun objet d'échange. Ce qui mérite

ſur-tout d'être obſervé, ces tréſors arrivoient & ſe diſtribuoient par une multitude innombrable de canaux divers; & l'opulence qui en réſulta, ne produiſit point le faſte ni une trop grande inégalité de fortunes. Non-ſeulement l'aiſance fut générale; mais elle ſe répandit ſur un grand nombre de nouveaux citoyens, actifs & induſtrieux, que les Etats voiſins, en proie à l'eſprit perſécuteur & aux guerres de Religion, ne ceſſoient de donner aux Provinces-Unies, qui étoient devenues l'aſyle de la liberté. Ainſi chaque Nation de l'Europe étoit tributaire de la République & lui fourniſſoit ou des richeſſes ou des hommes.

Les forces maritimes de la Hollande s'accrurent prodigieuſement des débris de celles de l'Eſpagne & du Portugal. Elle arracha ainſi des mains de ſes

anciens tyrans le ſceptre des mers, & ſans avoir fait de dépenſes ruineuſes, elle déploya un pavillon formidable aux yeux de l'Europe. Elle ſe vit alors en état de braver les loix ſéveres du monopole établi par l'Eſpagne ſur les Colonies du Nouveau-Monde & fit ſur toutes les côtes du Bréſil, du Mexique & du Pérou un commerce interlope très-étendu & très-lucratif. Non contente d'arrêter dans leur cours les richeſſes des grandes Indes, elle conçut & exécuta le deſſein hardi de s'emparer des ſources mêmes de ces richeſſes. Elle devint conquérante ; mais elle mit dans toutes ſes entrepriſes cette activité ſoutenue & graduée, qui prépare ſans effort les plus heureux ſuccès. Son ambition ne prenoit l'eſſor que par le développement naturel de ſes forces. On ne la vit point courir après une vaine gloire ; & au

milieu même de ſes triomphes, elle ne perdit point de vue ſes principes d'économie, ni le grand but de l'utilité publique. Elle eut ſur-tout un ſoin extrême de ne point conſommer ſes propres habitans dans des tentatives périlleuſes. Une partie des riches dépouilles de l'Amérique ſervoit à ſoudoyer des troupes mercénaires & des matelots étrangers. L'Etat acquéroit de nouveaux domaines ſans diminuer ſa population ni l'aiſance de ſes ſujets; & les rameaux qui ſortoient du tronc pour s'épanouir dans les Indes, loin d'altérer ſa vigueur, y faiſoient au contraire refluer l'abondance & la vie. C'eſt ainſi que des conquêtes, qui avoient épuiſé le Portugal, mirent le comble à l'opulence & à la proſpérité de la Hollande.

Cette République eſt peut-être le ſeul Etat, qui récueillit des avantages réels

de la découverte de l'Amérique. Si nous jettons ſur l'Europe un coup-d'œil général, nous verrons que les principes corrupteurs qui ont détruit la puiſſance Eſpagnole, ont répandu leur influence maligne ſur la plupart des Nations. Les armées nombreuſes entretenues avec l'or du Nouveau-Monde, en portant l'épouvante du Midi au Nord, ont affermi l'empire de l'eſprit militaire. Elles ont fait croire à chaque peuple que ſa ſûreté, ſa force & ſa ſplendeur devoient ſe meſurer ſur le nombre ſeul de ſes ſoldats; & la gloire des armes de Charles-Quint fit prendre de nouvelles racines à ce préjugé barbare.

Qui pourroit évaluer les pertes, que les querelles de la Maiſon d'Autriche avec les autres Nations de l'Europe ont cauſées à l'humanité, les dépenſes d'hommes & d'argent qu'elles ont occaſionnées

sionnées en Allemagne, en Angleterre & en France ? Il fallut sans cesse lever des armées & dépeupler les campagnes pour résister à une Monarchie, qui sembloit devoir tout envahir, & qui ne laissoit respirer le monde par intervalles qu'afin de l'ébranler par des secousses plus violentes. C'est sur-tout depuis l'enflure de la puissance Espagnole, que les troupes nombreuses sont devenues le luxe principal des Rois de l'Europe, & que par une aveugle rivalité ces corps ruineux se sont accrus jusqu'à épuiser, même au sein de la paix, les Nations les plus opulentes. (*) De là naquit l'art

(*) Cet abus fut porté à son comble depuis le siecle de Louis XIV. On ne se contenta plus d'avoir des troupes sur pied en tems de guerre : le redoutable appareil des combats se prolongea pendant la paix. A voir tant de bras toujours armés, à voir ces remparts toujours

ténébreux de la finance & celui des emprunts publics, que j'ai nommé ailleurs (*) *l'art d'opprimer les générations futures*. C'eſt depuis cette époque funeſte, que l'eſprit de conquête a pris une nouvelle force, & que les Rois plus jaloux de reculer les bornes de leurs domaines que de rendre leurs ſujets fortunés & puiſſans, ſe ſont ruinés à l'envi & ont dépeuplé leurs propres Etats pour régner ſur de nouveaux déſerts.

Chaque Empire a chancelé ſur ſes fondemens; & le ſceptre de la Monar-

---

prêts à vomir la mort par tant de bouches, dans les tems mêmes où les Nations s'uniſſent par des Traités & ſe jurent une fidélité inaltérable, ne croiroit-on pas que l'état naturel des hommes eſt de s'entr'égorger ?

(**) Diſcours *ſur le Luxe*, qui a remporté le Prix à l'Académie de Beſançon en 1783.

chie universelle, en passant en apparence successivement dans les mains des plus grands Rois de l'Europe, excitoit sans cesse les commotions les plus dangereuses & les plus effrayantes. Ce sceptre fatal, fruit des trésors & de l'ambition de Charles-Quint & de Philippe II, avoit causé tant d'alarmes que le vœu le plus ardent de Henri IV étoit de le briser entre les mains de leurs successeurs, & qu'il destinoit à ce grand ouvrage toutes les épargnes de son regne.

A peine les Nations commençoient-elles à se remettre de l'inquiétude & de l'épuisen[illegible] la branche aînée de la maison [illegible]che les avoit jettées, que la branche Allemande, énorgueillie du bonheur, des talens & des conquêtes de Ferdinand, son chef, renouvella toutes les craintes & répandit

la terreur depuis le Volga jusqu'au Tibre. Alors l'Espagne, accablée par de longs revers, prodiguoit encore les trésors de l'Amérique à l'heureux Ferdinand, & lui fournissoit les moyens d'entretenir cent cinquante mille hommes toujours prêts à désoler l'Europe. C'est ainsi que le fier Olivarès vengeoit les outrages faits par la fortune à la Majesté du Monarque des deux Indes, & que le maître des richesses du Pérou, malgré sa foiblesse & sa misere, étoit encore le fléau du monde.

Richelieu ne négligea rien pour détourner cet orage, & il suscita dans tout le Nord des ennemis à l'Empereur. La France se vit contrainte de suivre la politique ruineuse de sa rivale & de s'épuiser à son tour pour soudoyer les troupes de Gustave Adolphe. Ce conquérant superbe arracha bientôt des

mains de Ferdinand & les lauriers de la victoire & le sceptre de cette Monarchie imaginaire, qui étoit l'effroi de tous les peuples. Mais il devint lui-même un objet d'épouvante pour ses propres alliés ; & sans le coup mortel qui l'arrêta dans le cours de ses triomphes, il n'eut rencontré aucun obstacle capable de s'opposer à ses vues ambitieuses & à son génie.

La mort de ce Grand-Homme ne rendit pas le calme à l'Europe. Bientôt Olivarès & Richelieu, las de ne plus faire la guerre que par les bras des Nations étrangeres, voulurent encore mesurer les forces des deux Monarchies qu'ils gouvernoient ; & l'Espagne parut d'abord reprendre son ancien ascendant & devoir accabler la France. Le premier choc fut terrible, & se fit sentir jusqu'à Paris ; l'intrépide Richelieu en

trembla dans le palais de ſon maître. Mais le ſein de l'Eſpagne, déchiré par ce dernier effort & en proie aux diſſentions civiles, offrit aux François une vengeance facile & éclatante : la Maiſon d'Autriche fut enfin déſabuſée ſans retour du fol eſpoir d'aſſervir l'Europe entiere ſous ſes loix. Louis XIV parut encore renouveller le chimérique projet de la Monarchie univerſelle. Qu'il en coûta cher à la France pour de vains triomphes & pour remplir le monde de frayeur & d'admiration !

Le ſceptre des Mers, qui eut une origine commune avec celui de la Monarchie univerſelle, & qui fut engendré comme lui par la puiſſance giganteſque de l'Eſpagne, produiſit les mêmes tempêtes & les mêmes calamités. Il paſſa des mains de la Maiſon d'Autriche dans celles de la Hollande, qui ſe vit

contrainte de le céder aux Anglois. Louis XIV parut un moment le ravir à ces fiers Insulaires, qui le reprirent avec audace pour ne le perdre que de nos jours : & dans ces changemens divers, il fut toujours souillé du sang des hommes, & ne cessa d'écraser ensemble & les vainqueurs & les vaincus.

Il faut l'avouer à la honte des Nations ; graces aux trésors du Nouveau-Monde, la politique étoit devenue insidieuse & basse ; & les plus puissans Monarques ne rougissoient point d'employer les plus lâches artifices pour nuire à leurs ennemis. Dévoilerai-je ici les intrigues sourdes & ténébreuses, les noires trahisons, les haines & les divisions intestines, qui ont été fomentées par l'or perfide des Espagnols ? Dirai-je que Philippe II mettoit toute son étude à semer la discorde, à soudoyer des traîtres & à

distribuer des poignards aux assassins? Dirai-je que ce Prince cruel & hypocrite dirigeoit dans l'ombre tous les ressorts qui ont produit les massacres de la Saint-Barthelemi, & que, malgré son caractere grave & mélancolique, on le vit à cette occasion faire éclater les transports d'une joie insensée? Dirai-je qu'à la mort de Gustave Adolphe on fit à Madrid des réjouissances publiques pour insulter aux mânes de ce Héros, & que pendant douze jours consécutifs, Philippe IV assista sans pudeur à la représentation d'une Tragédie burlesque & ignoble, intitulée : *la mort du Roi de Suede*?

Avec quelle profusion les richesses de l'Amérique furent-elles semées en France, pour y faire germer tous les malheurs & tous les attentats! L'Espagne devint par ses trésors l'ame de nos

guerres civiles & de toutes les conſpirations qui éclaterent parmi nous pendant près de deux ſiecles. C'eſt elle qui corrompit le cœur de Biron & qui ſoutint dans la révolte le Connétable de Bourbon, les Guiſes, le frere de Louis XIII & Condé. C'eſt ſon or qui déchira le ſein de l'Angleterre & qui ne ceſſa de troubler l'Irlande pendant le regne glorieux d'Eliſabeth. Les Rois d'Eſpagne s'étoient perſuadés qu'ils pouvoient acheter le monde avec leurs tréſors, & tous les moyens de parvenir à ce but tant deſiré ſembloient leur être indifférens: il leur importoit peu d'employer le fer des ſoldats ou celui des traîtres; le feu de la guerre, les tiſons de la diſcorde ou les torches du fanatiſme.

Richelieu ne dédaigna point d'abaiſſer ſon génie, juſqu'à imiter Olivarès dans ſa politique perfide. Tandis que le

Miniſtre Eſpagnol répandoit l'or à pleines mains pour trouver des aſſaſſins qui le délivraſſent du nouveau Roi de Portugal, & pour ſoulever les ſujets de Louis XIII; ſon rival prodiguoit les richeſſes de la France, pour perpétuer la guerre civile en Catalogne & pour faire renaître en Ecoſſe & en Angleterre ces diviſions ſanglantes, qui conduiſirent par la ſuite Charles I ſur l'échafaud. Il ſembloit qu'alors la généroſité, la franchiſe & la grandeur d'ame fuſſent bannies du conſeil des Rois. On ne ſavoit plus vaincre que par le crime, & chaque Nation ne cherchoit plus ſon bonheur & ſa proſpérité que dans l'abaiſſement & la miſere des Nations voiſines.

Vers ces tems malheureux, la France & l'Angleterre formoient des établiſſemens dans le Nord de l'Amérique. Champlain avoit déja bâti Quebec:

Baltimore jettoit les premiers fondemens du Maryland, & la Nouvelle Angleterre étoit alors dans ſon berceau. Peut-être allons-nous voir ces Colonies dédommager les deux Métropoles des longs malheurs, que l'or du Mexique & du Pérou leur a fait éprouver ? Peut-être les Etats de l'Europe enfin détrompés des illuſions de la politique Eſpagnole, vont-ils recourir à des principes plus ſolides & plus conformes à la nature ? Ces nouvelles contrées ne ſont point fertiles en métaux précieux, & n'offrent point à l'avidité des Conquérans des tréſors perfides & corrupteurs. Elles leur préſentent des fourrures, des Côtes poiſſonneuſes, des terres immenſes à défricher. Elles vont leur ſervir d'aſyle contre la tyrannie de Richelieu & de Cromwel, & contre l'eſprit de vertige qui bouleverſe l'Angleterre ? Les Iſles

de l'Archipel Américain, la plupart abandonnées ou dédaignées par les Eſpagnols, ouvrent encore un nouveau champ à l'activité des deux peuples. Un commerce ſans bornes va s'élever à nos yeux : il va répandre ſur l'Angleterre & la France des richeſſes toujours renaiſſantes, & y faire revivre toutes les ſources de l'abondance & de la proſpérité. O vœu d'un cœur embraſé de l'amour de la Patrie & du genre-humain, ne ſerez vous donc jamais rempli ? C'eſt donc en vain que je parcours tous les Etats, qui ont pris part à la conquête de l'Amérique. En vain à chaque point de vue, l'eſpérance vient-elle ranimer mon courage ; le doux ſpectacle du bonheur public que je cherche avec tant d'avidité & que je crois toujours entrevoir, fuit devant moi & s'évanouit comme une ombre légere.

Le Canada, cette contrée ſi vaſte & ſi fertile ſous un Ciel ſi pur, eſt devenu un champ de diſcorde, de carnage & de rapines, où le ſang François n'a point ceſſé de couler, où les tréſors de la Monarchie ont été s'enfouir pendant plus d'un ſiecle. En attiſant le feu de la guerre entre les naturels du pays, au lieu de l'éteindre, Champlain dévoua ſa Colonie naiſſante à des querelles interminables avec des peuples braves & féroces. Cet incendie ne tarda pas à ſe communiquer aux Colonies voiſines, & bientôt des démêlés de hordes Sauvages devinrent en quelque ſorte des guerres nationales entre la France & l'Angleterre. La traite des pelleteries fourniſſoit de fréquentes occaſions de rupture & d'hoſtilités. On répandoit toujours du ſang; & les Canadiens, plutôt ſoldats que cultivateurs, rede-

mandoient ſans ceſſe de nouveaux ſecours à leur Métropole, ſans jamais lui payer aucun tribut. Heureuſes encore les deux Nations rivales, quand ces débats lointains n'excitoient pas en Europe des commotions violentes! L'exploſion fut terrible vers le milieu de ce ſiecle. C'eſt des bords de l'Ohio & du fleuve Saint-Laurent, c'eſt des gorges des Apalaches que partirent les premieres étincelles de l'avant-derniere guerre, qui embraſa les quatre parties du monde & fut ſi fatale à la France. Que l'on vante maintenant les riches dépouilles du caſtor, de la martre & de l'hermine; qu'on regrette les produits du commerce du gin-ſeng. Mais qu'on ſe rappelle en même tems tous les malheurs que cette Colonie turbulente attira ſur ſa Métropole, tous les ſacrifices qu'il fallut faire pour les beſoins des habitans, pour les

dépenſes de ſouveraineté, & ſur-tout pour répondre aux engagemens frauduleux, aux malverſations inouies des prépoſés du Gouvernement. Qu'on ſe ſouvienne que pendant pluſieurs années le Canada coûtoit au tréſor public le revenu d'une des plus belles Provinces du Royaume; & l'on bénira peut-être le moment, où cette vaſte contrée paſſa ſous la domination de nos fiers ennemis.

Que dirai-je de la Louiſiane? Elle doit être à jamais célebre dans nos faſtes, pour avoir donné naiſſance au ſyſtême, à ce monument éternel de démence & d'ivreſſe nationale. Peut-être, ſans les mines fabuleuſes de cette région, n'auroit-on pas trouvé ſur la terre de pays propres à accréditer les menſonges de Law; & cet aventurier téméraire n'auroit-il pas fait partager à la Nation ſon délire & ſes projets

insensés. Peut-être sans la découverte du Missisipi, la France n'auroit-elle pas eu à gémir des maux de toute espece, qui ont été la suite d'un bouleversement universel dans les fortunes; & l'humanité n'auroit-elle pas eu à pleurer la perte de tant d'infortunés, qui ont péri dans le Biloxi, victimes d'une aveugle avarice & de la crédulité publique. Voilà donc tous les avantages que nous avons retirés de la Louisianne : elle a produit les billets de banque & dévoré les habitans que nous lui avons donnés. Il semble que toutes les illusions funestes, toutes les especes de délire aient été attachées à la découverte du Nouveau-Monde.

Si la France doit jamais espérer quelques biens de l'Amérique, elle les recevra des Isles qu'elle possede dans l'Archipel. La fertilité naturelle de leur

leur sol nous offre une quantité prodigieuse d'objets d'échange, qui donnent de la valeur à nos denrées. C'est surtout depuis la conquête des Antilles, que nous avons un commerce extérieur & que nous jouissons de tous les avantages, qu'un peuple agricole & maritime à la fois peut attendre de sa position naturelle. Mais que nous sommes loin d'avoir profité de ces avantages dans toute leur étendue!

Dans les premiers tems, nos Isles languissantes & soumises à un monopole destructeur, qui se reproduisoit sous toutes les formes, ne pouvoient alimenter qu'un commerce très-borné, dont tous les profits passoient dans les mains des étrangers par la contrebande. Après avoir été délivrées des Compagnies exclusives, elles tomberent sous l'oppression de la finance, ce vampire qui

s'attachoit alors à toutes les branches de la circulation des richeſſes pour en pomper la ſéve. Des droits exorbitans altéroient les rapports des Colonies avec la Métropole : des prohibitions imaginées pour rendre plus facile la perception des droits, concentroient dans quelques Ports toutes les opérations du commerce & l'empêchoient d'étendre ſon influence vivifiante ſur les diverſes Provinces du Royaume. Le dirai-je ? La proſpérité même de nos Iſles & les richeſſes qu'elles paroiſſoient verſer dans le ſein de la France, nous devenoient funeſtes, en excitant la jalouſie d'un rival redoutable.

Les Antilles furent le principal foyer des querelles, qui diviſerent la France & l'Angleterre depuis un demi-ſiecle. Ce ſont autant de points, par leſquels ces deux puiſſances, qui ne peuvent

plus s'entamer en Europe, ont cherché à ſe nuire & à s'entre-déchirer. Eh quoi! le chef-d'œuvre de la politique ancienne de nos Rois fut de reléguer l'Anglois dans ſon Iſle & de lui ôter les moyens de pénétrer dans nos Provinces. Falloit-il que nous euſſions des domaines dans un autre Monde pour donner encore priſe à ſes efforts? Falloit-il aller chercher ſi loin des ſujets de haine & de rivalité, des prétextes de guerre avec un peuple, qui depuis cinq ſiecles n'avoit preſque point ceſſé de tourner ſes armes contre nous? Quelques ſoient les profits du commerce de nos Iſles, combien faut-il d'années pour nous indemniſer des frais d'une ſeule campagne? Si la politique des deux Nations n'étoit point changée par le dernier Traité de paix, ſi, pour conſerver ces poſſeſſions lointaines, il

falloit toujours exprimer la ſubſtance des peuples & verſer le ſang des François, on ne devroit pas les regarder comme une ſource de richeſſes, mais plutôt comme une cauſe féconde de calamités. (*)

Autrefois on combattoit pour la liberté, pour la patrie, pour la gloire; pour aſſouvir la paſſion des conquêtes. La guerre étoit le plus ſouvent l'effet du délire, mais au moins elle trouvoit une ſorte d'excuſe dans la nobleſſe des motifs, dans la hauteur & la vaſte étendue des projets. Maintenant, graces

(*) Il y a quelques années, un Publiciſte comparoit nos Iſles à une ferme, qui ſeroit brûlée tous les deux ou trois ans, & qu'on ſeroit obligé de rebâtir chaque fois. Il eſt clair qu'un tel bien, quel qu'en ſoit le revenu, ſeroit fort à charge, & que tout homme ſage prendroit le parti d'en abandonner la propriété.

aux poſſeſſions des Européens dans l'Amérique, on fait des guerres de commerce. Ce ſont des jeux, où les Nations s'épuiſent d'hommes & d'argent, riſquent leur propre exiſtence, dans l'eſpoir d'envahir une nouvelle branche de richeſſes ſouvent incertaine & précaire. Peuples inſenſés! Et quel eſt donc le but qui vous fait deſcendre avec tant de fracas dans ces arênes périlleuſes, où toutes les chances ſont contraires, où le vainqueur même doit bientôt pleurer ſon infortune & ſa ruine?

Les Anglois ſe ſont montrés les plus ardens à courir ces haſards, & aucune Nation n'a paru mieux prendre ſes avantages, ni employer des moyens plus efficaces pour ſe rendre le ſort favorable. Depuis Cromwel juſqu'à nos jours, ils ont mis toute leur ambition à s'emparer,

à quelque prix que ce fût, de toutes les branches du commerce de l'Univers. C'eſt dans cet eſprit que l'on dreſſa le fameux Acte de Navigation : & ce fut là le fondement de cette puiſſance coloſſale, qui fit pendant quelques momens l'épouvante des autres peuples de l'Europe.

En vertu de cette loi célebre, tout le commerce des poſſeſſions Angloiſes dans les Iſles & dans le continent de l'Amérique, prit ſon cours par la Métropole, & pluſieurs ruiſſeaux vinrent encore ſe joindre à ce grand fleuve & en augmenter la majeſté. Outre les rapports immenſes que l'Angleterre s'eſt ménagés par des établiſſemens conſidérables dans les grandes Indes, outre le monopole étrange, qu'elle exerce ſur le Portugal, elle ſe créa un commerce interlope très-étendu ſur toutes les côtes

des Colonies Eſpagnoles. Elle s'ouvrit des débouchés avantageux dans la Baltique & dans la mer du Nord : elle envoya dans toutes les Echelles du Levant ſes vaiſſeaux chargés des richeſſes du Nouveau-Monde. Comme elle eut toujours pour maxime d'entretenir toutes ces relations par ſes ſeuls navires, ſa marine marchande devint en peu de tems la plus floriſſante & la plus nombreuſe qui eut jamais paru ſur les Mers. Elle eut en abondance des matelots robuſtes, à l'épreuve du changement de climats, exercés à la manœuvre & accoutumés à braver les fureurs de l'Océan. Elle eut des hommes de Mer, ſavans dans l'art de dompter cet élément terrible ; & le nombre de ſes vaiſſeaux de haut-bord s'accrut à proportion du commerce immenſe qu'il falloit protéger. Elle mit dans ſes flottes toutes

ſes eſpérances, toute ſa force & toute ſa gloire. Ce peuple ambitieux & fier ſe vit bientôt en état de tout entreprendre & de réſiſter à toutes les puiſſances maritimes de l'Europe conjurées contre lui. Son pavillon déployé dans les quatre parties du monde annonçoit à toutes les Nations du globe le Roi de la mer & l'arbitre du commerce univerſel.

Les Anglois jouiſſoient d'un grand avantage dans les parages des Antilles. C'étoit d'avoir, dans leurs Colonies du Nord, des vaiſſeaux, des matelots & des ſoldats acclimatés & toujours prêts à fondre ſur les Iſles des Nations rivales & à s'emparer de leurs flottes marchandes. On ne les accuſera pas ſans doute de n'avoir pas ſu ſe prévaloir d'un ſi précieux avantage. Cette ſeule correſpondance de forces & de moyens qui

lioit ſes domaines des deux mondes, ſembloit lui aſſurer pour toujours le ſceptre de l'Océan.

Quel eſt donc le réſultat de ces vaſtes combinaiſons de commerce, qui embraſſoient l'Univers entier? Que ſont devenus ces tréſors inépuiſables, attirés dans la Tamiſe de toutes les régions de la terre? Où vint aboutir cet appareil formidable, qui portoit d'un pôle à l'autre la gloire & la terreur du nom Anglois? Pourquoi cette fiere Nation ſe voit-elle tout-à-coup déchue de ſes eſpérances & dépouillée du diadême? Elle n'a manqué ni d'activité, ni de courage, ni de citoyens dévoués, ni de braves défenſeurs. Elle ne s'eſt point endormie ſur ſes trophées, ni amolie au ſein de la victoire: elle n'a point eu à gémir ſur de longs revers, ni ſur un grand nombre de défaites.

Quand ſes entrailles ſe déchiroient, quand ſes membres ſe ſéparoient du tronc, elle conſervoit encore une contenance impoſante & terrible : elle étonnoit encore le monde. Ce n'eſt qu'à ſa politique orgueilleuſe & mercantille, qu'elle doit attribuer tous ſes malheurs : ils ſont le fruit de l'enflure de ſa puiſſance, de ſes guerres de commerce, des ſuccès même qui ont couronné ſes entrepriſes.

Qui pourroit évaluer les ſommes énormes, que lui ont coûtées les trois dernieres guerres? Elle s'eſt attirée la premiere par ſon commerce de contrebande, dans les Colonies de l'Eſpagne. Elle n'a entrepris la ſeconde, que pour s'emparer ſeule de toute la traite des fourrures & pour mettre obſtacle à la proſpérité de nos Antilles, qui étoient depuis long-tems l'objet de ſa jalouſie.

La troiſieme qui fut pour elle une ſource de tant d'amertume & de regrets, n'eſt qu'une ſuite néceſſaire des dépenſes & des triomphes des deux précédentes. Celle des trois qui la couvrit de gloire, fit monter ſa dette publique preſque de deux milliards : & dans ce Traité de paix, à jamais célebre dans ſes annales, où elle preſcrivoit des loix avec tant de hauteur, elle dictoit elle-même l'arrêt, qui devoit la faire deſcendre du trône & lui arracher l'empire de la mer. Si à cette époque brillante, elle n'eût pas été aveuglée par ſon orgueil, n'auroit-elle pas ſenti l'épuiſement de ſes forces intérieures? Auroit-elle eu l'imprudence de provoquer par des conditions humiliantes la vengeance d'un ennemi, qui n'étoit abattu que par les circonſtances du moment & qui devoit bientôt recouvrer ſa force & ſon cou-

rage? Si elle n'eût pas été écraſée ſous le poids de ſa dette publique, auroit-elle comblé la meſure de l'oppreſſion envers ſes Colonies par des impôts arbitraires & intolérables? Si elle n'eût pas été dans un état déſeſpéré, même après ſes triomphes, ſe ſeroit-elle expoſée à perdre ſon bras droit, ce bras qui lui aſſuroit la victoire, pour conſerver le corps & lui redonner quelque vigueur?

Tels furent les principaux effets de la conquête du Nouveau-Monde ſur l'Europe en général. Elle fut une ſource inépuiſable de calamités; & elle influa, d'une maniere plus ou moins directe, ſur tous les fléaux qui ravagerent depuis cette partie du globe. Elle prolongea l'empire des préjugés deſtructeurs & retarda peut-être de deux ſiecles les progrès des connoiſſances vraiment utiles au genre-humain. Elle devoit adoucir les mœurs

des Européens & les porter à la bienfaiſance; elle les rendit plus cruels & plus impitoyables. Elle devoit relever la dignité de l'homme & lui apprendre la nobleſſe de ſon origine; elle ne fit qu'enfler le cœur de quelques deſpotes & leur fournir de nouveaux moyens d'opprimer & d'avilir l'eſpece humaine. Elle devoit enrichir l'Europe; elle la couvrit de deuil & la rendit, en quelque ſorte, déſerte & miſérable.

Quels biens pourroit-on mettre en oppoſition, pour contrebalancer tant de maux? Elle étendit ſans doute le domaine des ſciences & des arts en leur fourniſſant des matériaux & des inſtrumens & en ouvrant au génie une carriere plus vaſte & plus brillante. Elle contribua ſur-tout à perfectionner l'Hiſtoire Naturelle, la Botanique, la Géographie, la Navigation & l'Aſtro-

nomie. Elle nous apporta le Quinquina, ce tonique reſtaurateur, cet antidote ſi sûr contre la gangrêne & la putridité, ce remede univerſel contre la plupart des fievres intermittentes & ſur-tout contre celles qui ſont accompagnées de la léthargie. Elle fit ſortir le commerce de l'enfance & lui donna des aîles pour parcourir l'Univers entier; elle nous appella au partage de toutes les productions de la nature & nous procura des jouiſſances plus nombreuſes & plus variées. Mais que tous ces préſens nous ont coûté cher! Quel homme ſage devroit jamais les deſirer à un tel prix? Et d'ailleurs la plupart de ces jouiſſances n'ont-elles pas plutôt irrité nos deſirs & augmenté le nombre de nos beſoins qu'elles n'ont contribué à notre bonheur réel?

Dirai-je que l'Amérique fournit des

métaux précieux, des perles & des diamans, pour rehauſſer l'éclat de la beauté & la majeſté du front des Rois? Laiſſons aux Poëtes & aux Rhéteurs le ſoin de vanter ces fréles avantages, qui ſont d'un poids ſi léger dans la balance du bonheur public. Le vrai Philoſophe eſt bien éloigné ſans doute d'interdire la parure aux femmes & de bannir de la ceinture de Vénus les graces & les jeux qu'elle récelle. La femme eſt la compagne de l'homme; elle lui eſt donnée pour ſemer de fleurs le ſentier pénible de la vie; & ce ſeroit être l'ennemi du genre-humain, que d'envier à ce ſexe les attraits qu'il a reçus en partage, & l'art plus ſéducteur encore d'étendre l'empire de ſes charmes. Mais la beauté ne peut-elle briller ſans le vain étalage de l'opulence; & les étincelles des diamans ne doivent-elles

pas au contraire affoiblir ſon éclat ? Ne craint-elle pas de ſe priver d'une partie de nos hommages, en les détournant ſur des objets qui lui ſont étrangers ? Pourquoi voudroit-elle toujours mêler l'idée importune de la richeſſe aux doux ſentimens, qu'elle inſpire ſans effort & ſans contrainte ?

La pompe qui accompagne les Rois, n'eſt pas devenue plus impoſante, depuis la découverte des diamans du Bréſil ; & les pierres précieuſes de l'Aſie ſuffiſoient autrefois à l'ornement des têtes couronnées. D'ailleurs, quand on raſſembleroit plus facilement une grande quantité de ces richeſſes éblouiſſantes, elles exciteroient moins l'admiration du vulgaire : & l'orgueil perdroit davantage par la diminution de leur prix dans l'opinion publique, qu'il ne pourroit gagner par leur abondance. La vraie

couronne d'un Roi n'emprunte rien des mines de Solempour ou du Bréſil; elle reçoit tout ſon éclat de l'amour & du bonheur des peuples. La tête d'un Monarque entouré de ſujets, qu'il rend heureux par ſa ſageſſe, eſt toujours aſſez reſplendiſſante de gloire.

Doit-on ranger l'abondance des métaux précieux dans la claſſe des biens ou dans celle des maux que nous a procurés l'Amérique ? L'accroiſſement du numéraire, conſidéré en général, ſeroit de nul effet, s'il étoit également diſtribué ſur toutes les Nations de l'Europe. Il ne produiroit qu'un renchériſſement univerſel des denrées : & même à cet égard, il engendreroit un mal, puiſqu'en aviliſſant le gage des richeſſes, il altéreroit ſes deux qualités utiles, qui ſont de contenir le moindre volume poſſible & de pouvoir être facilement

transporté. L'abondance des métaux monnoyés ne pourroit donc être avantageuse qu'aux seules Nations, qui s'en procureroient une plus grande quantité relative : alors elle appauvriroit les autres Etats : elle troubleroit l'harmonie générale & seroit un véritable fléau pour le genre-humain.

D'ailleurs l'avantage n'est le plus souvent qu'illusoire, même pour les Nations qui paroissent le plus favorisées; & celles qui ont la plus grande part dans la distribution du produit des mines achetent bien cher un éclat trompeur & perfide. Je ne parle point ici des peuples qui négligeroient leur agriculture, pour s'occuper uniquement des moyens d'avoir une plus grande quantité d'or & d'argent. Il est clair qu'ils laisseroient échapper la réalité pour se saisir de l'ombre ; & l'exemple de l'Espagne est

trop frappant pour ne pas diſſiper tous les doutes à cet égard. Je ne parle point non plus d'une Nation, qui vendroit beaucoup plus de denrées, qu'elle n'en acheteroit de l'étranger, dans la vue d'acquérir une grande maſſe de numéraire. C'étoit là le ſecret de la balance du commerce, dont on a fait tant de bruit en Angleterre & en France pendant quelques années. Mais pour en ſentir l'illuſion, il ſuffit de penſer, qu'un Etat doit acquérir plus de force & de gloire en nourriſſant une grande population, qu'en augmentant le nombre de ſes lingots d'or.

Je ſuppoſe le cas le plus ſéduiſant; celui d'un peuple, qui par les ſeuls profits de ſon commerce accroîtroit ſes richeſſes pécuniaires aux dépens des autres peuples de la terre. Si ces richeſſes ne ſont pas diſtribuées avec harmonie dans le ſein de la Nation, ſi elle ſont le fruit du monopole, l'aliment de l'agiotage

& la proie des favoris; ſi elles engendrent un luxe déſordonné, un mouvement rapide, qui précipite la population dans les grandes villes; ſi elles amenent des guerres ou des diſſipations, qui néceſſitent des emprunts publics & qui faſſent regarder les Financiers & les Capitaliſtes comme les colonnes de l'Etat; alors elles engorgeront la plupart des canaux qui doivent faire circuler la vie dans le corps politique, & le feront tomber dans l'accablement & la langueur. Elles cauſeront le malheur d'une Nation, dont elles paroiſſent être la force & l'ornement. Les richeſſes pécuniaires arrivées du déhors ne peuvent être utiles à un peuple, que lorſqu'elles ſont acquiſes par le commerce d'économie, & que l'eſprit qui les a fait acquérir, préſide à leur diſtribution & à leur dépenſe. Or, parmi toutes les Nations qui ſe ſont partagé les

tréſors de l'Amérique, une ſeule ſut jouir de ce double avantage.

Je viens d'inſtruire, dans tous ſes détails & ſous tous les rapports, la cauſe importante, que j'avois entrepris de porter au tribunal du genre-humain. J'ai examiné les avantages, que la découverte du Nouveau-Monde pouvoit procurer à ſes peuples indigenes, à ſes nouveaux habitans & aux diverſes Nations de l'Europe. J'ai fait voir comment les fruits ineſtimables, que l'Univers entier devoit en attendre, ont été changés en poiſons mortels par la rage des Conquérans & l'ambition des Rois. J'ai ſondé les plaies de l'humanité, & j'ai d'avance indiqué les remedes, en traçant la marche qu'il auroit fallu ſuivre dès l'origine de cette révolution mémorable. Je pourrois donc regarder ma tâche comme

remplie : le Philoſophe, s'il en eſt un qui daigne abaiſſer les yeux ſur cette foible production, verra ſans peine que le parallele de ce qui étoit poſſible avec ce qui a été fait, préſente en même tems les moyens d'accroître les avantages & de diminuer les inconvéniens de la découverte de l'Amérique. (*) Mais quelquès-uns de ces moyens peuvent encore avoir beſoin de développement pour les lecteurs moins accoutumés à ſaiſir l'enſemble des objets. Et c'eſt principalement avec eux que mon cœur ſe plaît à s'épancher ſur les vérités qui intéreſſent le bonheur des hommes.

(*) Je n'ai pas cru devoir ſéparer ces deux parties, parce qu'elles ſont intimement liées & ſouvent confondues, & qu'on ne pourroit les traiter ſucceſſivement ſans des redites ſuperflues & faſtidieuſes.

QUATRIEME PARTIE.

DÉVELOPPEMENT

DE QUELQUES-UNS DES MOYENS INDIQUÉS DANS LE COURS DE CET OUVRAGE,

Pour augmenter les avantages & diminuer les inconvéniens de la Découverte de l'Amérique ?

Il semble qne la nature ne médite ses plus hauts desseins que dans le trouble,

& que c'eſt au ſein du déſordre même qu'elle ſe plaît à préparer ſes plus grandes merveilles. Les élémens ne ſe mettent en équilibre que par les tourmentes & les orages : le printems eſt toujours précédé des tempêtes de l'équinoxe : les germes ne deviennent féconds que par l'altération & la diſſolution apparente de leurs parties. Le paſſage de l'enfance à la jeuneſſe eſt marqué par une fievre ardente de l'ame : nos organes ne ſe forment que par des efforts pénibles, nos membres ne s'accroiſſent que dans les douleurs, nos facultés ne s'étendent que par les paſſions, notre raiſon ne ſe développe que dans le délire. Pourquoi l'eſpece humaine conſidérée dans ſon enſemble ne ſeroit-elle pas ſoumiſe aux mêmes révolutions & aux mêmes loix que les divers individus qui la compoſent ? Pourquoi l'époque de

de sa force & de sa virilité ne seroit-elle pas de même annoncée par des orages & des tempêtes ?

Si notre imagination s'agrandit & s'éleve à la hauteur d'un tel sujet, si nous concevons que l'univers politique ait une durée proportionnelle à son étendue, alors tous les tems qui se sont écoulés depuis l'origine des choses ne nous paroîtront plus que l'enfance du monde : tous les grands événemens qui enrichissent l'Histoire ancienne, qui étonnent notre foiblesse & nous remplissent d'admiration ne seront plus que les jeux & les ébats d'un géant qui vient de naître & s'agite dans son berceau. La succession rapide de tant d'Empires, qui ont brillé quelques momens pour aller tour-à-tour s'engloutir dans l'oubli, sera semblable à ces légers passe-tems du premier âge, qui

ne laiſſent aucune trace dans la mémoire, & ſont ſans ceſſe remplacés par des paſſe-tems auſſi frivoles. Tous ces trônes environnés de gloire, toutes ces têtes ſuperbes qui, dans des ſiecles reculés, ont attiré les regards & les hommages, ſeront comme ces bulles d'air, qu'un ſouffle a produites, & qu'un ſouffle fait diſparoître. Les divers fléaux qui ont effacé un ſi grand nombre de générations & ſembloient devoir dépeupler la terre, ſeront regardés comme ces levains qui excitent une fermentation ſalutaire pour jetter au dehors l'écume & le ſuperflu des humeurs, & les dégager de tous les vices qui pourroient nuire au développement & à la perfection des organes : enfin le choc épouvantable des grands Etats acharnés à s'entre-détruire, les diſſentions inteſtines, qui ont déchiré le ſein

des Nations, reſſembleront aux convulſions qu'on éprouve dans la premiere jeuneſſe à chaque ſecouſſe de la nature, lorſqu'elle fait effort pour étendre les membres & leur donner un nouveau degré d'accroiſſement.

En conſidérant le genre-humain ſous ce point de vue, on pourra peut-être penſer que la révolution étonnante qu'il a éprouvée depuis la découverte de l'Amérique, doit le conduire à l'époque de ſa virilité, quoiqu'elle paroiſſe lui avoir été ſi funeſte juſqu'à nos jours. Quels ſont en effet les ſignes qui annoncent que l'homme eſt ſorti de l'enfance & qu'il s'avance vers la perfection ? Un feu nouveau qui embraſe ſes ſens & allume ſon imagination une ſurabondance de forces, qui le tourmente & le porte ſans ceſſe hors de lui-même ; une foule d'illuſions qui l'enchantent &

l'égarent; une impatience, une témérité qui le précipitent dans des erreurs & des dangers ſans nombre; quelquefois des fureurs qui amenent de longs répentirs, des deſirs inquiets & inſatiables; des projets que la ſphere immenſe des poſſibles peut à peine renfermer. (*) Or, tel fut le genre-humain au moment de la découverte d'un autre Monde. Ebloui par l'éclat des nouvelles richeſſes, qui

(*) Je ne parle point ici des ames foibles & indifférentes, qui ſe targuent de leur ſageſſe & ſe vantent de n'avoir jamais connu ces inquiétudes & ces tourmens. Comme la nature deſtine de tels avortons à ramper toute leur vie dans la médiocrité; comme elle doit les laiſſer languir dans une éternelle enfance, elle ne leur fait point éprouver les tempêtes qui bouleverſent les ſens à l'entrée de la jeuneſſe. Je parle de ces éleves généreux qu'elle appelle aux grandes choſes, & qui n'ont beſoin que d'être mis à leur place dans l'âge de la raiſon, pour déployer les talens les plus riches & les plus utiles.

de tous côtés frappoient ſes regards, enivré de la poſſeſſion d'un ſi vaſte domaine, dont il avoit à peine ſoupçonné l'exiſtence, il ſe crut tranſporté dans un pays d'enchantemens & de délices. Méſurant ſes forces & ſes moyens ſur l'étendue des terres qu'il venoit dacquérir & qu'il devoit découvrir encore, il ne vit plus de bornes à ſes eſpérances. La vigueur apparente dont il ſembloit jouir, dégénéra bientôt en une extrême foibleſſe par l'abus exceſſif qu'il ſe hâta d'en faire. La plupart des entrepriſes furent mal conçues & encore plus mal exécutées : elles énerverent & conſumerent ſans fruit tous les reſſorts de la puiſſance générale. Les cœurs dévorés d'ambition ne formerent plus que des vœux extravagants, la ſoif de l'or les avoit fermés à tous les ſentimens de la nature.

Mais après avoir parcouru toutes les routes qui conduiſent à l'erreur, après avoir été le jouet de toutes les illuſions, peut-être le genre-humain va-t-il enfin s'attacher à la vérité. Rendu à lui-même après les écarts d'une jeuneſſe orageuſe, détrompé des chimeres ſéduiſantes qui égaroient ſa raiſon, formé à l'école du malheur, peut-être va-t-il mettre à profit les leçons terribles qu'il a reçues de l'expérience, & recouvrer tous ſes droits. N'eſt-il pas tems de ſecouer le joug de ces maximes barbares qui l'ont fait gémir pendant tant de ſiecles? N'eſt-il pas tems de rompre ces entraves multipliées, qui ont arrêté ſon eſſor & l'ont fait ramper dans l'indigence & la baſſeſſe? Fremiſſez, Conquérans ſuperbes, qui empruntez toute votre gloire des larmes & du ſang que vous faites répandre;

frémiſſez, tyrans cruels qui tenez le genre-humain dans les fers, qui cherchez à prolonger ſon enfance & à perpétuer ſes erreurs, pour l'accabler avec plus d'aſſurance & d'impunité; frémiſſez, vous tous qui trafiquez de ſes ſouffrances & qui vivez du malheur public. L'homme va briſer ſes chaînes & déchirer le voile qui lui dérobe la lumiere, il va ſe dépouiller des préjugés oppreſſeurs & ſe revêtir de prudence & de ſageſſe. Il levera enfin la tête & paroîtra dans toute ſa dignité.

Tout concourt à préparer cette révolution ſi déſirable; tout fait effort pour rendre à l'homme ſes prérogatives & ſon diadême. Les écrits des ſages ont découvert un nouvel horiſon aux yeux du vulgaire. Il s'éleve de toutes parts des voix, qui réclament pour les droits impreſcriptibles de la nature: les maxi-

mes utiles se répandent & se propagent, l'opinion s'épure au creuset de la discussion & de la vérité; la philosophie se fait jour à travers tous les obstacles, elle pénétre dans les conseils des Rois, elle assiége les trônes. Que dis-je? Les Rois mêmes sont imbus de ces maximes consolantes qui assurent la félicité des Nations. Désabusés du vain éclat des conquêtes, ils cherchent la gloire par des routes plus sûres; ils dirigent leur ambition vers des objets moins fragiles; & c'est dans le cœur de leurs sujets plutôt que sur d'immenses déserts qu'ils se montrent jaloux de régner. Déja les intérêts du peuple & de l'humanité ne sont plus étrangers aux vues de la politique Européenne. Déja l'amour du bien général devient l'ame de toutes les négociations & préside à tous les traités.

Voilà

Voilà sans doute la conquête la plus importante que le genre-humain pouvoit attendre de la révolution des âges ; voilà le moyen le plus sûr & le plus général de mettre à profit les avantages réciproques que les deux mondes peuvent se procurer & de réparer les maux qu'ils se sont causés depuis trois siecles : c'est de perfectionner la raison universelle ; c'est de faire aimer la vérité, de la dire avec courage, de la faire entendre à ceux qui balancent les destins des peuples : c'est de revenir aux doux sentimens de la nature, de fortifier les liens qui doivent unir les hommes & les Nations, d'échauffer tous les cœurs d'un amour mutuel. Que d'actions de grace ne doit-on pas rendre à ces écrivains généreux qui se sont dévoués les premiers à la persécution, qui ont bravé les cris de l'intérêt, de l'hypo-

crisie, & d'une multitude aveugle & séduite, qui ont rendu à la vérité tout son éclat, & l'ont fait revivre sous l'empreinte de leur génie ! Que de gloire environne ces hommes transportés d'une sainte fureur, dont les bouches éloquentes ont entraîné toutes les opinions, dont le souffle véhément a renversé toutes les idoles du préjugé, dont l'ame brûlante a gravé en traits de flamme les divins préceptes de la nature si long-tems oubliés ou méconnus.

Ils ne sont plus ces tems, où les richesses accumulées dans les mains de quelques hommes avides étoient regardées comme des signes de la prospérité publique; où celui qui dépouilloit le peuple & la Nation passoit pour leur bienfaiteur & leur soutien. Ils ne sont plus ces tems ténébreux où la vérité captive gémissoit dans le cœur d'un petit nombre de sages.

Les deux Mondes vont s'éclairer de plus en plus & ſe concerter ſur les moyens d'augmenter mutuellement leur bonheur. Le feu ſacré va luire en liberté du couchant à l'aurore. Et qui pourroit déſormais l'obſcurcir où l'éteindre parmi nous, quand le Souverain lui-même s'efforce de le recueillir, d'en raſſembler les étincelles éparſes, de le ranimer autour de ſon trône comme dans un foyer ardent ? Comment pourroit-on condamner au ſilence le citoyen zélé pour le bien général, quand il s'éleve un concert de voix, qui accompagne & fortifie la ſienne ? L'homme puiſſant, qui abuſeroit de ſon pouvoir pour le punir, commettroit un crime inutile : & l'opinion publique a pris trop d'empire pour ne pas réſiſter à toutes les forces humaines. Le vrai Philoſophe dont on voudroit étouffer la voix,

n'auroit qu'à frapper du pied la terre, il en feroit ſortir mille vengeurs de la juſtice & de l'humanité.

En rétabliſſant l'homme dans le droit inaliénable de publier les vérités utiles, en réclamant ce droit comme le moyen le plus efficace d'accélérer les progrès de la raiſon & de multiplier les avantages de la découverte de l'Amérique, on eſt bien éloigné de vouloir juſtifier & enhardir l'audace & la licence. Il importe au maintien de l'autorité publique qu'elle ſoit reſpectée; & la vérité même ne doit être annoncée aux perſonnes conſtituées en dignité qu'avec une ſage circonſpection. Loin de nous ces Ecrivains téméraires, qui ne connoiſſent point de frein, qui confondent tous les rangs dans leur orgueil, qui attaquent ſans pudeur tout ce qui doit être l'objet de la vénération des peuples.

Autant il eſt honteux & lâche d'être indifférent ſur les malheurs de l'humanité, ou de n'en défendre les droits que d'une voix timide & tremblante; autant il eſt dangereux & condamnable de relâcher les liens de la ſoumiſſion des peuples envers la puiſſance tutélaire. Tous ces panégyriſtes outrés d'une liberté ſans bornes & de l'égalité naturelle des hommes, tous ces déclamateurs turbulens qui ſe couvrent du manteau de la Philoſophie & ne craignent point d'altérer l'harmonie générale, ſont bien plus dévorés de la ſoif de la rénommée; qu'ils ne ſont échauffés de l'amour du genre-humain.

Loin de nous ces faux Sages qui ſe diſent les citoyens de l'univers, qui décorent leur froid égoiſme du nom chéri de l'humanité, & ſous le ſpécieux prétexte d'étendre nos affections ſur tous

les peuples, affoibliſſent les nœuds ſacrés qui nous attachent à la patrie. Les voyages & les liaiſons de commerce nées de la découverte du Nouveau-Monde, n'ont que trop multiplié une eſpece d'hommes étrangere par-tout, indifférente ſur tous les cultes & ſur tous les principes de la politique & de la morale, accoutumée à braver l'opinion, à mépriſer la cenſure publique & à ſecouer le joug des loix. Ce ſeroit calomnier la Philoſophie ou abuſer étrangement de ſes préceptes; que de la rendre complice d'un tel déſordre. Quel plus puiſſant encouragement pour la vertu, quelle ſauve-garde plus aſſurée des bonnes mœurs, que le penchant qui nous attire vers les lieux de notre naiſſance, & l'eſpoir de mériter l'eſtime de nos concitoyens? Non, la vraie Philoſophie ne détruit pas des affections ſi

douces, & ne nous affranchit pas d'un frein si salutaire. En éteignant les haines nationales, loin d'amortir le feu de l'amour patriotique, elle en épure au contraire la flamme & la rend plus vive & plus durable.

Loin de nous ces Cyniques modernes, qui étendent la liberté d'agir & de penser jusqu'à arracher le voile de la pudeur, & ne rougissent pas de substituer aux attraits de la vertu les séduisantes amorces de la volupté! En vain prétendroit-on s'autoriser de l'exemple de quelques peuplades sauvages, connues depuis la découverte du Nouveau-Monde, (*) pour assurer qu'une Nation

(*) Il n'est pas de mon sujet de fixer le degré de croyance, que mérite le Livre de M. de Bouguainville sur l'Isle d'Ota-Hiti & d'autres Romans historiques, nés de l'amour

peut atteindre au plus haut degré du bonheur en ſuivant aveuglement ſes penchans, & en ne reconnoiſſant de loix que celles de l'amour. Qui peut ignorer que les bonnes mœurs ſont le plus ferme ſoutien des Etats, & le gage le plus sûr de la proſpérité publique? En vain des Empiriques trompés eux-mêmes par les feux impurs d'une imagination dépravée préconiſent-ils les plaiſirs des ſens comme le ſeul antidote offert par la nature pour adoucir les maux de l'exiſtence & en faire ſupporter le fardeau : ils mettent entre

---

de la nouveauté & du deſir de bercer l'ennui d'un peuple oiſif. Ce n'eſt pas dans des Relations de Voyages remplies de fictions iugénieuſes & embellies par les charmes d'une narration vive & animée que nous apprendrons à connoître l'homme & les vrais moyens de le rendre heureux.

les mains d'une jeuneſſe avide des poiſons agréables au lieu de remedes, & ils verſent l'opprobre ſur cette vie, dont ils oſent ſe vanter de faire les délices.

Loin de nous ces Sceptiques dangereux, qui ne recueillent de la comparaiſon des loix & des coutumes des peuples depuis l'état ſauvage juſqu'au plus haut degré de civiliſation, qu'une incertitude univerſelle ſur la diſtinction du juſte & de l'injuſte & ſur les principes de nos devoirs. Loin de nous ces nouveaux Eroſtrates, qui voudroient réduire en cendres l'édifice ſacré de la Religion & enlever à la Divinité tous ſes adorateurs. Eh quoi! N'eſt-ce point à la Religion ſeule à ſécher les larmes du foible qu'on opprime, à établir un commerce ſublime entre le ciel & la terre, à élever nos cœurs & nos penſées vers la ſource de tout bien & de toute juſtice? Il n'ap-

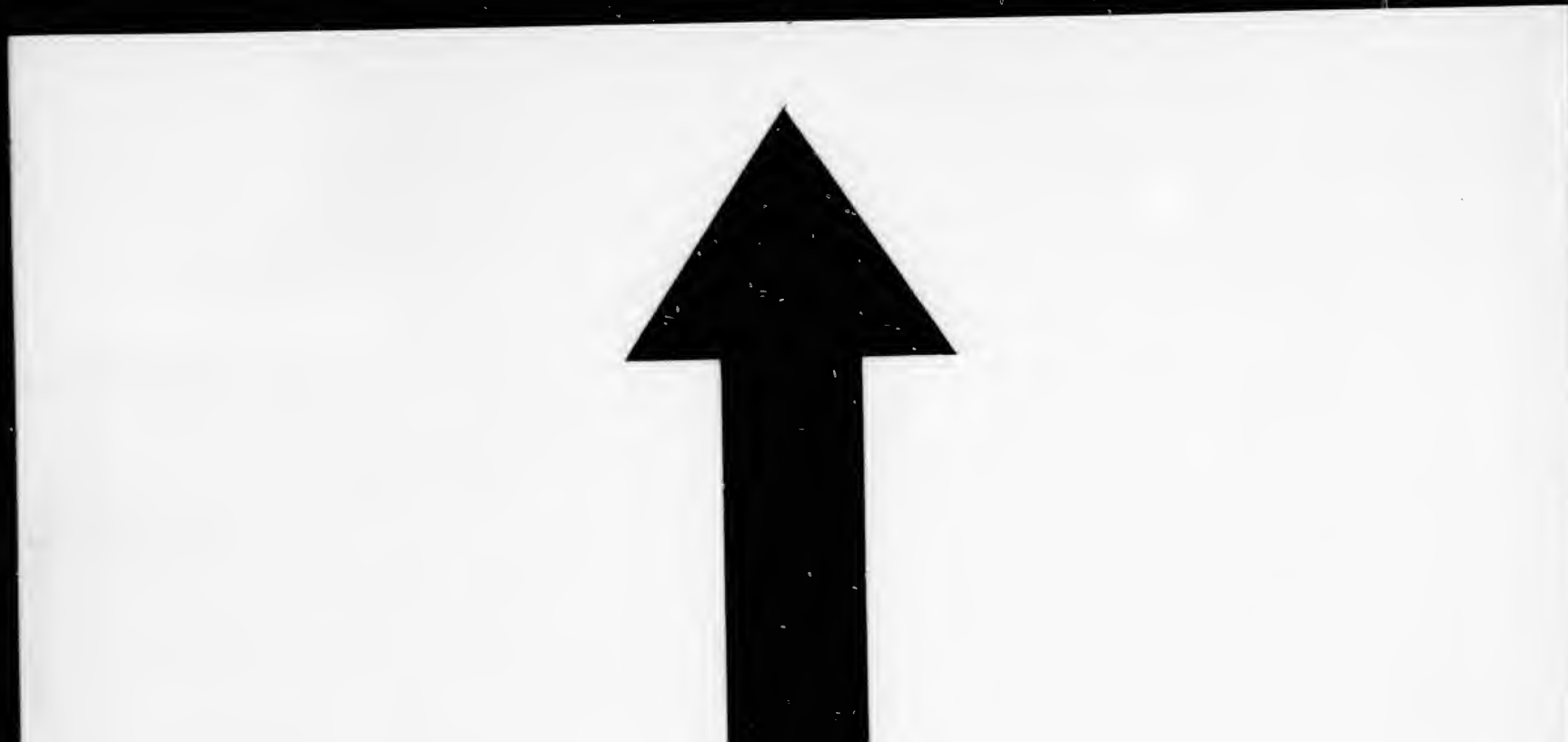
partient qu'à elle d'annoblir nos ſentimens, & de nous ouvrir le chemin de l'immortalité. Sans la religion la probité n'a point de baſe, & la vertu privée de ſa récompenſe n'eſt plus qu'un vain nom. La conſcience, cette voix intérieure qui nous fortifie dans les tribulations & nous venge des injuſtices, ce juge incorruptible qui nous reproche ſans ceſſe nos mauvaiſes actions & nous engage au répentir, eſt le ſentiment même de la préſence de Dieu; c'eſt le ſceau de la Divinité empreint dans nos ames. O homme, ſois bon & juſte; l'Auteur de tous les biens te voit & t'accompagne ſans ceſſe! Le dogme de la Providence ſoutient notre foibleſſe, reléve notre courage & fait les vrais héros. Il ne produit pas comme le dogme de la fatalité ce courage aveugle & féroce, qui enhardit les ſcélérats dans

le crime, ni cette brutale & bouillante ivreſſe qui fait les brigands déterminés & les Conquérans : mais il engendre la vraie force de l'ame & nous rend capables des plus ſublimes efforts. Qui eſt-ce qui ſe croira foible dans la compagnie du Maître de l'univers ? Qui eſt-ce qui ne trouvera pas des charmes à pratiquer la bienfaiſance ſous les yeux d'un Dieu magnifique dans ſes promeſſes ? Si le ſein d'un véritable ami eſt un creuſet où nos ames s'épurent, ſi c'eſt un foyer brûlant où la vertu nous embraſe, combien ſera forte & grande l'ame qui puiſera l'amour du bien dans le ſein de la Divinité même ? O Dieu de mon cœur ! je ſens ta préſence & ce ſentiment fait toutes les délices de ma vie ; je me ſens pénétré de ton eſſence, & dans l'ivreſſe de

mes facultés, j'oublie ma foibleſſe & je méleve juſqu'à toi.

Quel dédommagement pourroient nous offrir les pervers qui entreprennent de nous dépouiller d'un ſentiment ſi cher? Sous le vain prétexte de tranquilliſer les eſprits timides & de diſſiper les phantômes effrayans de la ſuperſtition, ils détruiſent en nous l'horreur du vice & le penchant qui nous porte au bien, ils nous troublent dans la jouiſſance des plaiſirs purs & ineſtimables attachés à une bonne conſcience. Leur projet déteſtable eſt l'abus le plus révoltant qu'on ait pu faire du progrès des connoiſſances humaines, il eſt l'effet du délire & d'une audace effrénée, c'eſt le dernier terme où puiſſent atteindre la malice & la dépravation du cœur.

Loin de nous ces orgueilleux Sophiſtes, qui portent un œil ſcrutateur ſur la Majeſté Divine, & citent au tribunal de leur fiere raiſon tous les attributs de l'Être Suprême. Tout m'avertit que l'eſprit humain eſt reſerré dans des limites très-étroites. Loin de pouvoir m'élever à la connoiſſance parfaite de l'Infini, je ſens que les objets qui m'environnent, quoique bornés comme moi, s'échappent quand je veux les conſidérer de trop près. Je ne connois les corps que je touche que par leur ſurface; ſi je veux pénétrer dans leur nature & les connoître dans leurs élémens, je ne trouve que myſteres & obſcurité. Après bien des efforts & de vaines recherches, mon eſprit ſe perd en contemplant l'être le plus vil; un ſeul grain de ſable ſuffit pour confondre la ſcience la plus profonde. Eſt-il donc



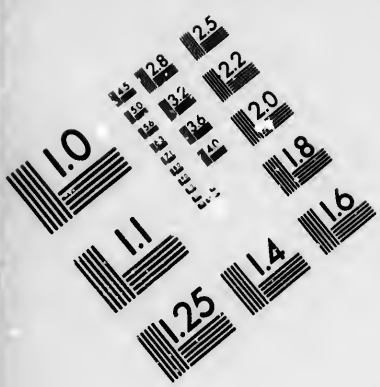
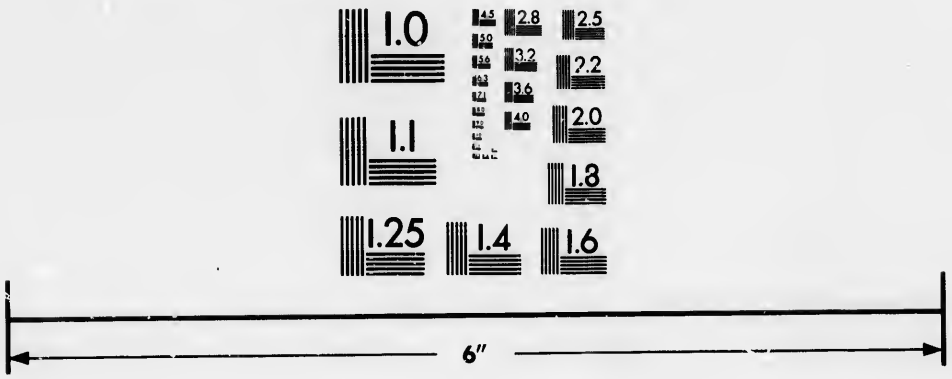
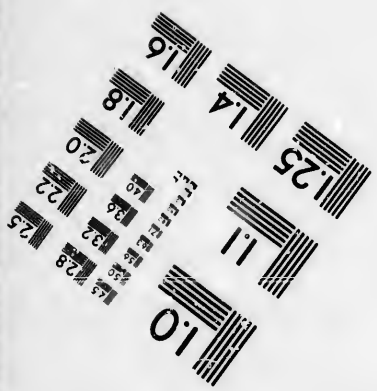
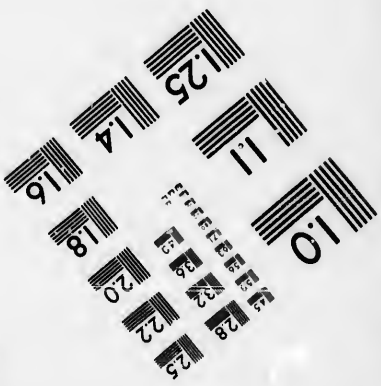


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

étonnant que l'eſſence de la Divinité ſe dérobe à notre foible vue? O mes amis, aimons la vérité, mais ſoyons ſobres & ne nous fatiguons pas dans des recherches au deſſus de notre portée. Dieu en nous donnant la raiſon n'a pas voulu nous donner une intelligence ſemblable à la ſienne: c'eſt être téméraire, c'eſt vouloir s'égaler à lui que de chercher à le connoître parfaitement. Il punit de l'aveuglement les ſacriléges qui n'étudient ſa nature, que pour contenter leur curioſité. En contemplant la ſource de toute lumiere, leurs yeux ſont éblouis de ſon éclat, & ne rencontrent que les ténebres. Le cœur de l'homme ſimple & vertueux pénétrera plutôt dans le ſanctuaire de la Divinité que l'œil curieux du Philoſophe. Au lieu de s'épuiſer en vains raiſonnemens pour meſurer l'Être immenſe & de le

dégrader en lui donnant les attributs de la créature, le Sage pénétré de sa propre foiblesse, & accablé de la grandeur du Très-Haut, s'anéantit en sa présence. Tandis que le Savant se tourmente pour entasser des sophismes, l'homme juste fait le bien en secret, dans la confiance qu'aucune bonne action ne restera sans recompense. Si le Dieu que nous adorons se dérobe à nos regards, il parle à nos cœurs. Que les systêmes des Philosophes sont froids & stériles, que l'éloquence du divin Platon est foible & rampante, pour qui sait entendre ce sublime langage!

Ne confondons point la science avec les abus; & que la médiocrité jalouse ne se hâte point de ravaler à son niveau les grands talens qu'elle ne peut atteindre. Si quelques hommes épris de l'amour du paradoxe & doués d'une

imagination vive & brillante ont trahi les droits de la vérité qu'ils avoient entrepris de venger, s'ils ont proſtitué les plus belles qualités de l'eſprit à la défenſe du menſonge, faudra-t-il proſcrire tous les dons du génie & renoncer aux avantages qu'on doit en attendre? Malgré les réclamations de l'envie & les cris de l'ignorance, il n'appartient qu'aux grands hommes de donner à l'eſprit humain ces nouvelles ſecouſſes qui le développent & le conduiſent à ſa perfection. En vain ſe plairoit-on à vanter les découvertes dues au ſeul haſard: ſi parmi les combinaiſons ſans nombre d'une nature toujours active, quelques jets heureux viennent frapper les regards du vulgaire, ces empreintes légeres & informes diſparoitroient bientôt ſans le génie qui les fixe & les met en œuvre. C'eſt au génie que nous devons

devons nos plus douces jouiſſances ; c'eſt lui qui embellit nos inſtans & qui aſſure notre bonheur, en donnant à la vérité un caractere ineffaçable : il ravit notre admiration ; il n'y a que des ames arides, froides & envieuſes, qui lui diſputent ſon empire, & refuſent de lui rendre hommage.

En cherchant à étendre les lumieres de la raiſon, ſans paſſer les bornes qui lui ſont preſcrites, en diſſipant les préjugés, ſans porter atteinte aux vérités de ſentiment ni aux dogmes révélés ; en évitant l'eſprit de ſiſtême & les écarts de l'orgueil philoſophique, on rétablira l'homme dans toutes ſes prérogatives, on donnera à ſon bonheur toute l'étendue qui eſt réſervée à ſa nature. Le tems nous a détrompés de ces vaines ſubtilités de la Dialectique, qui ont ralenti les progrès des connoiſ-

ſances humaines, ſur-tout à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde : les diſputes épineuſes, fondées ſur des jeux de mots & des équivoques puériles ſont tombées dans l'oubli, & les eſprits arrêtés trop long-tems dans les champs ſtériles & ingrats de la Métaphyſique ont enfin pris la route des vérités utiles.

Quoique les ſciences exactes portées à un certain degré d'élévation ne paroiſſent pas avoir un rapport direct avec le bonheur du genre-humain, elles ſervent cependant à la perfection de la raiſon univerſelle, en nous apprenant le grand art de généraliſer nos idées. Elles détruiſent par leur évidence le goût des diſcuſſions métaphyſiques : elles fortifient notre entendement par la chaîne immenſe de vérités claires qu'elles lui font parcourir, & par les efforts prodi-

gieux dont elles le rendent capable. Quel plus puissant instrument le génie peut-il employer pour étendre le domaine de la pensée ? Toutes les vérités sont fécondes sous l'œil des Géométres ; ils apperçoivent dans chaque principe des rapports innombrables, qui échappent aux regards du vulgaire. Ils parviennent à des hauteurs qui étonnent notre foiblesse & leur découvrent un horison sans bornes. Ces géans levent la tête au dessus des préjugés & contemplent la vérité sous un Ciel pur & sans nuages ; ils sont dignes d'être les précepteurs du genre-humain. Que les combinaisons de l'Homme d'Etat sont peu compliquées en comparaison des rapports renfermés dans une formule de hauts calculs ! Avec quelle facilité celui qui devine le principe universel des mouvemens célestes, qui en évalue toutes les loix

générales & les anomalies, ſe jouera-t-il des embarras & des obſtacles que peuvent offrir les phénomenes politiques ! On doit donc deſirer que les têtes fortes, qui ont inventé de nouvelles méthodes & reculé les bornes de la haute Géométrie, ne conſument pas toujours leur activité dans des ſpéculations abſtraites, & ſe livrent à des recherches plus directement utiles. Si ces athletes vigoureux, après s'être exercés dans des travaux ſi pénibles & ſi élevés, daignoient deſcendre dans la carriere de la politique, ils en ſortiroient vainqueurs ſans beaucoup d'efforts, & ce ſeroit peut-être un des plus sûrs moyens de mettre le genre-humain en poſſeſſion de tous les avantages qu'il peut retirer de la découverte du Nouveau-Monde. O vous à qui la nature a départi les dons de l'invention & du génie, c'eſt à vous

à diriger & à fixer les regards de la multitude ſur les objets dignes de ſes hommages. Eſt-ce donc par des combinaiſons ſtériles & vaines que vous vous contentez de déployer les richeſſes de l'imagination & la force de la penſée ? Laiſſez là un moment ces vaſtes ſyſtêmes, ces hautes méditations qui nous raviſſent ſans nous rendre meilleurs ni plus fortunés, & montrez-nous que ce n'eſt pas en vain que le ſceptre eſt remis entre les mains de l'homme.

L'étude des ſciences exactes n'a pas peu contribué à éteindre l'eſprit perſécuteur & à calmer la fureur des diſputes théologiques. Graces aux tentatives heureuſes & aux découvertes des grands Hommes, le goût des recherches utiles s'eſt répandu, le regne du fanatiſme eſt détruit & les ſeules armes de la per-

ſuaſion préparent le triomphe de la vérité. Sainte émanation de l'eſſence divine, ô vérité, dont la vue ſeule fait les délices du ſage, tu ne lui inſpires que des ſentimens de paix : tu ne te communiques à lui que dans la retraite & le ſilence; tu lui fais ſouvent préférer à l'éclat de la gloire les plaiſirs d'une heureuſe tranquillité; tu répands une lumiere douce, une chaleur bienfaiſante ſur ceux qui t'aiment. Eſt-il poſſible que tu verſes dans nos cœurs le poiſon du fanatiſme? Eſt-ce donc avec les tiſons de la diſcorde, eſt-ce à la lueur des bûchers que tu éclaires les hommes? Ceux qui aiguiſent des poignards pour te défendre, ceux qui ſe décorent de ton nom ſacré pour nuire aux hommes, ceux qui, ſous une apparence de droiture & de ſincérité, nouriſſent dans leurs

cœurs des haines de parti, ſont tes plus cruels ennemis & les apôtres du menſonge.

La raiſon univerſelle perfectionnée & dégagée de tous les nuages dont elle eſt encore enveloppée, découvrira ſans peine les moyens d'étendre les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la conquête de l'Amérique. Toutes les cauſes des maux qui ont ſuivi cette conquête ſont dévoilées : tous les obſtacles qui ſe ſont oppoſés à la proſpérité des Etats ſont connus : & en appliquant les remedes avec la prudence & la lenteur néceſſaires pour éviter les ſecouſſes trop violentes, on parviendra peut-être à cicatriſer les plaies de l'humanité. Il ne faut pas s'attendre que d'un pôle à l'autre tout rentrera dans l'ordre en peu d'années & que la génération préſente pourra jouir du ſpectacle enchan-

teur de la félicité générale. Ne perdons point de vue que les bornes de la durée du genre-humain ſont inconnues, & qu'à ſon égard un ſiecle eſt peut-être plus court que le moindre de nos inſtans ne l'eſt pour chacun de nous.

L'indépendance des Anglo-Américains eſt l'événement le plus propre à accélérer la révolution qui doit ramener le bonheur ſur la terre. C'eſt au ſein de cette République naiſſante que ſont dépoſés les vrais tréſors qui enrichiront le monde. Ses ſuccès vont relever le courage des peuples de l'Amérique & déconcerter tous les projets de la tyrannie. Elle ſera déſormais l'aſyle de l'Européen perſécuté, de l'Indien opprimé, du Negre fugitif. Sa population après avoir couvert ſes immenſes domaines, jettera des eſſaims vigoureux, & donnera de nouveaux habitans aux plaines déſertes

& dévaſtées par l'avarice. Son agriculture floriſſante ouvrira toutes les ſources de l'abondance & de la vie, & fera naître de proche en proche l'émulation & l'activité dans toutes les autres Colonies du Nouveau-Monde. Elle offrira des objets d'échange à toutes les Nations du globe & réclamera conſtamment cette liberté ſi précieuſe, qui peut ſeule animer le commerce & l'induſtrie. Ses vertus feront revivre dans le nouvel hémiſphere les ſaintes loix de la nature oubliées, foulées aux pieds depuis trois ſiecles. Si les Anglo-Américains n'étendent point, comme les Incas, leur domination ſur de nouvelles contrées, ils y régneront du moins par l'exemple, par l'aſcendant de la ſageſſe & des bienfaits, & les conduiront à la proſpérité par des moyens plus puiſſans & plus durables.

Alors les peuples indigenes de l'Amérique reconnoîtront des Génies tutelaires dans leurs nouveaux vainqueurs. Les Sauvages des montagnes oublieront les injures atroces qu'ils ont reçues de nous, ils dépoſeront leur férocité & ſe laiſſeront gagner par la voix touchante qui les rappellera au partage des dons les plus précieux de la nature. La poſtérité des Indiens qui ont ſubi le joug & qui ont eu le malheur d'échapper aux maſſacres & de ſurvivre à leur patrie, recouvrera par degrés les droits de l'humanité : délivrée d'une longue & cruelle oppreſſion, elle ceſſera d'être le rebut des eſclaves ; elle ne ſera plus enſevelie dans les mines. Ces ſouterrains qui ſont depuis trois ſiecles, le ſéjour des douleurs & de la mort, ces gouffres immondes, d'où ſont ſortis tous les poiſons qui ont déſolé l'univers, ſeront fermés pour toujours.

Alors les Colonies de l'Amérique ne tireront leurs richeſſes que de la ſurface de la terre & ne confieront la culture de leurs champs qu'à des mains libres. Les fers de l'eſclavage ſeront briſés: la traite des Negres ſera regardée comme le plus grand & le plus odieux des crimes: les marchands d'hommes & tous ceux qui ne rougiſſent point de s'aſſocier à leur infâme trafic ſeront couverts d'opprobre & dévoués à la vengeance céleſte. Nous ceſſerons de dépeupler l'Afrique, d'en bannir toutes les vertus, d'y faire régner la trahiſon, la rage & le déſeſpoir.

Alors les Nations de l'Europe renfermées dans leurs bornes naturelles, déſabuſées de l'envie d'étendre leur domination dans des contrées lointaines, ne mettront plus leur gloire à s'épuiſer par de vaines conquêtes, ni à régner

ſur d'immenſes déſerts : les Colonies du Nouveau-Monde ſorties de l'enfance auront plus de confiance dans leurs forces & s'accoutumeront par degrés à voler de leurs propres aîles. Dégagées des liſieres qui ſoutenoient leur foibleſſe, elles ne conſerveront avec leurs métropoles que les liens de la reconnoiſſance, d'un tendre attachement & d'un intérêt mutuel.

Alors tous les fruits de la terre recevront une valeur proportionnelle à leur utilité : une liberté indéfinie fera naître une juſte égalité dans les échanges. Le commerce alimenté par les productions de tous les climats répandra partout l'abondance. Ennemi des uſurpations, des préférences & des traités excluſifs, il n'engendrera plus ces jalouſies, ces haines, ces petites perfidies qui ont quelquefois déshonoré les Nations

les plus puiſſantes : il reſſerrera au contraire les nœuds qui doivent unir tous les peuples de l'univers.

Alors quels prétextes de guerre pourroient encore troubler l'harmonie générale ? Les bornes des empires ſeront fixées ; & la gloire, loin d'être le partage des Conquérans, ſera réſervée aux Rois pacifiques & amis de l'humanité. Les querelles de Religion ne ſeront plus ſanglantes ; les diſputes de l'école n'armeront plus les puiſſances de la terre : l'ambition couverte du maſque de l'hypocriſie ne ſurprendra plus la crédulité des peuples juſqu'à les forcer à s'entr'égorger. La politique mercantille des Etats de l'Europe n'aura plus d'objet & tombera dans l'oubli, ou ſi l'on ſe ſouvient encore de la folie éphémere des guerres de commerce, ce ne ſera que pour en rougir.

La Nature & la Philoſophie uniront leurs voix pour applaudir à ces heureux changemens, pour les préparer & en étendre les effets. La Religion continuera d'inviter les Sauvages à la participation de ſes myſteres ; elle les vaincra par ſes tendres exhortations; elle amollira leurs cœurs par ſes promeſſes & ſes dogmes conſolans; elle en fera des hommes. La politique ne ſe ſervira plus du miniſtere ſacré des Miſſionnaires pour faire des eſclaves : & les Nations de l'Europe ne ſe croiront plus autoriſées par le droit de conquête à aſſervir les nouveaux proſélytes du Chriſtianiſme. Les peuplades converties ſeront conquiſes pour le bonheur : elles ne ſeront plus le jouet de nos caprices & de nos projets ambitieux. Eh quoi! la voix d'un Dieu clément & bon ne les auroit-elle attirées du fond de leurs

retraites impénétrables, que pour les liver à des maîtres & les faire tomber dans la ſervitude ? Ne les auroit-elle ſouſtraites au joug de l'ignorance & de l'erreur que pour les ſoumettre au joug de l'oppreſſion & de la tyrannie ? Que ces peuples courageux quittent leurs rochers arides & inacceſſibles ! Qu'ils deſcendent dans les campagnes voiſines, qui ont été rougies tant de fois du ſang de leurs peres, & que notre aveugle avarice a rendues déſertes ! Qu'ils apprennent de nous à les cultiver & à les embellir ! Qu'ils proſperent ſous l'égide de la Religion & ſous l'étendart de la liberté ! Que leurs nouveaux établiſſemens ſoient autant de retraites, où l'humanité puiſſe reſpirer en paix, autant de foyers où le feu ſacré de la nature puiſſe ſe rallumer.

Si l'Indien ſubjugué depuis la décou-

verte du Nouveau-Monde doit toujours être l'objet de nos mépris, s'il ne peut eſpérer parmi nous que des injuſtices & des outrages, il trouvera peut-être dans les nouvelles peuplades des cœurs plus compatiſſans & plus généreux, des amis qui eſſuieront ſes larmes & qui l'aſſocieront à leurs plaiſirs & à leurs travaux. En l'accablant du poids de notre orgueil, en le retenant dans la miſere & dans l'abjection, en l'appliquant à des occupations meurtrieres, nous avons perpétué ſa foibleſſe & ſa ſtupidité; nous n'en tirons que des ſecours très-bornés, & ſa préſence nous reproche ſans ceſſe nos crimes & nos perfidies. Laiſſons-le s'échapper: qu'il aille parmi ſes égaux oublier ſes tyrans & ſes malheurs, qu'il recouvre les forces du corps, qu'il ſe releve d'un ſi long abattement & renaiſſe à la vie de l'ame!

Nous aurons moins de victimes à précipiter dans les entrailles de la terre, pour en tirer des métaux précieux. Mais puiſque la ſurabondance de ces richeſſes ne peut procurer aucun avantage réel au genre-humain, puiſque le plus ſouvent elle ne ſert qu'à troubler l'harmonie générale, puiſqu'elle devient funeſte aux Nations mêmes qui paroiſſent le plus favoriſées dans le partage, devons-nous regretter d'en voir tarir la ſource? La quantité totale d'or & d'argent monnoyés actuellement répandue dans l'Europe eſt plus que ſuffiſante pour faciliter tous les échanges & répondre aux opérations du commerce le plus étendu. On doit d'autant moins deſirer de l'accroître que les lettres de change & les autres papiers de crédit en uſage parmi les Négocians, forment un numéraire fictif qui ſert de ſupplé-

ment au numéraire réel, & qui ſe multiplie ſuivant les beſoins & les combinaiſons des ventes & des achats. Plus la proſpérité générale augmentera, moins l'abondance des richeſſes pécuniaires ſera néceſſaire ; parce que le commerce deviendra réciproque & que le prix des denrées d'un climat ſera toujours ſoldé en grande partie par le prix des denrées d'un autre. L'accroiſſement progreſſif du numéraire, conſidéré relativement au genre-humain en général, ne ſert donc qu'à troubler continuellement l'équilibre des Empires par ſon inégale répartition, & à altérer les fortunes pécuniaires déja acquiſes, (*)

(*) J'ai préſenté depuis peu à une Compagnie ſavante, un Mémoire *ſur l'évaluation d'un fonds dont le revenu s'altere annuellement ſuivant une loi quelconque.* Après avoir établi une formule

en diminuant le prix de l'argent à l'égard des productions du ſol. Sous

---

générale pour évaluer la ſomme totale que doit produire un fonds, ſoit pendant un nombre fini quelconque d'années, ſoit à perpétuité, en ſuppoſant le revenu conſtant & en ayant égard aux intérêts des intérêts; j'établis une autre formule où j'introduis des caracteres généraux pour déſigner les différens degrés d'altération annuelle, fixe ou variable qu'on voudra ſuppoſer dans le revenu. Je donne enſuite des moyens d'obtenir la ſommation de ces formules, ſuivant différentes hypotheſes, & de les comparer entr'elles. Mais les procédés que j'ai mis en uſage pour y parvenir, ſont trop hériſſés de calculs & trop peu élémentaires, pour pouvoir entrer dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Il me ſuffira de dire, que parmi les cas différens qui peuvent être renfermés dans ma théorie, je développe celui de l'altération d'un revenu quelconque en argent, cauſée par l'accroiſſement continuel du numéraire d'une Nation & en particulier de la France. Je ſuis parti des données que nous fournit M. Necker, dans les Chapitres huit & neuf du Tome III de

ce point de vue, il doit paroître très-préjudiciable, puiſqu'il attaque ſourde-

---

l'Adminiſtration des Finances. Cet habile publiciſte prétend, d'après le dépouillement des Regiſtres des Monnoies du Royaume, depuis 1726, que la ſomme totale du numéraire exiſtant dans la Nation, eſt environ deux milliards: il prétend auſſi que l'accroiſſement annuel du numéraire eſt d'environ 40 millions. Or, d'après ces ſuppoſitions, mes formules indiquent qu'un fonds qui doit rapporter un revenu perpétuel en argent ne vaut qu'environ les trois cinquiemes d'un fonds dont le revenu ſeroit en grain, ou conſerveroit une valeur conſtante. S'il s'agit d'une rente en argent qui doive s'éteindre au bout de cinquante ans, elle ne vaudra que les neuf treiziemes d'une rente qui conſerveroit une valeur conſtante pendant le même nombre d'années.

Ces réſultats ſont bien propres à nous éclairer ſur les mépriſes & les faux calculs de ceux qui ſéduits par l'intérêt apparent du moment, préferent des rentes pécuniaires à un revenu en fonds de terre un peu moins conſidérable dans l'origine.

ment la fortune d'une classe de citoyens, qu'il dérange & déconcerte toutes les mesures de l'indigence & de la médiocrité, & qu'il réduit souvent à un état de détresse les agens de l'industrie, dont les salaires ne se proportionnent que lentement à l'augmentation du prix des consommations. Si l'extraction des métaux précieux de l'Amérique peut encore être utile à l'Europe, ce n'est qu'autant qu'ils seront convertis en meubles & en vaisselles; & l'avantage d'un nouveau numéraire continuellement renaissant se borne à la quantité qui est nécessaire pour alimenter le commerce des grandes Indes, & qui par une bisarerie étrange est, comme on sait, destinée en grande partie à être enfouie dans la terre.

Faudra-t-il donc que l'Espagne & le Portugal renoncent tout-à-coup à l'ex-

ploitation de leurs mines & qu'ils ſe privent d'un revenu, qui leur eſt devenu ſi néceſſaire depuis la dégradation de leur agriculture? C'eſt ainſi qu'on éloigne tout eſpoir de retour vers le bien, en exagérant les difficultés, & en portant à l'extrême les changemens qui pourroient nous offrir un meilleur ſort. Ce ſeroit ſans doute le comble de l'imprudence que de vouloir détruire tout-à-coup les reſſorts qui entretiennent un reſte de vie dans ces deux Monarchies, pour en ſubſtituer de plus vigoureux: ce ſeroit même une entrepriſe impoſſible & au deſſus des forces humaines. On ne peut point ainſi refondre le méchaniſme intérieur d'un Etat, ni changer ſubitement les principes de ſon organiſation. Mais ſans produire aucune ſecouſſe violente, ne peut-on par degrés imprimer une autre direction à l'activité

générale & redonner une nouvelle vie au corps politique en modifiant ſucceſſivement chacun des reſſorts qui l'animent? Après tant d'illuſions & de calamités, les Eſpagnols & les Portugais ne ſont-ils pas convaincus de la fragilité des richeſſes pécuniaires, & ne pourroient-ils pas tourner graduellement vers l'agriculture & les arts utiles une partie des forces employées à l'exploitation des mines? Alors les ſources des vraies richeſſes couleroient avec d'autant plus d'abondance que celles des richeſſes factices ſembleroient ſe tarir; & à meſure que l'Etat perdroit d'un côté, il ſe regénereroit avec plus de vigueur de l'autre. C'eſt ainſi qu'en retranchant les branches luxueuſes & paraſites on contient la ſéve de l'arbre dans les canaux deſtinés à le nourrir & à le charger de fleurs & de fruits.

Tel paroît être en partie l'eſprit de la politique actuelle de l'Eſpagne. Depuis que les Bourbons y regnent, elle fait des efforts continuels pour ranimer dans ſon ſein l'amour du travail & favoriſer la culture des terres. Au défaut d'une population nombreuſe & active, elle invite les étrangers à venir défricher des campagnes que le ſoc n'a point ſillonnées depuis près de deux ſiecles. Si le progrès des lumieres & l'exemple récent de la Sicile pouvoient engager à détruire l'Inquiſition, ce ſeul acte de juſtice, de ſageſſe & d'humanité, donneroit plus de cultivateurs à l'Eſpagne, que tous les priviléges & les encouragemens poſſibles. Les manufactures ſe multiplient dans le Royaume & lui procurent les moyens de retenir une partie des métaux précieux, qui ne lui arrivoient chaque année que pour être

diſtribués

distribués aux Nations étrangeres en échange de leurs denrées. Mais son ambition ne doit pas se borner à ce foible avantage : ce n'est point à s'approprier une plus grande part dans le produit de ses mines, qu'elle doit tendre, c'est à pouvoir se passer un jour de ces richesses périssables & trompeuses.

Le tems viendra, & il n'est peut-être pas très-éloigné, où l'abondance progressive de l'argent & de l'or les conduira à un tel degré d'avilissement, que le produit des mines ne dédommagera qu'à peine des frais d'exploitation. (*)

(*) Montesquieu prouve qu'en avilissant de moitié la valeur des métaux précieux, on diminue de plus de moitié le profit des mines. Voici son raisonnement. » Pour tirer l'or des » mines, pour lui donner les préparations » requises & le transporter en Europe il falloit » une dépense quelconque. Je suppose qu'elle

Cette époque s'approche d'autant plus de nous, que la plupart des mines ſont

» fut comme 1 à 64. Quand l'argent fut dou-
» blé une fois & par conſéquent la moitié
» moins précieux, la dépenſe fut comme 2 à
» 64; ainſi les Flottes qui porterent en Eſpagne
» la même quantité d'or, porterent une choſe
» qui réellement valoit la moitié moins &
» coûtoit la moitié plus. « (Eſprit des Loix, Livre 21, Chap. XXII.) Cette conſéquence pourroit faire croire que par l'aviliſſement des métaux de la moitié de leur valeur, le profit des mines ſeroit toujours réduit au quart & elle donneroit un air de paradoxe au raiſonnement de ce Grand-Homme. Mais dans la ſuppoſition de l'Auteur, elle ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que le profit diminue dans le rapport de 63 à 31, qui eſt un peu plus fort que celui de 2 à 1. Au reſte il eſt facile de voir qu'en général la diminution des profits eſt plus rapide que celle de la valeur de l'argent, parce que les profits diminuent par l'aviliſſement de l'argent & par l'augmentation des frais d'exploitation qui eſt une ſuite du renchériſſement des denrées. Il eſt clair auſſi que l'excès de la diminution des profits ſur celle de la

moins riches qu'autrefois, & que pour fournir une égale quantité de métal,

---

valeur de l'argent eſt d'autant plus forte que les dépenſes d'exploitation approchent plus de l'égalité avec le produit des mines. Si les dépenſes étoient à ce produit comme 1 à 4, le produit ſeroit exprimé par 3. Mais ſi le métal étoit enſuite avili de moitié, la dépenſe ſeroit exprimée par 2 & le profit par 2, qui n'équivaudroient qu'à 1; ainſi le produit tomberoit dans le rapport de 3 à 1.

Si les dépenſes étoient au produit comme 1 à 2, le profit ſeroit exprimé par 1. Si l'on ſuppoſoit enſuite que le prix du métal diminuât de moitié, la dépenſe ſeroit exprimée par 2, & le profit par 1, qui n'équivaudroit qu'à une demie; ainſi le profit tomberoit dans le rapport de 2 à une demie, ou de 4 à 1.

La loi des différens degrés de décroiſſement du produit de mines, dans les différens rapports des avances avec le produit total, eu égard à l'aviliſſement progreſſif du numéraire & à l'augmentation de la dépenſe d'exploitation, qui en eſt la ſuite, peut facilement s'exprimer

elles exigent beaucoup plus de travail & d'avances. Alors les profits ſeront trop bornés pour engager à faire de nouvelles recherches. Si les tentatives en ce genre ont été le plus ſouvent ſuivies de pertes ruineuſes, même dans les tems où les métaux étoient au plus haut prix; quel ſera l'attrait qui pourra encore exciter la cupidité & faire braver les dangers d'une ruine entiere, lorſque les ſuccès les plus brillans pourront à peine répondre aux dépenſes de l'entrepriſe? On abandonnera donc ſucceſſivement les mines les plus profondes & les moins abondantes, ſans les remplacer par de nouvelles; le nombre & le produit de celles qui

---

par une formule générale. Il ne ſeroit pas néceſſaire pour cela d'emprunter le ſecours des hauts calculs.

reſteront en activité diminueront par degrés pour s'évanouir enfin, lorſque les dépenſes d'exploitation de la plus riche d'entr'elles balanceront la recette. La perfection de la métallurgie peut ralentir les progrès de cette révolution : la cour de Madrid a fait ſucceſſivement de grands ſacrifices pour en éloigner le terme. (*) Mais tous les efforts de la politique & des arts deviendront à la fin impuiſſans contre une cauſe qui agit toujours & qui reçoit

(*) On a réduit à un dixieme le droit de Quint que le Roi d'Eſpagne percevoit ſur l'argent. Le droit ſur l'or eſt réduit à un vingtieme. Le quint du vif-argent eſt aboli, & même le prix de ce demi-métal, qui ſe vend pour le compte du Roi, eſt modéré dans le rapport de 4 à 3. Tous ces ſacrifices ont été faits pour ſoutenir l'exploitation des mines dont la fouille devient de plus en plus diſpendieuſe.

chaque année un nouveau degré d'énergie. Oui, le tems viendra où l'or ne ſera plus arraché des entrailles de la terre, au prix du ſang & des angoiſſes des nombreuſes victimes de notre avarice; il viendra ce tems heureux où l'homme avide de richeſſes & de crimes n'aura plus de gain à faire en précipitant dans d'affreux tombeaux ſes ſemblables tous vivans. Cette branche funeſte du revenu de l'Eſpagne & du Portugal ſe deſſéchera d'elle-même & par le ſeul effet des cauſes naturelles. Il eſt donc de la prudence de ne point attendre cet événement ſans ſe ménager des reſſources plus durables; & c'eſt des progrès ſeuls de l'agriculture, qu'on peut les eſpérer.

Ils viendront auſſi ces jours tant deſirés où l'homme ne trouvera plus de profits à faire en vendant ſon ſemblable.

Hélas ! ce n'eſt que par l'extinction progreſſif de la race des Negres, qu'on parviendra au terme où le prix de l'eſclave ſurpaſſera celui qu'on peut en retirer. Mais puiſque notre barbare cupidité leur rend inſupportable le fardeau de la vie, puiſque l'infâme trafic que nous oſons faire de leurs ſueurs, de leurs ſouffrances & de leur ſang, eſt une ſource intariſſable de crimes & de malheurs, peut-être le vœu que l'on formeroit pour leur anéantiſſement ſeroit-il conforme aux intérêts de l'humanité. Dois-je le former, ce vœu qui répugne tant à mon cœur, ce vœu ſacrilége, qui tendroit à diminuer le nombre des hommes, à effacer une Nation entiere du livre de la vie ! Féroces Européens, déteſtables Marchands de votre propre eſpece, à quoi réduiſez-vous l'homme ſenſible ! Oui, vous êtes mille fois

plus cruels envers les Africains, que vous ne le fûtes en dévouant ſans pitié les peuples de l'Amérique au tranchant du glaive, à des ſupplices inouis & à vos chiens affamés.

Les tourmens des Negres auront un terme. Si l'humanité, qui crie en leur faveur, ne peut ſe faire entendre, ſi tous les droits de la juſtice ſont toujours oubliés à leur égard, ſi l'aveugle & inſatiable cupidité du moment continue à l'emporter ſur notre véritable intérêt, ſi le déſeſpoir ne les arme point contre nous, le tems & la néceſſité détruiront leur race & nous priveront tôt ou tard de leurs ſecours; le tems viendra où ces infortunés quitteront la vie dans la douce eſpérance de n'être plus remplacés & de laiſſer ſans cultivateurs nos champs de l'Amérique. Ils fermeront avec joie les yeux à la lumiere; puiſque leurs derniers

derniers regards nous auront vus gémir sur les mépriſes de notre avarice & briſer la verge de la tyrannie dans la rage de n'avoir plus de victimes à frapper.

Les côtes occidentales de l'Afrique ſont déſertes ; & la dépopulation s'étend déja dans les terres à une grande profondeur, à cauſe des neuf millions d'habitans que nous en avons arrachés. Non-ſeulement nous épuiſons l'eſpece des Negres par des enlevemens continuels, nous tariſſons dans ces climats les ſources mêmes de la fécondité en y faiſant régner le crime & l'infortune. L'dépravation des mœurs, le luxe & la [illegible] ſont les plus grands obſtacles à la multiplication des hommes ; & nous avons introduit tous ces maux en Afrique. Doit-on croire ſur la foi des Voyageurs que les Africains deſirent avoir un grand

nombre d'enfans pour avoir plus d'eſclaves à vendre ! Si quelques peres dénaturés, corrompus par nos encouragemens & nos maximes, ont formé ce vœu abominable, il n'eſt pas poſſible qu'il ait germé dans tous les cœurs. Je ne croirai jamais à cette conſpiration générale des peres contre leurs enfans : c'eſt une monſtruoſité que tous nos crimes n'ont pu encore produire. Si donc quelques individus doivent l'exiſtence à un motif auſſi déteſtable, les paſſions que nous avons allumées dans cette Nation en empêchent un bien plus grand nombre de naître.

Non-ſeulement la diminution de la population doit augmenter le prix des eſclaves en les rendant plus rares & plus difficiles à réduire ſous le joug ; les frais qu'il faut faire pour les tirer de l'intérieur des terres, la dépenſe

des équipages des navires pendant le tems de la traite, le nombre de Negres qui meurent de fatigues dans les ſables brûlans qu'il faut traverſer, ceux qui périſſent dans l'air infect du fond des vaiſſeaux pendant le tems néceſſaire pour completter la cargaiſon ; toutes ces cauſes, qui prennent chaque jour plus de force, ſe réuniſſent pour accroître la cherté de ceux qui parviennent dans les marchés du Nouveau-Monde. D'un autre côté, la ſervitude fait une conſommation d'hommes effrayante ; puiſque la population des neuf millions de Negres importés en Amérique eſt réduite à quinze cent mille têtes. Avec quelle rapidité cette eſpece malheureuſe s'anéantira-t-elle dans nos Colonies, quand les bords Africains ne pourront réparer ſes pertes ?

Tout conſpire donc pour engager les

Nations Européennes à donner des cultivateurs libres aux campagnes du Nouveau-Monde & à les peupler d'une génération d'hommes assez heureuse pour se multiplier au lieu de s'éteindre. Le Congrès général des Etats-Unis de l'Amérique a déja donné un grand exemple à l'univers en défendant l'importation des esclaves dans tous les domaines de la République. Cette loi, qui étoit desirée depuis long-tems par la Pensylvanie & par plusieurs autres Colonies de l'Amérique Angloise & qui paroissoit trop opposée aux vues d'intérêt de la Métropole pour n'être pas rejettée, devoit être l'ouvrage d'un peuple indépendant, ami de l'humanité. Que l'assemblée des Représentans d'une Nation est auguste, quand elle rend à l'homme sa dignité naturelle, quand elle brise les liens qui l'asservissent

& le dégradent ! Voilà donc un peuple entier, qui ſignale les premiers eſſais de ſa puiſſance en déclarant à la face de l'univers, qu'il ne veut plus être complice de l'infâme trafic des Negres ! Que la voix, qui a promulgué dans le Nord de l'Amérique cette loi émanée du Ciel, retentiſſe au fond du cœur de tous les Rois de l'Europe ! Que la main qui l'a conſignée dans les archives d'un peuple nouvellement libre, imprime en même-tems l'ignominie ſur le front de tous les Marchands d'hommes !

Les Quakers de la Penſylvanie auroient deſiré qu'on eût rompu à la fois toutes les chaînes, & la plupart d'entr'eux ont en effet affranchi leurs eſclaves. Mais une révolution auſſi ſubite entraîneroit avec elle les plus grands inconvéniens. Les eſclaves ſont devenus la propriété

des Colons : quoique ce droit ſoit contraire à la nature, il eſt cependant acquis ſous la ſanction des loix. On ne pourroit dépouiller tout-à-coup les propriétaires des habitations de l'Amérique du droit qu'ils exercent ſur leurs Negres, ſans les expoſer à une ruine preſque certaine, & ſans arrêter pour long-tems les travaux de la culture. D'ailleurs on ne pourroit ſans danger briſer les fers d'un ſi grand nombre d'eſclaves nés dans la ſervitude & abrutis de longue main par des traitemens honteux & cruels. Le péril ſeroit moins grand dans l'Amérique ſeptentrionale où le nombre des noirs eſt incomparablement moindre que celui des blancs; mais ce projet ſeroit impraticable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où ſouvent il ne ſe trouve pas un blanc contre dix noirs. L'oiſiveté ſeroit le moindre des vices

qu'on auroit à redouter dans les Negres affranchis.

» Ces hommes ſtupides, dit M. l'Abbé » Raynal, qui n'auroient pas été pré- » parés à un changement d'état, ſeroient » incapables de ſe conduire eux-mêmes. » Leur vie ne ſeroit qu'une indolence » habituelle ou un tiſſu de crimes. Le » grand bienfait de la liberté doit être » réſervé pour leur poſtériré, & même » avec quelques modifications. Juſqu'à » la vingtieme année les enfans appar- » tiendront au maître dont l'attelier » leur aura ſervi de berceau, afin qu'il » puiſſe être payé des frais qu'il aura » été obligé de faire pour leur con- » ſervation. Les cinq années ſuivantes » ils ſeront obligés de le ſervir » encore mais pour un ſalaire fixé par » la loi. Après ce terme ils ſeront » indépendans. . . . . .

» On leur donnera une cabanne avec un
» terrein ſuffiſant pour créer un petit
» jardin & ce ſera le fiſc qui fera la
» dépenſe de cet établiſſement. Aucun
» Réglement ne privera ces hommes
» devenus libres de la faculté d'étendre
» la propriété qui leur aura été gratui-
» tement accordée. . . . . Cet arran-
» gement produira les meilleurs effets.
» La population des Noirs actuellement
» arrêtée par le regret de ne donner le
» jour qu'à des êtres voués à l'infortune
» & à l'infamie fera des progrès rapides.
» Elle recevra les ſoins les plus tendres
» de ces mêmes meres, qui trouvoient
» ſouvent des délices inexprimables à
» l'étouffer ou à la voir périr. Ces
» hommes accoutumés à l'occupation dans
» l'attente d'une liberté aſſurée, & qui
» n'auront pas une poſſeſſion aſſez vaſte
» pour leur ſubſiſtance, vendront leurs

» ſueurs à qui voudra ou pourra les » payer. Leurs journées ſeront plus » cheres que celles des eſclaves, mais » elles ſeront auſſi plus fructueuſes. Une » plus grande maſſe de travail donnera » une plus grande abondance de pro- » ductions aux Colonies, que leurs ri- » cheſſes mettront en état de demander » plus de marchandiſes à la Métro- » pole. (*) »

En combinant les avantages de ce plan avec ceux d'une loi générale, qui interdiroit pour toujours la traite des Negres, on parviendroit en moins d'un demi-ſiecle à détruire l'eſclavage en Amérique ſans arrêter les travaux utiles, ſans nuire aux intérêts des

(*) Hiſt. Philoſ. & Polit. tome VI, page 227, Liv. XI; édition de *Pellet*, de Geneve in-12, 1780.

particuliers & ſans produire aucune ſecouſſe dangereuſe. La population des Noirs devenus libres & heureux, loin de s'éteindre, comme ſous l'influence maligne de la tyrannie & de l'infortune, feroit des progrès rapides qui ſurpaſſeroient facilement toutes les recrues qu'on va maintenant faire en Afrique. Les nouvelles générations béniroient leurs libérateurs & leur rendroient au centuple le prix de leur liberté. Que de crimes, que de calamités les Rois de l'Europe épargneroient au genre-humain, s'ils pouvoient s'accorder pour lui procurer un tel bienfait!

Nous parlons ſans ceſſe des moyens de multiplier le nombre des hommes, de les rendre heureux & libres, d'étendre leurs forces par des travaux modérés & gradués & par des alimens ſubſtantiels. Nous voudrions que les progrès

de la population s'étendiſſent juſqu'à couvrir toutes les plaines de l'Amérique. Que deviendra donc la puiſſance de l'Eſpagne au milieu de ce torrent, prêt à l'engloutir! Si, fidele à ſon ancienne politique, elle prolonge l'état de miſere & de langueur de ſes Colonies, ſi elle les empêche de s'élever à un degré de force, qui puiſſe contre-balancer l'effort de leurs voiſins, comment pourra-t-elle garder les frontieres de ſes domaines depuis l'extrêmité du Chili juſqu'aux confins du Nouveau Mexique? Comment repouſſera-t-elle les nombreux eſſaims, qui ſortiront des Colonies étrangeres pour aller chercher des terres plus fertiles & des climats plus doux, & qui ſeront peut-être attirés par les indigenes de ſes poſſeſſions & même par les Créoles! Si au contraire elle prend le parti plus ſage, plus conforme

à la juſtice & à la nature, de faire proſpérer ſes Colonies & de ſuivre l'impulſion générale des autres Nations, comment pourra-t-elle contenir dans la ſoumiſſion [illegible] de millions d'hommes robuſtes & impatiens du frein, qui peupleront les plaines immenſes du Mexique, du Chili & du Pérou! Ne verra-t-elle pas avec effroi ſa propre puiſſance, qui paroîtra toujours prête à ſe tourner contre elle-même? L'activité de ſa tête pourra-t-elle correſpondre au nombre & à la force démeſurée de ſes bras?

J'ai ſenti tout le poids de cette objection; & au lieu d'entreprendre de la réſoudre, je me contenterai d'expoſer les queſtions ſuivantes, qu'elle doit naturellement faire naître. Parce que des Avanturiers féroces, tels que Cortez, Pizarre & Davila, ont porté leurs pas

ſanglans à pluſieurs milles lieues de leur patrie & qu'ils ont ſans motif & ſans pitié exterminé des Nations entieres, faut-il qu'une ſolitude éternelle & affreuſe regne dans les pays immenſes, qu'ils ont dévaſtés ? Faut-il que les terres qu'ils ont rougies de tant de ſang innocent, ſoient à jamais arroſées de la ſueur de quelques malheureux eſclaves, qui formeront toute leur population, & qu'elles ſoient à perpétuité le ſéjour de l'oppreſſion & de la miſere ? Parce que, ſous l'autorité prétendue d'un Pontiſe ambitieux, ces Conquérans barbares ont pris au nom du Roi d'Eſpagne poſſeſſion d'un domaine vingt fois plus vaſte que celui de la Métropole, & incomparablement plus étendu qu'il ne devroit être pour recevoir des loix & être bien gouverné à une ſi grande diſtance, faut-il continuellement réprimer

ſa vigueur & condamner pour toujours à la ſtérilité les Provinces les plus fertiles de l'univers ? Pour délivrer l'Eſpagne de l'inquiétude que doit lui cauſer la conſervation d'un tel Empire, faut-il non-ſeulement le retenir dans la foibleſſe, mais mettre des bornes à la proſpérité des Colonies voiſines, & vouer ainſi tout un hémiſphere à la médiocrité & même à l'indigence ?

Quoiqu'une domination auſſi diſproportionnée dans ſes parties n'ait ſervi qu'à flatter l'orgueil de la Nation ſans lui procurer aucun avantage réel, quoiqu'elle n'ait été pour elle qu'une ſource inépuiſable de déſordres & d'infortune, chérira-t-elle des droits ſi vains & ſi funeſtes juſqu'à vouloir leur ſubordonner les loix du commerce général des peuples & à s'oppoſer aux deſtins du genre-humain entier ! Si elle vouloit former une telle

entrepriſe, ſes efforts ne ſeroient-ils pas impuiſſans & ne mettroient-ils pas le comble à ſes malheurs?

En attendant que l'expérience de l'avenir fourniſſe la réponſe à toutes ces queſtions, l'Eſpagne doit profiter de celle du paſſé, pour ſe rapprocher de plus en plus des vrais principes d'humanité, de juſtice & d'intérêt mutuel, qui doivent unir une Métropole avec ſes Colonies. On ne lui propoſera point de reſſerrer les limites de ſes domaines de l'Amérique & de circonſcrire ſa puiſſance dans une étendue plus proportionée à ſes moyens. On lui repréſenteroit en vain, qu'une population plus rapprochée devient plus active & met plus d'accord dans l'emploi & le développement de ſes forces; que les frais de protection en ſont moindres & la défenſe plus facile & plus aſſurée;

que les loix, les bonnes mœurs, les arts utiles & le commerce regnent & fleuriſſent plus aiſément dans des établiſſemens contigus, qui ſe prêtent un mutuel ſecours, que dans des Colonies éparſes, jettées au haſard ſur les plaines d'un déſert. Ces conſeils de la raiſon & de la politique ſont trop contraires aux maximes, qui ont gouverné les peuples & les Rois depuis l'origine du monde, pour être encore goûtés & mis en pratique. On eſt bien détrompé dans notre ſiecle de l'illuſion des conquêtes: mais la ſageſſe des Nations ne s'eſt pas encore élevée juſqu'au point de leur faire abandonner une partie de leurs domaines pour rendre l'autre plus heureuſe & plus utile à leur puiſſance; quand même la diſproportion du nombre des habitans avec l'étendue du territoire ſeroit extrême. Les préjugés ont attaché

tant

tant de gloire à régner sur de vastes Etats que l'orgueil voudroit en reculer les bornes jusqu'aux extrémités du monde. Le phantôme seul de la domination est si flatteur, les Souverains trouvent tant de charmes à le voir s'agrandir, qu'ils ne peuvent se résoudre à s'en désaisir, ou à le réduire aux justes limites de la réalité.

Le moyen le plus efficace, que l'Espagne puisse employer pour conserver ses Colonies, c'est de se les attacher par des bienfaits, & de renoncer pour toujours aux maximes oppressives de son ancienne politique. Elle a déja rompu successivement une partie des entraves de leur commerce; on a d'abord substitué aux Flottes & aux Galions, des vaisseaux de Registres expédiés par des Négocians de la Métropole dans les diverses saisons de l'année. Par l'établis-

ſement des paquebots, le port de la Corogne fut admis à participer aux avantages du commerce des Colonies, qui étoit autrefois concentré dans le port de Séville & enſuite dans celui de Cadix. Il eſt maintenant permis à tous les ſujets du Roi de tranſporter, en toute ſaiſon & de toutes les rades de la Métropole, des marchandiſes dans la plupart des poſſeſſions du Nouveau-Monde, & le Mexique eſt preſque ſeul excepté de cette loi générale. Toutes les barrieres, que l'inquiétude & la jalouſie d'un Gouvernement aveugle dans ſa tyrannie avoient miſes entre les diverſes Colonies de l'Eſpagne ſont enfin renverſées; & ces établiſſemens peuvent à préſent ſe prêter un mutuel ſecours & s'enrichir par un commerce réciproque. C'eſt principalement au regne actuel que l'on doit ces heureuſes innovations:

elles ſont le fruit du progrès des connoiſſances utiles & elles nous annoncent d'autres changemens plus déciſifs & le retour des maximes ſalutaires, qui aſſurent la proſpérité des Etats. Malgré les efforts des Inquiſiteurs pour épaiſſir les ténebres & perpétuer l'ignorance, les Eſpagnols ouvrent les yeux à la lumiere : la Philoſophie a paſſé au-delà des monts, & les ſages de Madrid entendent la voix de ceux de Paris & de Londres : *il n'y a plus de Pyrrennées.* (*)

Quand viendra-t-il ce tems, où l'on verra s'applanir les montagnes inacceſſibles, qu'une politique excluſive & fiſcale a élevées entre les divers Em-

(*) Ce ſont les dernieres paroles de Louis XIV à Philippe V, qui partoit de Verſailles pour aller prendre poſſeſſion du trône d'Eſpagne.

pires? Pourquoi chaque Puiſſance de l'Europe s'efforce-t-elle d'entourer ſes Colonies de barrieres impénétrables & de repouſſer le commerce des Nations étrangeres? On s'eſt perſuadé que les Colonies devoient être dans un éternel eſclavage, qu'elles ne devoient travailler & exiſter que pour la Métropole. A l'exemple de l'Eſpagne, chaque Etat s'arroge excluſivement tous les profits de commerce de ſes poſſeſſions d'Amérique & ſe rend l'arbitre du prix des ventes & des achats. Il étouffe ainſi dans le ſein de ſes Colonies tous les germes de l'induſtrie & de l'activité, & par un contre-coup néceſſaire il ſe prive lui-même de la plus grande partie des avantages qu'elles devroient lui procurer. Mais ſi l'on vouloit conſulter la raiſon & la juſtice, on ne verroit dans une Colonie, qu'une nouvelle

Province du même Empire : on ne lui imposeroit donc que la partie de la charge publique, qui seroit proportionnelle à sa richesse & aux dépenses que le Souverain doit faire pour la protéger & la gouverner. Après avoir acquitté cette dette sacrée, elle seroit libre d'étendre à son gré toutes les branches de son travail, de son commerce & de son industrie. Les progrès de sa prospérité lui procureroient une quantité d'échange incomparablement plus grande & malgré l'admission des étrangers dans son commerce, elle auroit bientôt avec sa Métropole des rapports beaucoup plus étendus & d'une plus grande utilité réciproque.

La France commence à faire l'épreuve de ces principes, & en accordant aux Anglo-Américains la liberté de concourir à l'approvisionnement de nos

Antilles, elle travaille à l'accroiſſement de ſa puiſſance par l'augmentation des richeſſes de ſes Colonies! Cet eſſai lui ſera d'autant plus profitable qu'il ne peut manquer de multiplier ſes rapports directs, avec la nouvelle République. Mais l'Eſpagne n'eſt point encore détrompée à cet égard des illuſions de ſa politique jalouſe. Cependant aucune Puiſſance de l'Europe n'a plus beſoin qu'elle des ſecours du commerce extérieur. Elle ne peut ſubſtituer graduellement les profits de la culture à ceux des mines, ni ranimer ſon activité intérieure par la proſpérité de ſes Colonies, ſans donner de la valeur à leurs productions & ſans leur ouvrir des débouchés multipliés & faciles. Non-ſeulement il importe à cette Métropole d'appeller les Nations étrangeres au commerce de ſes Colonies : elle doit

chercher à diminuer par degrés le nombre & le produit de ſes douanes par l'accroiſſement progreſſif des impoſitions ſur les terres. Les moyens s'offriroient d'eux-mêmes : ils naîtroient des progrès de la culture dans un terrein vierge & immenſe, où tous les germes de la fécondité ſe développeroient ſous l'influence de la liberté & du bonheur public. Ainſi le revenu de l'Etat ſeroit inſenſiblement aſſis ſur une baſe ſolide & s'augmenteroit à raiſon de la proſpérité générale. Ainſi le commerce exempt des gênes & des taxes ruineuſes, qui l'étouffent & l'anéantiſſent, reveilleroit l'Eſpagne de ſa léthargie & lui rendroit toute ſa ſplendeur. Ainſi le projet d'Alberoni d'unir les deux mondes par le Mexique & les Philippines, & de faire habiller les Péruviens & les Mexicains par les manufactures de

l'Inde : ce projet, qui dans l'état d'épuiſement où ſe trouvoit la Métropole fut rangé parmi les chimeres politiques, & mis à côté du ſyſtéme de Law, ſe réaliſeroit de lui-même & donneroit au commerce général de l'univers une étendue qui ſurpaſſeroit nos eſpérances.

Mais de nouvelles craintes vont encore renaître & altérer à nos yeux les avantages d'un avenir ſi flatteur. » Si jamais, dira-t-on, il s'établiſſoit » un commerce direct & abſolument » libre entre l'Amérique occidentale & » l'Orient de l'Aſie, les Colonies du » Nouveau-Monde ſeroient bientôt dé- » tachées de leurs Métropoles. Elles » aimeroient mieux commercer dans » des mers sûres & tranquilles, avec » des Nations pacifiques qui ne trou- » bleroient jamais le cours des échanges » ni de la navigation, que d'attendre

leur

» leur ſubſiſtance & le débit de leurs » denrées de nos fantaiſies paſſageres & » des caprices de la mer Atlantique, » ſi ſouvent bouleverſée par la tempête » & agitée par les guerres de l'Europe. » Politiques inquiets & jaloux, les bienfaits de la nature ſerviront-ils toujours de prétexte à votre tyrannie ! Et parce que les peuples de l'Amérique ont mille moyens de ſe paſſer de vous, faut-il appéſantir le joug qui les opprime & multiplier leurs chaînes ! Craignez que la nature, qui veille à la conſervation du genre-humain, ne leur révele un jour leurs droits & les reſſources qu'elle leur a ménagées. Craignez que les obſtacles que vous oppoſez ſans ceſſe à leur proſpérité, au lieu de vous aſſurer leur ſoumiſſion, ne ſervent enfin à les détacher de votre Empire. Peuples de l'Europe, voulez-vous conſerver vos

Colonies du Nouveau-Monde, n'attendez pas qu'elles briſent par la force les liens de l'enfance où vous les retenez : faites tomber vous-mêmes de leurs mains ces entraves odieuſes & ne les enchaînez que par le bonheur.

S'il eſt contraire aux intérêts d'une Nation d'exclure les étrangers de ſon commerce, c'eſt une faute bien plus funeſte de l'abandonner entiérement & excluſivement à la merci d'un peuple actif & ambitieux. Le Portugal en ſe livrant ainſi à l'Angleterre, perdit en peu de tems les reſtes de ſon induſtrie, de ſa richeſſe & de ſa force. Le commerce qui doit par ſa nature animer toutes les parties du corps politique, ne fit plus que les deſſécher & les priver de la vie; parce qu'une cauſe étrangere altéroit la qualité des ſucs nourriciers, ou les attiroit continuellement

à elle. Ce n'eſt qu'en ſecouant le joug d'un monopole auſſi deſtructeur, ce n'eſt qu'en excitant les cultures du Bréſil par la concurrence de toutes les Nations dans les ventes & dans les achats de cette Colonie, que le Portugal pourra reprendre ſon ancienne vigueur & recouvrer ſon exiſtence politique, qu'il ſemble avoir perdue aux yeux des autres Puiſſances de l'Europe.

Tous les peuples paroiſſent maintenant reconnoître les avantages de la liberté générale du commerce & ils font des efforts pour le dégager de ſes entraves & pour diminuer les impôts qui en retardent la marche & en arrêtent les progrès. Tel eſt le but principal de tous les nouveaux traités, ſur-tout depuis l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique. (*) Que ne puis-je

(*) Aucun acte public ne nous a plus

hâter les instans & voir luire le jour fortuné où le commerce parcourrera

---

avancés vers ce but tant desiré, que le Traité de commerce de la France avec l'Angleterre. Il est combiné avec une sagesse profonde, pour concilier les intérêts mutuels des deux Nations, pour soutenir dans ce moment la balance des échanges & préparer l'époque où le commerce de ces deux rivales sera délivré de toutes ses chaînes.

Il est vrai qu'il a excité des réclamations de la part de quelques manufacturiers, qui s'étoient mis en possession de donner à leurs marchandises un prix arbitraire, & de lever un tribut sur nos caprices & nos goûts inconstans. Cet inconvénient léger en lui-même, en entraîne un autre plus grave, en privant de salaires une partie des agens de quelques branches d'industrie.

Mais la révolution, qui va s'opérer dans le commerce, produira des effets si avantageux pour le Royaume en général, sur-tout en nous procurant le débit de nos vins & en excitant l'émulation de nos manufactures, que ces in-

l'univers d'un vol rapide & libre, en resserrant les nœuds de tous les peuples,

---

convéniens doivent être regardés comme nuls dans le calcul des intérêts publics. D'ailleurs il est impossible d'introduire un grand changement dans un Etat, sans porter préjudice à quelques individus; & c'est à la sagesse du Gouvernement à menager dans ses plans de réforme, des dédommagemens pour les parties souffrantes.

Je ne pourrois rien ajouter à la force & à l'abondance des raisons, que M. Dupont a développées dans sa *letrre à la Chambre du commerce de Normandie*, en faveur de ce Traité, qui deviendra tôt ou tard le gage d'une alliance solide avec l'Angleterre. Cet Auteur justement célébre prouve sans réplique les avantages que la France en a déja recueillis. La démonstration, qu'il tire du cours du change des deux Nations, à trois époques différentes, charmera les lecteurs habitués aux discussions profondes & aux calculs politiques. Elle est d'autant plus savante, que le mouvement de la balance souffroit de grandes irrégularités, pendant ces époques, & qu'il étoit troublé par

en ranimant toutes les parties du globe de ſon ſouffle vivifiant & fécond ; où chaque Nation convaincue qu'elle ne

---

des cauſes étrangeres au commerce, & ſur-tout par la fonte de nos *Louis d'or*. Il falloit une ſagacité peu commune, & des vues bien fines & bien sûres, pour diſtinguer les effets de ces cauſes perturbatrices, & dégager les réſultats de l'action principale.

On s'étonnera peut-être de ce que l'on entreprend d'évaluer les rapports des objets d'importation & d'exportation réciproques des deux peuples, ſans faire le relevé des regiſtres des Douannes ; & quelques lecteurs ſaiſiront ſans doute difficilement au premier coup-d'œil, le fil qui lie ces rapports avec le cours du change. C'eſt ainſi que la raiſon humaine en ſe perfectionnant vérifie ſes opérations par des rapprochemens inattendus, & qu'elle demêle dans les objets des proportions, qu'elle n'y avoit pas d'abord ſoupçonnées. C'eſt ainſi, par exemple, que l'aſtronome meſure avec certitude les degrés du globe qu'il habite, en obſervant les éclipſes des Satellites de Jupiter.

peut nuire à ſes voiſins ſans ſe nuire à elle-même, ne cherchera plus ſon bonheur que dans l'accroiſſement de la félicité générale! Peut-être ce jour tant deſiré eſt-il bien loin de nous: peut-être cet avenir ſi plein de charmes n'eſt-il qu'un vain ſonge, qui trompe la ſenſibilité de mon cœur. Mais au moins j'emporterai avec moi dans le tombeau la douce ſatisfaction de n'avoir pas déſeſpéré du ſalut du genre-humain. Eh quoi! les paſſions des hommes doivent-elles donc toujours déconcerter les meſures de la raiſon & de la ſageſſe! Les cris de la cupidité, de l'intrigue & d'un zele hypocrite étoufferont-ils toujours la voix de la nature & de la religion! Quand la lumiere vient de tous côtés frapper nos regards, manquerons-nous du courage néceſſaire pour changer les deſtins de la terre! Dans

des ſiecles de ténébres & de barbarie ; l'humanité a ſouvent trouvé des vengeurs ; demeurera-t-elle ſans défenſe & ſans appui, quand nous connoiſſons mieux les moyens de la rétablir dans ſes droits ! Le regne de la Philoſophie auroit-il donc fait diſparoître toutes les ames grandes & généreuſes ?

O toi, qui viens d'être enlevé à la France & à l'univers, après une vie conſacrée toute entiere à l'utilité publique & conſumée dans des travaux glorieux & pénibles, Miniſtre chéri d'un Roi citoyen, deſcends pour confondre ces vils détracteurs du genre-humain, qui croient que la vertu ni le bonheur ne peuvent plus habiter parmi nous. Tu l'as diſſipée cette politique inſidieuſe, jalouſe & ſouvent cruelle ; qui ne ſavoit que détruire & diviſer ; pour régner ſur des ruines ; & tu as

fait revivre les loix de la nature, de la juſtice & de la bonne foi. Tu les as tiſſus ces nœuds ſacrés, qui doivent à jamais unir les Nations : tu l'as préparé ce jour heureux où les deux Mondes toucheront au faîte de la véritable opulence, en s'enrichiſſant mutuellement des fruits de leur ſol & de leur induſtrie. Si ta préſence nous eſt ravie pour toujours, ton génie nous reſte. Qu'il préſide encore à nos conſeils & qu'il ſoit le garant d'un ordre plus proſpére & de la félicité de tous les peuples!

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

PRÉFACE contenant l'analise de l'ouvrage. page 1.

Idée générale de l'ouvrage. p. 8

PREMIERE PARTIE.

L'Influence de la Découverte de l'Amérique sur le bonheur de ses anciens habitans.

CHAP. Ier. *La Découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses anciens habitans ?* 11

CHAP. II. *La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible à ses anciens habitans ?* 49

SECONDE PARTIE.

L'Influence de la Découverte de l'Amérique sur le bonheur de ses nouveaux habitans.

CHAP. Ier. *La Découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses nouveaux habitans ?* 147

CHAP. II. *La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à ses nouveaux habitans ?* 181

TOME SECOND.

TROISIEME PARTIE.

L'Influence de la Découverte de l'Amérique sur le bonheur de l'Europe.

CHAP. Ier. *La Découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à l'Europe ?* 1

CHAP II. *La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à l'Europe ?* 55

QUATRIEME PARTIE.

Développement de quelques-uns des moyens indiqués dans le cours de cet Ouvrage, pour augmenter les avantages & diminuer les inconvéniens de la Découverte de l'Amérique. page 158

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans les deux Volumes.

Nota. Le signe — indique qu'il est question du même objet depuis la page désignée par le chiffre qui précéde jusqu'à celle à laquelle renvoie le chiffre qui suit.

Tout ce qui se trouve après le signe § est contenu dans le second volume.

La lettre *n* indique les notes.

A.

Abenaquis, Nation de l'Amérique septentrionale détruite par les Anglois. 123.

Acte (l') *de navigation*, loi Angloise : son influence sur le sort des Colonies de la Nation, 245. § Dans quel esprit il fut dressé, 142. Ses effets. *Ibid.*

Afrique : influence de la découverte de l'Amérique sur cette partie du monde. *Préface XV*, § Causes de la dépopulation de ses côtes occidentales, 217. Voyez *Esclavage : Negres.*

Agriculture : Son état dans le Mexique, 29 au Pérou 32, 43, manquoit des moyens propres

à la perfectionner, 44. Effets qu'elle pourroit produire, 152. L'avarice du conseil de Madrid s'oppose à ses progrès dans les Colonies, 205. Le défaut de propriété y met obstacle, 207. Autres causes de son peu de progrès, 208, 209. Causes de sa langueur au Chili, 220.

Albe : (le Duc d') dureté de son gouvernement dans les Pays-Bas, 162 §. Paroles que lui adresse Philippe II, 48, laisse une mémoire odieuse, 112.

Alberoni, § son projet pour la prospérité de l'Espagne, 240.

Albukerque le Grand, éleve le Portugal à un haut degré de prospérité, 104, mourant de misere, est moins à plaindre que Colomb, 185.

Albukerque, l'un des successeurs de Colomb dans le gouvernement de l'Amérique, 59, acheve de dépeupler Saint-Domingue, 60.

Alcabala : § Impôt ruineux établi en Espagne, 32, ce que c'étoit, *ibid. n.* Ximenès propose à Isabelle de l'abolir & d'y substituer un 20me, *ibid.* Obstacles qui s'y opposent, *ibid.* Le ministre en triomphe, 33.

Alcantara : sa mort, 192.

Almagro, associé de Pizarre & de Fernand de Luques, pour la conquête du Pérou, 80, Son caractere, *ibid.* Pris par Pizarre & condamné à mort, 188. Vengé par ses soldats, 189.

Amérique, avantages que pouvoit procurer la découverte de cette partie du monde, 3. Etat de son sol & de ses habitans à l'époque de la découverte, 11. Sa population peu nombreuse; cause de ce défaut, 18. Commencement de civilisation dans quelques états, 20. Idées fausses de quelques objets données par les historiens, 21, 26, 34, 54. La découverte pouvoit-être utile au genre-humain, 48. Principale cause des malheurs de ses habitans, 58, 62. Etat déplorable où ils sont réduits, 72 *& suiv.* consolés & rendus heureux par la religion, 131 *& suiv.* Fertilité de quelques-unes de ses contrées, 148 *& suiv.* Stérilité de quelques autres, 153 *& suiv.* Insalubrité de quelques cantons, 157. Description géographique de ses côtes, 168 — 171. Noms de ses baies, *168.* Golphes, *ibid.* Presqu'Isles, *169.* Lacs, *ibid.* Fleuves, *ibid.* § Ses avantages sur l'Asie. Voyez *Commerce*, *Découverte* & les deux mots suivans.

Amérique méridionale : le climat sous les mêmes paralleles y est moins chaud que dans les autres parties du monde, *166.*

Amérique septentrionale : sa température plus froide que celle de l'Europe sous les latitudes correspondantes, *165.* Causes de ce Phenomène, *ibid.*

Anacoana, Princeſſe Américaine trompée & condamnée à mort par Ovando, 59. *n.*

Andes : montagnes du *Chili*, 99.

Angleterre, § libre par la ruine des Stuarts, 96. Soumet le Portugal au Monopole, 107. S'empare de l'empire des mers, 127. Le perd, *ibid.* Ses efforts pour s'emparer du commerce de l'Europe, 141 & *ſuiv.* Perd ſes avantages, 145. Cauſes de cet événement, 146. Etat de ſa dette nationnale, 147.

Anglois, leur établiſſement en Amérique. Voy. *Colonies Angloiſes*, détruiſent des Nations dont ils prennent les terres, 123. Perdent leurs Colonies & le ſceptre des mers, 289. Voyez le *mot* ſuivant.

Anglo-Américains, cauſes de leur paſſage en Amérique, 285. Révoltés par l'injuſtice de la métropole, 287. Prennent les armes pour la liberté, *ibid.* Sont aidés par la France & par l'Eſpagne, 289. Aſſurent leur indépendance, *ibid.* Leur état après cette révolution, *ibid.* Influence de leur bonheur ſur celui de l'univers, 291. § Leur indépendance avantageuſe au genre-humain, 192, aux Sauvages & aux autres habitans de l'Amérique, 194, aux Negres, 195. Défendent l'importation des eſclaves dans les domaines de la république, 220. Effets de leur indépendance relativement au commerce général, 243.

Antilles,

Antilles, Voyez *Colonies-Angloiſes*, *Eſpagnoles*, *Françoiſes*.

Antilles, (petites) Voy. *Aventuriers*: *Caraïbes*.

Apaches, peuple guerrier de l'Amérique, ne peut être ſoumis lors de la conquête, 78. Exterminé de nos jours par les Eſpagnols, *ibid.*

Anſéatiques, (villes) ce que c'eſt § 19. Leur commerce, *ibid.*

Arragon. Voy. *Juſticier*, (le Grand) *Serment*.

Aſie, (influence de la découverte de l'Amérique ſur l') 23 & *ſuiv*. Voy. *Préface*. *XIV*. *Commerce des grandes Indes* : *numéraire*. § moins fertile que l'Amérique, 27.

Atahualpa, Empereur du Pérou, uſurpe le trône de ſon frere, 83. Acueille les Eſpagnols, 84. Eſt fait priſonnier contre tous les droits, 85. Somme incroyable à laquelle fut fixée ſa rançon, 87. Examen de ce fait. *ibid. n.*

Aventuriers François & Anglois maſſacrés dans les petites *Antilles*, 112.

Avila (Pedrarias d') ſuccéde à Balboa dans le Gouvernement du Darien, 62. En maſſacre les habitans, *ibid.* Fait mourir Balboa ſon beau-pere, 186.

B.

Baies de l'Amérique : noms des principales, 168.

Balance du commerce : § ce que c'eſt, 155.

Balboa gouverneur de Darien, 62. Remplacé par d'Avila, *ibid.* Eprouve l'ingratitude de Ferdinand, 185. Donne sa fille à d'Avila qui le fait mourir, *ibid.*

Baltimore, fonde une Colonie dans le Maryland, 176. Causes de ses succès, 177. § Epoque de cet établissement, 131.

Bandes Espagnoles, § 84, 92, détruites à Rocroi & à Lens, 95.

Barata, arbre dur des Antilles, 167.

Bélisaire moins à plaindre que Colomb, 185.

Benalcazar : sa mort, 192.

Benzoni, auteur d'une histoire du nouveau monde cité au sujet de la population de l'Amérique, 204.

Berecillo, chien guerrier employé à la destruction des habitans de l'Amérique, 57. *n.* Sa solde journaliere, *ibid.*

Bled : § prix moyen de cette denrée sous Charles VIII, 73. *n.* Sous Louis XII, *ibid.* Sous François Ier. 74, *n.* Sous Henri II, 80. *n.*

Bogota (empire de) Voyez *Grenade* (nlle.)

Bougainville (M. de) § Réflexion sur la relation de ses voyages, 175. *n.*

Bourgogne : § Quand & comment réunie à la France, 51.

Bourgogne (succession de la maison de) § fatale à l'Espagne, 83.

Boussole : § effets de son invention, 21, 34.

Bovadilla ſucceſſeur de Colomb, 58.

Bragance (maiſon de) affermie ſur le trône de Portugal, 207.

Bragance (le Duc de) monte ſur le trône de Portugal, 234, devient l'allié de la Hollande, *ibid.*

Bréſil : les Portugais s'emparent de cette Province, 104, y établiſſent une Colonie en y envoyant le rebut de la Nation, 105. Mœurs des brigands qui l'habitent, 107. Voy. *Pauliſtes*. Etat déplorable des habitans naturels. 108. Fertilité de ſes terres, 151, déſolées par les fourmis, 162. *n.* Conquis en partie par les Hollandois, 234, qui l'abandonnent, 235. § Sa culture eſt le ſeul moyen de redonner au Portugal ſon exiſtence politique, 243.

Bretagne : § Quand & comment réunie à la France, 51 & *n.*

Brie : § Quand & comment unie à la France, 50.

C

Cadix Voyez *Seville.*

Californie, preſqu'Iſle de l'Amérique : échappe à la barbarie des conquérans, 133, civiliſée par les jéſuites, 134.

Canada, contrée d'Amérique occupée par les François, 118. Leur conduite envers les Sauvages, *ibid & ſuiv.* Effets qui en réſultent.

112. Sa fertilité, 150. Sa température, 166. Effets qui en réſultent, *ibid.* Etat de la Colonie à la fin du régne de Louis XIV, 281, à l'époque où ce pays a paſſé au pouvoir de l'Angleterre, 284. § Devient la premiere cauſe de la guerre terminée en 1763, 134. Coûte beaucoup & ne rapporte rien, 135.

Cannes-à-ſucre : funeſte effet de leur culture au Pérou, 160.

Caraïbes (Iſles des) ou Antilles (petites) Voyez le *mot* ſuivant :

Caraïbes : Sauvages de l'Amérique, déſolent les petites Antilles, y exercent des barbaries, 51. Défendent leur liberté, 109. Exterminés dans la Guyane, *ibid.* Dans les petites Antilles, 110, 112. Concentrés à Saint-Vincent, 113. Diſtingués en rouges & noirs, 114. Font la guerre aux Européens & ſont preſque détruits, 116. Effets des guerres ſoutenues contre eux, 237.

Carvajal, lieutenant de Gonzales Pizarre, ſa cruauté, 192, Sa mort, *ibid.*

Caroline, contrée d'Amérique dont Locke rédigea les loix, 124. Les Colons en exterminent les anciens habitans, *ibid.*

Carthagene, qualité de l'air qu'on y reſpire, 158. Les habitans atteints de la Lepre, *ibid.* Effets du mauvais air, 201. Pillée par les Flibuſtiers, 224.

Cayenne : contrée mal-ſaine, 159. Mauvais ſuccès de la Colonie qu'y fondent les François, 280.

Champagne, § quand & comment unie à la France, 50.

Champlain (Samuel) fonde Quebec, 118. Donne du ſecours aux Hurons & aux Algonquins, contre les Iroquois, 119. § Epoque de la fondation de Quebec, 130.

Change entre la France & l'Angleterre. § Réſultat des obſervations faites ſur ſon cours à différentes époques, 245. *n.*

Chapetones : ce que c'eſt, 215. Dédaignent les Créoles, en ſont haïs, *ibid.*

Charité chrétienne anime les miſſionnaires, 131. Ses effets, 133 & *ſuiv.* Voyez *Jéſuites.*

Charles Ier. : § cauſes de ſa mort, 130.

Charles-Quint vend aux Velſers la province de Vénézuela, 94. Emploi funeſte des ſommes qu'il en reçoit, 95. Humilie & dépouille Fernand Cortez, 187.

Charles II : § dernier des Rois d'Eſpagne Autrichiens : foibleſſe de ce royaume ſous ſon régne, 90 & *ſuiv.*.

Charles d'Arragon § donne par teſtament la Provence à la France, 50.

Charles VII § établit des troupes réglées, 37. Dépouille les Anglois de leurs conquêtes en France, 50.

Charles VIII § rend le Rouſſillon à Ferdinand, 50. *n.* Acquiert la Bretagne par ſon mariage avec l'héritiere de cette Province, 51.

Prix du bled ſous ſon régne, 73. *n.* Prix du marc d'argent à cette époque, *ibid.*

Chemins (grands) du Pérou, 35. *n.*

Chichacas, peuple de l'Amérique protège les Natchez contre l'injuſtice des François, 125.

Chichemecas peuple du Mexique : ils conſervent leur liberté, 71.

Chiens employés par les Eſpagnols à la deſtruſtion des habitans de l'Amérique, 56. Noms des plus fameux, 57. *n.*

Chili Province montueuſe, 99. Défenſe vigoureuſe des habitans, 100. Ils exterminent les Eſpagnols chargés de la conquête de cette contrée, *ibid.* Sont vaincus & ſe refugient dans les montagnes, 102. Peu d'utilité de leur commerce avec les Eſpagnols qui ſe ſont établis dans les plaines, *ibid.* Fertilité du pays, 151. Les animaux & toutes les produſtions de l'Europe y proſperent, 161. L'agriculture y eſt languiſſante, 220.

Chiloë, Iſle de l'Amérique méridionale. Voyez *Jéſuites.*

Clergé : ſa conduite en Amérique, 218.

Colbert achete le terrein des Colonies Françoiſes, 240.

Colomb : bien reçu par les habitans de la Jamaïque, 61. Son fils fait maſſacrer les habitans de cette iſle, 62. Réflexions ſur l'injuſtice commiſe à l'égard de ce grand homme,

183. Il se fait gloire de sa captivité & de ses fers, 184. Persécuté & trompé par Ferdinand, 185. Image de la vertu aux prises avec la fortune, *ibid.*

Colonies : choses nécessaires à leur prospérité, 148. Etat florissant auquel auroient pu parvenir celles qui ont été fondées en Amérique, *ibid.*, 153, 163, 171, 177. Causes de leur peu de succès, 193, 238, *& suiv.*, 245, 248, 249. § Seront un jour cultivées par des mains libres, 195. Et affranchies de la dépendance des Métropoles, 196. Inconvéniens des gênes qui leur sont imposées, 236.

Colonies-Angloises : établies sur une base solide, 237. D'abord florissantes, 244. Cause de leur décadence, 245. Voyez *Colonies.*

Colonies-Espagnoles : soumises au monopole, 197. Ses causes, *ibid.* Comment elles recevoient des comestibles, *ibid.* Inconvéniens du transport, 200. L'agriculture y est étouffée, 205. Leur activité tournée vers des objets de luxe & d'agrément, 206. Le monachisme s'oppose à leur prospérité, 210. § Evaluation de leur produit annuel, 66, *& suiv. n.* Comparées aux Colonies Portugaises, 109. Conduite que doit tenir l'Espagne pour les rendre heureuses, 226. — 235, 238, *& suiv.* Voyez *Colonies : Espagne.*

Colonies-Françoises : établies sur une base

ſolide, 237. Obſtacles qu'elles éprouvent, *ibid. & ſuiv.* Soumiſes au monopole par des Compagnies qui ſe ruinent ſucceſſivement, 238. Les terres en ſont aliénees, 239. Rachetées par Colbert, 240. gênes qu'éprouve leur commerce, 241. Levées, 243. Deviennent floriſſantes, 244, 246. § Utilité que la France peut en retirer, 136, *& ſuiv.* Forment un ſujet de diviſion entre la France & l'Angleterre, 138, Comparaiſon à l'occaſion de leur produit, 140. *n.* moyen d'accroiſſement qui leur eſt ménagé, 237. Voyez *Colonies.*

Colonies-Hollandoiſes : Traitement qu'y éprouvent les negres, 272.

Colonies-Portugaiſes : vices qui ſe ſont oppoſés à leur proſpérité dans le Bréſil, 228 *& ſuiv.* Ravagées par la guerre, 234. Reſtent foibles, 236, § Comparées aux Colonies Eſpagnoles, 109. Différence de leur influence ſur les Métropoles, *ibid.*

Commerce : gênes qu'il éprouve dans les Colonies Françoiſes, 241. Il reprend ſa liberté, 243. Gêné de même dans les colonies Angloiſes, 245. Réflexion ſur la liberté dont il doit jouir, 247. § Avantages qu'il eût pu procurer aux deux mondes, 25 *& ſuiv.*, 30. Efforts de l'Angleterre pour faire ſeule le commerce de l'Europe, 141 *& ſuiv.* Deviendra libre dans les Colonies, 196. Effets qui en réſulteront,

réſulteront, 197 & *ſuiv.* Sa réciprocité diminue la néceſſité du numéraire, 202. Voyez *Angleterre : Guerres de Commerce.*

Commerce général de l'Univers : § Comment il peut s'étendre, 239. Objection contre ſa liberté abſolue, 240. Réflexions à ce ſujet, 241. Avantages de cette liberté reconnus maintenant par toutes les Nations, 243. Préparés par le traité de commerce de la France avec l'Angleterre, 244. Voyez *Anglo-Américains.*

Commerce des Colonies. § Libre maintenant en Eſpagne, 234. Voyez *Mexique.*

Commerce des Grandes Indes : § Son état lors de la découverte de l'Amérique, 21. Son érendue, 23. Peu avantageux à l'Europe, *ibid.* 24, *n.* S'alimente de l'accroiſſement du numéraire, 205.

Compagnies des Indes Occidentales : ſucceſſivement ruinées, 238, 240.

Commeſtibles : voyez *Colonies Eſpagnoles.*

Congrès général : voyez *Anglo-Américains.*

Connoiſſances humaines : § Leurs progrès favorables au bonheur de l'Univers, 167. Effets de leurs abus, 180. Leurs bornes, 181.

Conquérans de l'Amérique : leur ſort, 181 — 193. Se détruiſent les uns les autres, 188.

Conquêtes : Seul but qu'elles devroient avoir, 39. Toujours préjudiciables quand elles ſont lointaines, 75, *n.* Difficiles dans les pays couverts de montagnes, 96.

Contrebande : naît du monopole, 203. Soutient les Colonies Eſpagnoles, 204. Funeſte à la France & favorable aux Hollandois, 240.

Corogne : (port de la) § Participe au commerce des Antilles, 234.

Cortez : Conquérant du Mexique. Exagere l'importance de ſon expédition, 22, *n.* 23. Idée de ſon entrepriſe & de ſon caractere, 63. Brûle ſes vaiſſeaux, *ibid.* Ternit ſes qualités héroïques par la férocité, 64. Poſſede des terres à perpétuité dans le Mexique, 73. Traite avec ménagement les Indiens qui lui appartiennent, 74. Imité en cela par ſes deſcendans, *ibid.* Voyez *Charles-Quint.*

Côtes occidentales de l'Amérique : privées de golphes & de rivieres, 170.

Créoles : habitans nés en Amérique, 215. Cauſes de leur dépravation, 219. Leur caractere, 264. Leurs défauts, *ibid.* Voy. *Chapetones.*

Croiſades : fruit qu'elles ont produit, 75. *n.* § Leur influence ſur la renaiſſance des arts, 4. Affoibliſſent les Grands, 37.

Cuba : conquête de cette iſle par Velaſquez, 61. Voyez *Hatuey.*

Cumana : province d'Amérique dépeuplée par les Eſpagnols, 94. Objet particulier des ſoins de Las-Cazas, *ibid.*

Curioſité (la) § anime dans la recherche du vrai, 97.

D.

Dauphiné : § quand & comment uni à la France, 50.

Découverte (la) de l'Amérique pouvoit être utile au genre-humain & à ſes anciens habitans en particulier, 48. A été nuiſible par les effets de la conquête, 103 *& ſuiv.* Son influence ſur l'Afrique. Voyez *Negres.* § Ce qu'elle ſembloit promettre aux Nations Européennes, 1, 10. Son influence ſur l'Aſie, 23. Avantages qu'elle eut pu procurer aux deux mondes, 25 *& ſuiv.* Son influence ſur l'Eſpagne, 59 *& ſuiv.* Avantageuſe à la Hollande, 119. Affermit en Europe l'eſprit militaire, 120. Maux qu'elle a occaſionnés, 148. Avantages qu'elle a produits, 149. Voyez *Commerce des grandes Indes : eſprit militaire*, & la *Préface*, viij.

Degrés de la terre : § Moyen de les déterminer, 246. *n.*

Denambuc : chef des François qui attaquerent les petites Antilles, 109. Aborde à St. Chriſtophe, *ibid.* Fait la conquête de la Martinique, 111.

Denonville : chef des François, abuſe par une perfidie de la confiance des Iroquois, 126.

Deſpote avide de conquêtes : danger de le ſervir, 182.

Dette publique de l'Angleterre : § ſon étendue & ſes cauſes, 147.

Diamans : § leur nombre en diminue le prix, 152. Sont inutiles à la grandeur des Rois, 153.

Domaine de la Couronne : ſon agrandiſſement met obſtacle aux progrès de l'agriculture, 208.

Dominicains : s'élevent contre la barbarie des conquérans de l'Amérique, 131.

Dom Juan d'Autriche : § deux grands hommes de ce nom, 94. *n.*

Doria : grand homme de mer ſous Charles-Quint, 93. *n.* Délivre Gênes ſa patrie, *ibid.*

Dupont (M.) auteur de la lettre à la chambre du commerce de Normandie. § Démontre les avantages du traité de commerce avec l'Angleterre, 245. *n.*

E.

Ecriture des Mexicains, 24. *n.*

Eſclavage (l') eſt injurieux à l'humanité, 254. Eſt injuſte, *ibid.* Examen de la queſtion, 260. Eteint les ſentimens généreux, 273. Dégrade le maître & l'eſclave, 275. § Inconnu en Amérique lors de la découverte, 14. Moyens de le faire ceſſer, 225 — 235.

Eſclaves favoris, toujours inſolens, 218.

Eſpagne (l') ſe joint à la France en faveur des Anglo-Américains, 189. § Cauſes de la dépopulation rapide qu'elle a éprouvée, 63, 64, 78. Evaluation de ce qu'elle retire annuellement

de ſes Colonies, *66 & ſuiv. n.* Ce produit au tems de la découverte, *72. n.* A quelle ſomme il peut être évalué à préſent, *74. n.* Rapport de ce produit avec la réproduction totale en Eſpagne, *76. n.* Détreſſe & décadence de ce Royaume, *89, 96 & ſuiv.* Leurs cauſes, 100, 103. Perd le Portugal, 102. Cauſes de cette révolution, *ibid.* Comparée au Portugal, 105. Moyens d'y rappeller la proſpérité, 207. Sa politique depuis qu'elle eſt ſoumiſe aux Bourbons, 208. Intéreſſée à détruire l'inquiſition, *ibid.* Conduite qu'elle doit tenir pour arriver au bonheur & y conduire ſes Colonies, 226 — 235, 238. Voyez *Bourgogne* (ſucceſſion de la Maiſon de).

Eſpagnols (les) bien reçus par les habitans de l'Amérique, 51, 52. Leur conduite à Saint-Domingue, 55. En maſſacrent les habitans, 56. Barbaries qu'ils exercent au Mexique, *65 & ſuiv.* Bonheur de leurs armes; *68.* § Motifs de leur orgueil; *60.*

Eſpece humaine. Voyez *Univers Politique.*

Eſprit des loix (l') § cité, *209. n.*

Eſprit militaire § affermi en Europe par la découverte de l'Amérique, 120. Abus qu'il entraîne, *ibid. & ſuiv.* Fait naître l'art de la finance, 122.

Etat des principaux Royaumes de l'Europe lors de la découverte de l'Amérique, *49 & ſuiv.*

Etats. § Manieres de les faire proſpérer, 21.
Etats-unis de l'Amérique. Voyez *Anglo-Américains.*
Exploitation. Voyez *Mines.*

F

Farneſe (Alexandre). Voyez *Parme* (le Duc de).
Faſte ruineux des grandes Maiſons d'Eſpagne, § 63. *n.*
Femmes : leur ſort chez les peuples de l'Amérique, 18. § Leur influence ſur le bonheur de l'homme, 151. Peuvent dédaigner la parure, 152.
Féodalité (la) s'oppoſe aux progrès de l'agriculture dans les Colonies Eſpagnoles, 209. § Affoiblie en Europe, 37. En France, *ibid.* Se ranime, 40. Abattue par Richelieu, 41.
Fer : ſon uſage inconnu au Pérou, 43.
Ferdinand : ſa politique fait le malheur des habitans de l'Amérique, 58. Perſécute & trompe Colomb, 185. Ingrat envers tous ceux qui l'ont ſervi, *ibid.* § Maître de toute l'Eſpagne, 28. Subjugue les maures de Grenade, *ibid.* Roi ſanguinaire & perfide, 31.
Ferdinand d'Autriche : § connu ſous le nom de *Cardinal Infant*, 93. *n.*
Ferdinand, Empereur d'Allemagne : § aſpire à la monarchie univerſelle, 123.

Fernand de Luques, associé de Pizarre & d'Almagro pour la conquête du Pérou, 80.

Fertilité de quelques parties de l'Amérique, 148 — 153. Pourroit s'accroître, 167.

Flandre. § Son état florissant, 20, 21.

Fleuves d'Amérique : noms des principaux, 169.

Flibustiers : idée de leurs mœurs, de leur conduite & de leurs expéditions, 221 — 228. Devenus citoyens paisibles, 244. § Accélerent la ruine de l'Espagne, 91. Voyez *Pauliſtes*.

Florence. § Son commerce, 19.

Floride, contrée d'Amérique : François qui l'habitent, massacrés par les Espagnols, 117. Leur mort est vengée, *ibid.*

Floride (habitans de la) employés à l'exploitation des mines : perfidie dont on use à leur égard, 77.

Flotte (la), l'une des deux escadres qui portoient des vivres aux Colonies Espagnoles, 200. Abordoit à Vera-Crux, *ibid.* Voy. *Galions*.

Fonds dont le revenu s'altere annuellement suivant une loi quelconque. § Sujet d'une question traitée par l'auteur, 202. *n.* Son évaluation fixée, 204.

Forêts : effets qu'elles produisent sur les contrées de l'Amérique qui en sont couvertes, 152, 157, 163.

Fourmis : fléau du Brésil, 162. *n.*

Francs-Archers. § Ce que c'eſt, 38. Voyez *Hermandad.*

France. § Epoque de l'union de pluſieurs provinces à ce royaume, 50, 51 & *n.* Evaluation de ſon numéraire, 204. *n.* Concourt à l'indépendance des Colonies Angloiſes, 288.

François (entrepriſes des) aux Antilles, 109. Dans la Floride, 116. Au Canada, 118. Dans la Louiſiane, 125. Leur conduite injuſte envers les Sauvages de cette derniere contrée, *ibid.* Font des expéditions dans le Bréſil, 231.

François Ier : § prix du bled ſous ſon regne, 74. *n.*

G.

Galions (les), l'une des deux eſcadres qui portoient des vivres aux Colonies Eſpagnoles, 200. Abordoient à Carthagêne & à Portobello, 201. § Remplacés par des vaiſſeaux de regiſtre, 233.

Garcies, Roi de Galice, fait enterrer avec lui ſes chaînes & les barreaux de ſa priſon, 184.

Gaſton : Voyez *Olivarès.*

Génie, § Avantages qu'il procure, 184. Son influence ſur le bonheur du genre-humain, 185.

Genre-humain. § Les bornes de ſa durée ſont inconnues, 192. Voyez *Univers politique.*

Géométrie : Voyez *Sciences exactes.*

Golphes d'Amérique : noms des principaux, 168.

Gonſales de Cordoue, éprouve l'injuſtice de Ferdinand, 184. § Surnommé *le grand Capitaine*, 93. *n.* Autre grand homme du même nom, *ibid.*

Gorgone (iſle): Retraite de Pizarre avant la conquête du Pérou, 82.

Gourgues (Dominique de): venge ſur les Eſpagnols la mort des François qu'ils avoient maſſacrés dans la Floride, 117.

Gouvernement: Voyez *Roi.*

Grands: § puiſſans en France ſous le gouvernement féodal, 37. Cauſes de l'affoibliſſement de leur pouvoir, *ibid & ſuiv.* Voyez *Politique*, *&c.*

Grands d'Eſpagne: § Se couvrent devant le Roi, 47. Privés de ce droit, *ibid.*, 48. *n.*

Granvelle: § Gouverneur des Pays-Bas: laiſſe un nom odieux, 112.

Grenade (nouvelle), autrefois *Bogota*: les habitans de cette Province défendent leur liberté, 98. Sont maſſacrés en partie, & obligés de ſe retirer dans les montagnes, 99.

Grenade (royaume de): § Réuni à l'Eſpagne, 28. Caractere de ſes habitans, 29. Leur induſtrie, *ibid.*

Guaranis: peuple de l'Amérique civiliſé & rendu heureux par les Jéſuites, 142.

Guatimozin: Souverain du Mexique: ſupplice

affreux qu'on lui fait endurer, 65. Sa fermeté en parlant à ſon favori, 66. *n.*

Guerres à l'occaſion des Colonies : ſont un obſtacle à leur proſpérité, 248.

Guerres civiles : § Leur germe dans des diſputes de mots, 8.

Guerres de Commerce : § Leurs inconvéniens, 140. Ceſſeront d'avoir lieu, 197.

Guillaume-le-Pâtard brûle ſes vaiſſeaux en arrivant en Angleterre, 63. *n.* Voy. *Cortez.*

Guſtave-Adolphe : § Influence de ſon regne ſur la Suede, 96. Arrache à l'Empereur Ferdinand le ſceptre de la Monarchie univerſelle, 124. Alarmes qu'inſpire ſon ambition, 125. Inſulte faite à ſes mânes, 128.

H.

Habitans (anciens) de l'Amérique : leurs mœurs, leur caractere, 11, 171. Mépriſés, 217. Tourmentés de toutes les manieres, 318. Vengés par les Flibuſtiers, 221.

Habitans (nouveaux) de l'Amérique : leur état, 216, 225.

Hatuey, Cacique de Cuba, brûlé vif lors de la conquête, 61. *n.* Sa réponſe au moine qui l'exhortoit à ſe faire chrétion, *ibid.*

Hayti : Voyez *Saint-Domingue.*

Henri II. § Prix du bled ſous ſon regne, 80. *n.*

Henri IV. § Ses projets pour humilier l'Eſpagne, 123.

Henri VII. § Uſurpe le ſouverain pouvoir en Angleterre, 36. La rend heureuſe, *ibid.* Affoiblit les Grands, 41.

Henri VIII, Roi d'Angleterre : § Monarque abſolu, 41.

Hermandad : § Ce que c'eſt, 43.

Herrera : § Cité, *68. n. 69. n.*

Hollande : § Sa proſpérité, *96.* Conduite de l'Eſpagne à ſon égard. 111. Devient libre & floriſſante, 112. Différence de l'effet des richeſſes ſur l'Eſpagne & ſur la Hollande, 113. Cauſes de ſa proſpérité, *ibid. & ſuiv.* Retire ſeule des avantages réels de la découverte de l'Amérique, 119.

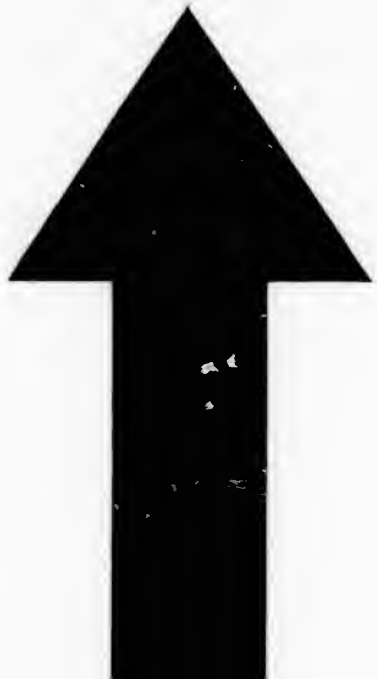
Hollandois (les) prennent San-Salvador, 232. Il eſt repris par les Portugais, 233. S'emparent du commerce du Bréſil, *ibid.* Ravagent cette contrée, 334. Sont contraints de l'abandonner, 235. § Remplacent les Portugais dans le commerce des Grandes Indes, 23. Obtiennent l'Empire des mers, 126.

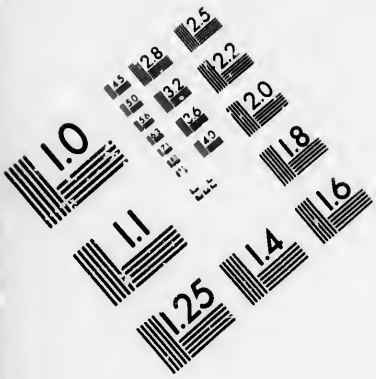
Homme (l') fait pour être ſenſible, 51.

Homme civiliſé : Son induſtrie, ſa puiſſance, 1.

Homme juſte : § Au deſſus du ſavant, 183.

Homme ſauvage : ſon état & ſes mœurs, 13 — 20, 27. Naturellement confiant, 50. §





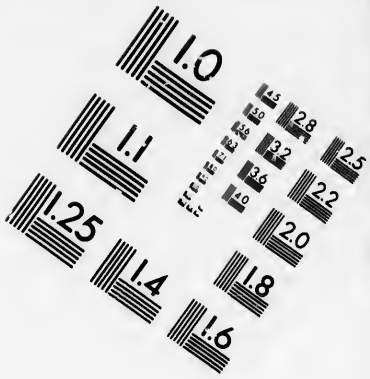
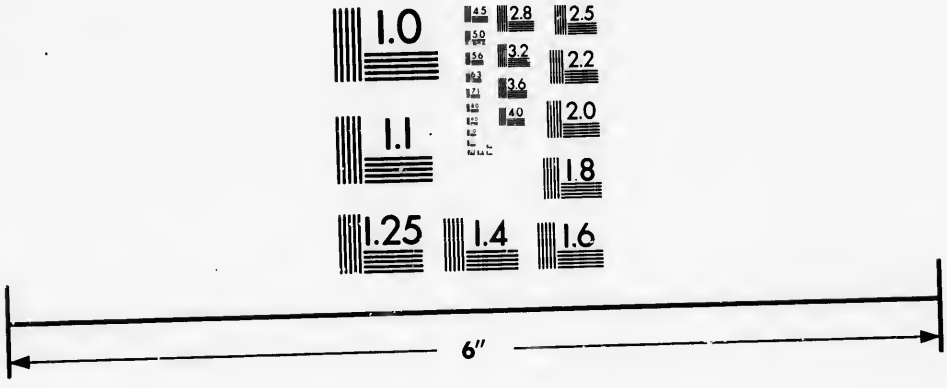
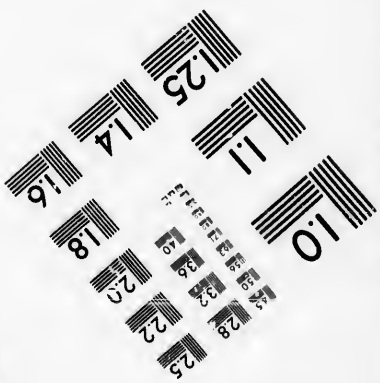


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Utilité de la comparaiſon de l'homme ſauvage avec l'homme civiliſé, 11.

Hommes ſous le deſpotiſme, 95.

Huaſcar, depouillé par ſon frere *Atahualpa* de l'empire du Pérou, 83.

Humbert. § Donne le Dauphiné à la France, 50.

Hurons : Voyez *Champlain*.

Hydropiſie produite par l'inſalubrité de l'air en Amérique, 159.

I.

Imprimerie (l') : § Facilite la renaiſſance des arts, 9.

Incas : Souverains du Pérou, 32. Leur empire fondé ſur une religion douce & ſur leurs vertus, *ibid.*, 33, 37. But qu'ils ſe propoſoient dans leurs conquêtes, 38. Influence qu'auroit pu avoir leur gouvernement ſur le reſte de l'Amérique, 47.

Indes (Grandes) : § Les Portugais découvrent une nouvelle route pour y parvenir, 21. Voy. *Aſie* : *Commerce* : *Hollandois*.

Inquiſition (l') établie en Amérique, 118. § Circonſtances qui accompagnent ſon établiſſement en Europe, 8. N'eſt pas la ſeule cauſe de la dégradation des ames & de la décadence des lettres en Eſpagne, 99. Sert la politique de Philippe II, *ibid.* Redoutable ſous Philippe III,

100. Détruite en Sicile, 208. Devroit l'être en Espagne, *ibid.*

Insalubrité de quelques contrées de l'Amérique, 157.

Iroquois : sauvages du Canada, presque détruits par les François, 119. Secourus par les Hollandois, 120. Et par les Anglois, 121. Deviennent ennemis implacables de ces derniers, *ibid.* Voyez *Champlain.*

Isabelle, Reine de Castille : sa maniere de gouverner, 31. § Etablit des justices royales, 44. Sa politique en expulsant les juifs de ses états, 79. Voy. *Alcabala.*

Ivresse. Voyez *Liqueurs fortes.*

J.

Jamaïque : conquête de cette isle par d'Esquimel, 61. Massacre des habitans, 62. Sert de retraite aux negres révoltés, 271.

Jean III, roi de Portugal. § Epoque brillante de son regne, 105.

Jésuites : instruisent & rendent heureux les peuples de la Californie, 134. Des isles de Chiloé, 136. Du Brésil, *ibid.* De Bogota, *ibid.* Intrépidité de leur zèle en faveur des habitans du Napo, du Maragnon, de l'Orénoque, du fleuve Saint-Laurent, 138. De l'Uruguay, du Parana, 140. Réflexions sur les motifs de leur conduite envers les Guaranis & les Colonies du Paraguay, 142.

Jeuneſſe : § Deſcription de cet âge, 163. Ses fougues indiquent le germe des talens, 164. *n.*

Jupiter (ſatellites de) : Voyez *Degrés.*

Juſtice (l'amour de la) eſt le ſoutien des états, 179.

Juſticier (le grand) d'Arragon : § Paroles qu'il adreſſe au Roi, en recevant ſon ſerment, 46.

L.

Lacs de l'Amérique : noms des principaux, 169.

Lama, bête de ſomme employée par les Péruviens, 44.

Langues : § leur imperfection fut nuiſible à la renaiſſance des arts, 6.

Las-Cazas, Dominicain, bienfaiteur & conſolateur des peuples de l'Amérique, 94, 133. Conçoit l'idée de l'eſclavage des negres, 278.

Law : Colonie envoyée au Miſſiſipi ſous ſon miniſtere, 279. Son ſyſtême regardé comme une chimere politique, 240. Voyez *Louiſiane.*

Lens : Voyez *Bandes Eſpagnoles.*

Lépante (bataille de) : Voyez *Dom Juan d'Autriche.*

Lepre (la) apportée en Europe par les Croiſés, 75. *n.* Maladie incurable à Carthagene, 158.

Letres de change : § ſuppléent au numéraire réel, 201.

Leves (Antoine de) : § Grand homme de guerre sous Charles-Quint, 93. *n.*

Liberté (la) de l'homme ne peut s'aliéner 258. Voyez *Negres.*

Liberté (la) : § fait le caractere de la vraie philosophie, 171. Bornes qu'elle doit avoir, 172 *& suiv.*

Liqueurs fortes, funestes aux sauvages, 102. Excès auxquels ils se portent dans leur ivresse, *ibid.*

Logan, chef des Saweneses, fait rougir le chef des Anglois qui avoit massacré sa famille, 127.

Louisiane : § funeste à la France ; donne naissance au système de Law, 135.

Louis XI. § Sa haine & son mépris pour les Grands, 38. Il les humilie, *ibid.* Idée de son caractere, 39. Achete le Roussillon, 50. Acquiert la provence, *ibid.* & prend la Bourgogne, 51.

Louis XII. § Prix du bled sous ce Prince, 73. *n.* Influence de son regne sur le bonheur de la France, 202.

Louis XIII. Voyez *Olivarès.*

Louis XIV. § Gloire de son regne, 96, 98. Aspire à la monarchie universelle, 126, & à l'empire des mers, 127. Ses dernieres paroles à Philippe V qui partoit pour l'Espagne, 235. *n.*

Louis XVI. § Influence de ſes vertus ſur la gloire & le bonheur de la France, 16.

Lucayes (habitans des iſles) tranſportés à Saint-Domingue, 60.

Luxe. § Singularité de ſes effets en Eſpagne, 61.

Lovewel (Jonh) ſoudoye des aſſaſſins pour aller à la chaſſe des ſauvages de Maſſachuſſet, 127.

M.

Magiſtrats : leur conduite odieuſe en Amérique, 218.

Maladies honteuſes & cruelles : fruit de la découverte de l'Amérique, 75, § 59.

Manco-Capac, légiſlateur du Pérou, 36. Sageſſe de ſes loix, 37.

Manco-Capac, frere d'Huaſcar & d'Atahualpa, tente de délivrer ſon pays du joug des Eſpagnols, 91. Echoue dans ſon projet, *ibid.*

Maragnon, fleuve d'Amérique. Voy. *Jéſuites.*

Marchands d'hommes : § doivent être voués à l'ignominie, 221.

Maryland. Voyez *Baltimore.*

Maſſacre des habitans de Saint-Domingue, 56. De Cuba, 61. De la Jamaïque, 62. Du Darien, *ibid.* Du Mexique, 65. Du Pérou, 84, 91. De Vénezuela, 94 Du Bréſil, 106, 107.

Massachusset. Voyez *Lovewel.*

Mauriſques : § chaſſés d'Eſpagne par Philippe III, 78.

Mers (ſceptre des) : § Son origine, 126. Paſſe ſucceſſivement à différens peuples, *ibid.* Voyez *Louis XIV.*

Métaphyſique. § Inconvéniens des diſputes qu'elle occaſionne, 8 & *n.*

Métaux précieux de l'Amérique. § Comment ils peuvent être utiles, 205. Obſervations & calculs ſur la diminution de leur valeur, 209 & *ſuiv. n.* Voyez *Richeſſes.*

Métis. Voyez *Mulâtres.*

Mexique conquis par Cortez, 22. Etat des arts dans cette contrée, 24 & *ſuiv. n.* Superſtitions barbares de ſes habitans, 27. Leurs cauſes, *ibid.* Agriculture, police, état de la ſociété, 29, 30. Détails de ſa conquête, 62. Partage des habitans, 72. Des terres, 73. Cauſes de la dépopulation de cette contrée, 74, 77. Eut pu être ſoumis ſans effuſion de ſang, 172. § Excepté de la loi qui permet la liberté du commerce en Eſpagne, 234.

Mexique (nouveau) : conquête facile de cette contrée, 78. Les habitans réduits en eſclavage & condamnés aux mines, *ibid.*

Micmacks, ſauvages d'Amérique, chaſſés de l'Acadie par les Anglois, 124.

Mines du Mexique ; leur exploitation eſt une

des principales causes de la dépopulation de cette contrée, 75 & *suiv.* De même au nouveau Mexique, 78. Au Pérou, 92. De diamans découverts au Brésil, 236. Leur exploitation affoiblit la Colonie, *ibid.* § Produit de celles qui appartiennent à l'Espagne, 67. *n.* Difficulté de leur exploitation, 80. Ses inconvéniens, 154. Seront un jour fermées, 194. Observations & calculs sur le décroissement de leur produit, 209 & *suiv. n.* Leur exploitation doit diminuer par degrés, 212, & cesser entiérement, 213.

Missionnaires. Voyez *Jésuites.*

Mississipi, fleuve de la Louisiane : fertilité de ses bords, 149. Mauvais succès de la Colonie qu'on y envoye de France, 279.

Mœurs (les bonnes) sont le soutien des Etats, 179. Causes de leur dépravation, 211, 213. § Gages de la prospérité publique, 176.

Moines : leur grand nombre s'oppose à la prospérité des Colonies Espagnoles, 210. § Leur nombre prodigieux en Espagne, 63 & *n.*

Monarchie universelle : § tentée tour-à-tour par les plus puissans Monarques de l'Europe, 123 & *suiv.* Voyez *Charles-Quint* ; *Ferdinand* ; *Louis XIV.*

Monopole : l'Espagne y soumet ses Colonies, 197. Ses causes, *ibid.* Ses effets, 199. Voyez *Angleterre* ; *Portugal.*

Montagnes (les) sont le sejour de l'indé-

pendance, 96. Causes de l'intrépidité de ceux qui les habitent, *ibid.*

Montesquieu, § cité, 209. *n.*

Morale : § moyen de la perfectionner, 12.

Mulâtres élevés au rang des Créoles, en sont mépriſés, 216. Dédaignent les Negres & les Indiens, 217.

N.

Napo, fleuve d'Amérique, Voy. *Jéſuites.*

Natchez, Peuple de l'Amérique, détruit par les François, 125.

Navarre (nouvelle), conquête de ce pays & des contrées voiſines, 78.

Navigation (la) ſe perfectionne par l'invention de la bouſſole, 34.

Necker (M.) § cité, 203, *n.*

Negres : mépriſés des races libres, dédaignent les Indiens, 217. Réflexions ſur leur eſclavage en Amérique, 245 — 278. Comment ils ſont arrachés à leur patrie, 265. Conduits en Amérique, 266. Comment traités, 267. Y ſont-ils plus heureux qu'en Afrique, 268 ? Révoltés & rendus cruels, 271. Abus réſultans de leur eſclavage, 277. § Le commerce de la traite des negres doit ceſſer un jour, 195, par l'extinction de la race, 215. Doit-on le déſirer à ce prix, *ibid.* Nombre des negres qui ont été arrachés à l'Afrique, 217. A quoi réduit, 219.

Inconvéniens de leur affranchiſſement actuel, 221. Impraticable dans les Antilles, 222. Leur nombre comparé à celui des Blancs, *ibid.* Projet d'affranchiſſement, 223. Voyez *Anglo-Américains*; *Colonies-Hollandoiſes*; *Eſpagne.*

Nord de l'Amérique, moins fertile que le reſte, propre à établir des Colonies floriſſantes, 280.

Nugnès-Vela, Gouverneur du Pérou, 189. Enchaîné par Gonzales Pizarre, 190. Rétabli dans ſon autorité, 191. Mis à mort, *ibid.*

Numéraire : § Son abondance préjudiciable à l'Eſpagne, 80 & *ſuiv.* Son accroiſſement conſidéré en général, 153. Ses effets, *ibid.* Peut troubler l'harmonie générale, 154, 202. Sa quantité actuelle eſt ſuffiſante, 201. Evaluation du numéraire en France, 204, *n.* Son accroiſſement annuel, *ibid.*

O.

Olivarès : § Tente en vain de ramener la proſpérité en Eſpagne, 64. Se prête au monopole, 86. Augmente la valeur de la monnoie, 89. Donne du ſecours à Gaſton révolté contre Louis XIII, 90, *n.* Idée de ſa politique & de ſon adminiſtration, 101. Favoriſe les deſſeins de l'empereur Ferdinand, 124.

Orénoque, fleuve d'Amérique. Voyez *Jéſuites.*

Orgogneʒ; ſa mort, 192.

O-ta-hiti (Iſle d') : Voyez *Bougainville* (M. de).

Ovando, ſucceſſeur de Colomb dans le gouvernement de l'Amérique, 59. Traits de perfidie, d'avarice & de cruauté, *ibid. n.*

P.

Paix des Pyrénées : § Ses effets, 104.

Panama (iſtme de) : Qualité de l'air qu'on y reſpire, 158. Ravagé par les Flibuſtiers, 224.

Paraguay : Voyez *Jéſuites; Religion.*

Parana, riviere d'Amérique : V. *Jéſuites.*

Parme (le Duc de) ou Alexandre Farneſe, § Gouverneur des Pays-Bas, 94. *n.*

Patrie, (amour de la) baſe des ſociétés naiſſantes, 40. Cauſes de ſon affoibliſſement, *ibid.* § Ses effets, 174. Ce qu'il doit à la Philoſophie, *ibid.*

Patriotiſme : s'altere par les progrès de la population, 40.

Pauliſtes : brigands aſſociés, ravagent le Bréſil, 107, 174, 228. Comparés aux Flibuſtiers, *ibid.*

Peinture chez les Péruviens, 24. *n.*

Penn : le ſuccès de ſa Colonie fondé ſur la bienfaiſance & la bonne foi, 176.

Penſées : § moyen de leur donner de l'ordre, 13.

Penſylvanie : Voyez *Quakers*.

Pérou : plus policé que le reſte de l'Amérique, 30. Mœurs douces des peuples qui l'habitoient, 31. Idée de leurs progrès dans les arts, 32 & *ſuiv.* Douceur de leur gouvernement, 38 & *ſuiv.* Ne connoiſſoient ni propriété excluſive, 32, 40. ni commerce, 42. L'empire diſputé par deux freres, 46, 83. Hiſtoire de la conquête de cette contrée, 79 — 91. Etat déplorable des habitans, 92. Fertilité des terres, 150, 160. Stérilité des côtes, 154. Pouvoit être ſoumis ſans effuſion de ſang, 173. § Cauſes des vertus de ſes habitans, 15.

Petite-vérole (la) portée en Amérique, y fait des ravages, 74, 145.

Philippe II : Dureté de ſon gouvernement, 163. Etablit l'inquiſition en Amérique, 218. § Fait banqueroute & ruine le crédit public, 88. Idée de ſa puiſſance, *ibid.* Dettes qu'il laiſſa, 89. Sa conduite avec les Génois, *ibid. n.* Sa politique perfide, 127. Part qu'il eut aux maſſacres de la Saint-Barthelemy, 128. Voyez *Santa-Crux*.

Philippe III : § chaſſe les maures de l'Eſpagne, 78. Mauvaiſe politique de ce Prince, 79. Voy. *Spinola*.

Philippe IV : § inſulte aux mânes de Guſtave-Adolphe, 128.

Philippe V : § Paroles que lui adreſſe Louis XIV, 235. *n.*

Philippines. Voyez *Alberoni.*

Philoſophes (faux) : § leur caractere, 173, 175, 177, 181. Dangers de leurs maximes & leur morale, *ibid.*

Philoſophes (vrais) : § leur caractere, 169. Influence de leurs écrits ſur le bonheur des deux mondes, *ibid & ſuiv.*

Philoſophie (la), § change le ſyſtême politique de l'Europe, 168.

Pizarre (Ferdinand) : § richeſſes qu'il apporte à Madrid, *69. n.*

Pizarre (François), ſon caractere, 79. Conçoit l'idée de la conquête du Pérou, 80. Se lie avec Almagro & Fernand de Luques, *ibid.* Aborde au Pérou, 83. Profite de la diviſion de deux freres qui diſputoient l'empire, *ibid.* Maſſacre les Indiens & prend l'Empereur dans une cérémonie publique, 84. Exige une ſomme énorme pour ſa rançon, 87. Lui fait néanmoins faire ſon procès, 88. Et le fait étrangler, 89. Bâtit Lima, 91. Acheve d'aſſervir les Péruviens, *ibid.* Prend Almagro & le fait mourir, 188. Eſt maſſacré par les ſoldats d'Almagro, 189.

Pizarre (Gonzales), frere de François, fait tuer Nugnès-Veia, 190. Eſt lui-même condamné à mort, 191.

Politique : moyen d'en fixer les loix, 11.

§ Changemens qu'elle a éprouvés par le progrès des connoissances & de la philosophie, 168.

Politique actuelle des Nations, 6. § *Des Souverains de l'Europe* pour l'établissement de leur puissance, 37 & *suiv.*

Politique (Etat) de l'Europe lors de la découverte de l'Amérique, § 45.

Population : foible en Amérique, 18. Son accroissement, 40. Change la nature du gouvernement, *ibid* & *suiv.* 47. § Est un moyen de prospérité pour les états, 2. Cause de la diminution qu'elle éprouve en Espagne, 63 & 64. *n.*

Porto-Bello : mauvaise qualité de l'air qu'on y respire, 158. Le pays est infecté de crapauds, *ibid. n.* Effets de l'insalubrité de l'air sur les denrées, les hommes & les animaux, 201. Pillé par les Flibustiers, 224.

Portugais, plus avancés dans les sciences que les autres nations de l'Europe, 104. Abordent au Brésil, *ibid.* En donnent les terres à ceux qui pourront les conquérir, 106. Effets de cette concession, *ibid.* 229. § Découvrent un passage aux Grandes Indes, 21. Voyez *Hollandois*, *Portugal*, *Venise*.

Portugal : § état de ce royaume lors de la découverte, 53. Florissant sous trois regnes, 104. Mis en parallele avec l'Espagne, 105, 109.

109. Ruiné par l'imprudence de Sébastien, *ibid.* Soumis à la maison de Bragance, 107. Et au monopole de l'Angleterre, *ibid.* Examen des causes de sa décadence, *ibid.* Effet funeste de ses conquêtes, 110. Moyens de le rappeller à la prospérité, 207, 242.

Potose (mines du) : § quand découvertes, 67. *n.*

Presqu'Isles de l'Amérique : noms des principales, 169.

Provence : acquise à la France, 50.

Provinces-Unies de l'Amérique : diminution successive de la fertilité de leurs terres, 155. § Influence de leur liberté sur le bonheur du monde, 192. Voyez *Anglo-Américains.*

Pyrénées. Voyez *Paix des Pyrénées : Louis XIV.*

Q.

Quakers, justes & humains : leurs possessions dévastées par les sauvages réduits au désespoir, 128. § Affranchissent leurs esclaves, 221.

Quebec. Voyez *Champlain.*

Quinquina : § ses propriétés, 150.

Quint (droit de) sur l'argent, levé au profit du roi d'Espagne : § réduit à un dixieme, 213. *n.* Aboli à l'égard du vif-argent, *ibid.*

Quito (vallée de), sa fertilité, 150.

R.

Raiſon univerſelle : § Sa perfection fait proſpérer les Etats, 2. Avantages que peuvent en retirer les deux mondes, 169, 191. Ce qu'elle doit aux ſciences exactes, 186.

Rançon d'Atahualpa, Empereur du Pérou, 87. Somme incroyable à laquelle elle devoit monter ſuivant les hiſtoriens, *ibid. n.* § Evaluée, 68. *n.*

Rangs : avantages de leur diſtinction, 219. Effet funeſte qu'elle produit en Amérique, *ibid.*

Raynal (M. l'Abbé) cité, 22, 87. *n.* 150. § Donne un projet pour l'affranchiſſement des Negres, 223.

Recherches Philoſophiques ſur les Américains (l'auteur des) : cité, 25, 34, 35, 57. Approuve une atrocité, 127. *n.* Injuſte envers les Jéſuites, 137. *n.*

Religion (la) conforme aux mœurs des peuples, 37. Barbare au Mexique, *ibid.* Douce au Pérou, 32. Prétexte des cruautés commiſes dans le Nouveau-Monde, 131. Défend & conſole les Indiens, 132. Sa voix étouffée par la cupidité, 133. Son influence ſur le bonheur des habitans de l'Amérique, 133, 136, 142. Comparaiſon du bien qu'elle a produit avec les maux qu'à faits la conquête, 145. § Son in-

fluence sur le bonheur de l'homme, 177. Elle fait sa force & sa grandeur, 178. Rendra heureux les peuples de l'Amérique, 198.

Rentes. § Voyez *Revenu.*

Revenu : § plus avantageux en grain qu'en argent, 204. *n.*

Richelieu : § affermit la puissance royale, 40. S'oppose aux desseins de l'Empereur Ferdinand, 124. Humilie l'Espagne & la maison d'Autriche, 126. Imite la politique d'Olivarès, 129.

Richesses : § leur effet sur les empires, 55. & *suiv.* Sur Rome, 51. Sur l'Espagne, *ibid.* & *suiv.* Préjudiciable à cette Monarchie, 81 & *suiv.* Et à l'Europe entiere, 83. Emploi funeste de celles du Nouveau-Monde, 124, 127 & *suiv.* Corrompent l'Europe, 130.

Richesses pécuniaires : § leurs inconvéniens, 153 & *suiv.* Moyens d'en tirer avantage, 156.

Riz : sa culture produit des vapeurs pestilentielles, 104.

Robertson, auteur d'une histoire de l'Amérique cité, 35, 87, 204. § 67. *n.*

Rocroi. Voyez *Bandes Espagnoles.*

Roi : § Influence du gouvernement d'un bon Roi, même après sa mort, 202. Véritable grandeur d'un Roi, 153.

Rouſſillon : § quand & comment réuni à la France, 50. Rendu à Ferdinand, 51. *n.*

S.

Saint-Domingue (Isle de) : les Espagnols y abordent, 53. Caractere des habitans, *ibid.* Idée de sa fertilité, 54. Sa population, *ibid.* 149. Conduite des Espagnols envers les habitans, 55.

Saint-Laurent (fleuve) : fertilité de ses bords, 150. Voyez *Jésuites.*

Sainte-Marthe : province d'Amérique, dépeuplée par les Espagnols, 93.

Salaires : § Se proportionnent lentement à l'augmentation du prix des consommations, 205.

San-Salvador. Voyez *Hollandois.*

Santa-Crux, Général des flottes de Philippe II : § Meurt de douleur à l'occasion d'un reproche de ce prince, 94. *n.*

Sauvages. Voyez *Anglo-Américains ; Homme-Sauvage ; Religion.*

Saweneses : Sauvages de la Virginie, 124. Voyez *Logan.*

Sceptiques. § Voyez *Philosophes* (faux).

Sciences & arts : § leur état au onziéme siecle, 3. Ce qu'ils doivent aux Grecs & aux Arabes, 4. Obstacles qu'éprouve leur renaissance, 6. Leur état en France sous Louis XIV, 98. Son influence sur le reste de l'Europe, *ibid.* Leur état en Espagne à la même époque, *ibid.*

Sciences exactes : § leur influence sur le bonheur du monde, 187 *& suiv.* Avantages de celui qui les cultive, 188.

Sébaſtien, roi de Portugal : § Son expédition en Afrique lui coûte la vie & ruine ſes Etats, 105.

Serment des rois d'Arragon : § 46. *n.* Aboli, 47. *n.*

Séville : fait ſeule tout le commerce des Colonies Eſpagnoles, 198. § Ce droit paſſé à Cadix eſt partagé par la Corogne, 234.

Sicile. Voyez *Inquiſition*.

Siam (mal de), maladie qu'on éprouve au Bréſil, 161. *n.*

Soleil (le) adoré par les Péruviens, 30. Avantages produits par ce culte, 31.

Sophiſtes. Voyez *Philoſophes* (faux).

Spinola : § Deux généraux de ce nom ſous Philippe III, 94. *n.*

Stérilité de quelques parties de l'Amérique, 153, Moyens de la faire ceſſer, 163.

Stuarts. Voyez *Angleterre*.

Suede. Voyez *Guſtave*.

Sully : § Influence de ſon adminiſtration ſur le bonheur de la France, 103.

Superſtitions barbares conſacrées par la politique des légiſlateurs, 27.

T.

Terres : vice de leur partage dans les Colonies Eſpagnoles, 207. Epuiſées par les propriétaires, 208.

Tortue (Isle de la) : retraite des Flibustiers, 222.

Traite des Negres. Voyez *Negres.*

Traité de commerce de la France avec l'Angleterre. § Ses inconvéniens, 244. Ses avantages, 245.

U.

Univers politique : § Son existence comparée aux périodes de la vie, 159 — 167.

Uruguay ou *Uraguay*, riviere d'Amérique. Voyez *Jésuites.*

Usage commun aux différens peuples guerriers, 68. *n.*

V.

Vaca de castro, gouverneur du Pérou ; y rétablit la tranquilité, 190. Est chargé de fers, *ibid.*

Vaisseaux. § Perfection à laquelle parvient leur construction depuis l'invention de la bousole, 34.

Vaisseaux de registre : § substitués aux Galions Espagnols, 233.

Valverde, moine Espagnol ; son influence dans la conquête du Pérou, 84.

Valvidia, chef de l'entreprise formée pour la conquête du Chili, est tué, 100. Ses troupes exterminées par les sauvages, *ibid.*

Velasquez fait la conquête de Cuba dont il massacre les habitans, 61.

Velsers d'Ausbourg : achetent de Charles-Quint la Province de Vénezuela, 94. En font massacrer les habitans, *ibid.* La dépouillent & l'abandonnent, 95.

Vénezuela, province d'Amérique : Voyez *Velsers.*

Venise : § étendue de son commerce, 19. Objet de la jalousie des Nations de l'Europe, *ibid.* 22. Causes de sa décadence, *ibid.*

Vérité : § ce qu'elle doit aux écrits des vrais Philosophes, 169. Au génie, 184. Caracteres qui la distinguent, 190.

Vertus : doivent entrer dans la balance des intérêts des Nations, 253. § Font la gloire des Nations, 14. Dues à l'exemple de ceux qui gouvernent, *ibid.* Voyez *Louis XVI.*

Vices (contagion des) : § nuisible à l'Espagne, 60.

Vices-Rois en Amérique : tems de leur gouvernement limité, 212. Mauvais choix pour ces places, 213.

Voyageurs : § ne doivent pas être crus dans ce qu'ils disent des Africains, 217.

W.

Warner, chef des Anglois qui attaquerent

les petites Antilles, 109. Abordé à Saint-Chriſtophe, *ibid.*

X.

Ximenès : effets de ſon zèle outré, 162. Eprouve l'ingratitude de Ferdinand, 186. ; Idée de ſes talens, 31. Propoſe d'abolir un impôt ruineux, 32. Difficultés qu'il ſurmonte, *ibid. n.* Sa conduite envers les habitans de Grenade, 35.

Y.

Yucatan, preſqu'Iſle de l'Amérique, 169.

Z.

Zacatecas (mines de) au Mexique : ; quand découvertes, 67. *n.*

Fin de la Table des Matieres.